PIERRE JACCOUD par RENÉ FLORIOT
(pp. 26-27-28-29)

L'EXPRESS
1.25 NF.
11 FEVRIER 1960. — N° 452

Enquête à Paris et à Alger :
LES SIX PROCHAINS MOIS

(Agip.)

M. PIERRE MESSMER, MINISTRE DES ARMEES

« La politique est comme le sphinx de la fable : elle dévore tous ceux qui n'expliquent pas ses énigmes. »

(Antoine de Rivarol.)

* *

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 4, 50 NF le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

PROMOS PUBLICITE
offre à un jeune
PUBLICITAIRE dynamique et compétent
dans les 28 à 30 ans le poste de
CHEF DE PUBLICITE
d'un nouveau budget, l'un des plus importants en France et en Europe dans le domaine alimentaire. Une expérience de la publicité et de la distribution des produits alimentaires est souhaitable. La rémunération envisagée au départ est de 2.000 NF avec de très larges possibilités d'avenir. Première lettre avec C. V. à : PSYCHOTEC, serv. PE, 13, rue Beudant, Paris-17e qui assure les premiers contacts. Discrét. absolue

OFFRES D'EMPLOIS

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire no 4053 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

Important Groupe de Cies d'ASSURANCES
recherche pour
SERVICES COMMERCIAUX
Jeunes COLLABORATEURS
désirant faire carrière - Bonne instruction générale et présentation, capables initiative - Situation, au Siège social, stab. et d'avenir. Adresser lettre manuscrite et prétentions à no 87.819, CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

IMPORTANT GROUPE BANCAIRE
et plein essor et expansion
offre à
Jeunes Licenciés en Droit
ou ASSIMILES
env. 25-28 a., lib. oblig. milit. SITUATION DE REEL AVENIR réserveé à cand. ay. personn. act. et affirmée. Env. C. V. man. à B.E.O. (réf. 735), 5, rue de Téhéran, Paris, qui transmettra

TERRAINS (Vente)

COTE D'AZUR Face à la Baie de SAINT-TROPEZ
Terrains boisés de 1.500 à 3.000 m2. Vue sur mer. Listes de biens sur toute la Côte à GRIMAUD (Var)
SEDIM - Tél. 42 et ANJ. 70-45

APPARTEMENTS (Achat)

RECHERCHE PARIS HISTORIQUE sur QUAIS de préférence. APPART. 5-7 pièces, confort ou non. Société MERCIER, 14, rue Duphot, PARIS

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. no 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

AUTEUIL - 2 pièces, cuisine, salle de bains, chauff., eau chaude, peint. neuf, gr. entrée, vue sur parc privé contre 4-5 pièces conf. et quartier équiv. Ecr. no 5391 L'Express, 29, r. Marignan-8e

APPARTEMENTS (Vente)

15e près Pont Mirabeau, coquet living-room + ch., cuis., s. de bains, ch. centr., 6e ét. asc., terr., cpt. 25.000 NF+lg créd., mercr., jeud. vendr. 14-18 h. 41, r. Sébastien-Mercier, OPE.42.07

IMMOBILIER

COTE D'AZUR à MOUGINS
Les BOIS DE FONT-MERLE. Domaine de caractère privé. Terrains à partir de 2.000 m2. Villas en construction. Liste de biens sur toute la Côte.
1, rue Négrin - CANNES
SEDIM, Tél. 952.01 et ANJ. 70-45

BONNES ADRESSES

PRIX DE GROS
AUX LECTEURS DE « L'EXPRESS »
REMISES
20 % PEINTURES
30 % PAPIERS PEINTS
MAGALIA
27, boulevard de la Chapelle - PARIS
Métro : CHAPELLE - NOR. 54-40

DISQUES

ECHANGE DISQUES
3 contre un neuf - Bon état exigé
ACHAT ET VENTE DISQUES NEUFS
DISQUES-MUSIQUE
161, rue de Rennes - PARIS (6e)
Tél. : LITtré 63-37

HOTELS ET PENSIONS

LA FOUX D'ALLOS - Altitude 1.800 mètres, à 2 heures de Nice - Hôtel LE DAHUT ★★
Pension à partir de 25 NF tout compris
4 remonte-pentes - 7 moniteurs

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 84-89

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

DIVERS

MARIAGES LEGITIMES
Niveau élevé et situat. de choix (26e année)
DE RUSSEL, 53, rue Legendre, PARIS

Réseau Fournier

● *A l'attention des lecteurs d'Indre-et-Loire.*

Un Cercle des Amis de « L'Express » vient de se constituer à Tours et tous les lecteurs sont cordialement invités à s'y joindre. Responsable : M. Gérard Dézile, 15, rue de Bouilly, Tours.

● *A l'attention des lecteurs du Nord.*

Le Groupe de travail des Amis de « L'Express » organise une réunion vendredi 19 février, à l'hôtel de ville de Landrecies, sur le thème : « Regards sur le Régime ». Orateur : M. Lejeune. Tous les démocrates sont invités à venir nombreux.

Amis de « L'Express »

● Le Centre du Landy organise, lundi 15 février, à 20 h. 45, salle des Horticulteurs, 84, rue de Grenelle, Paris (7e), un débat : « L'Armée, les Ultras, de Gaulle et l'Algérie », avec la participation de MM. Duverger, Savary, Amrouche, Stibbe, Martin-Chauffier.

Amis de « L'Express » d'Algérie

Nous vous informons qu'un « Comité des Libéraux de Constantine » vient de se créer. Le secrétariat est assuré par : MM. Paul Sanlaville et R. Guillaneuf, professeurs au Lycée d'Aumale, Constantine.

Une lettre de Pierre Le Brun

Je suis loin d'être entièrement d'accord avec l'ensemble de votre dernier éditorial.

Comme syndicaliste, j'ai été particulièrement choqué par votre appréciation de l'arrêt national du travail du 1er février : « La petite récréation que treize millions de salariés se sont accordée, lundi matin, avec la bénédiction des pouvoirs publics... » Une telle appréciation me paraît erronée et par conséquent dangereuse pour les raisons suivantes :

1° Une heure d'arrêt du travail, cela représente pour un salarié un effort et un sacrifice réels, même si cette heure peut être ultérieurement « récupérée » ;

2° Traditionnellement, et plus encore depuis la scission syndicale, avec l'aggravation des différends politiques sous-jacente à la division des organisations syndicales, il est particulièrement difficile de lancer et de réussir une grève politique, même sur les bases *a priori* les plus solides. Cf. notamment l'échec relatif des grèves de mai 1958, dont aujourd'hui il apparaît clairement qu'il s'explique, non seulement par d'anciennes divisions, mais aussi par des facteurs alors sous-estimés ; désaffection à l'égard de la IVe République et confiance faite au général de Gaulle pour le maintien des libertés et pour la solution du problème algérien ;

3° L'arrêt national du travail était décidé, du moins par les organisations les plus représentatives, avant le discours du général de Gaulle. S'il fut sage d'attendre, pour en préciser les mots d'ordre, un discours qui fort heureusement ne put qu'aider au succès du mouvement, ces mots d'ordre, d'un niveau politique particulièrement élevé, n'en furent pas moins empreints d'une totale indépendance à l'égard du pouvoir (comme il est d'ailleurs de règle dans le mouvement syndical) ;

4° Porté, soutenu par un très large courant d'opinion, par le brusque réveil politique et démocratique de la nation — quel syndicaliste ne se réjouit d'une telle « désaliénation », même provisoire, de la classe ouvrière ? — l'arrêt national du travail fut un succès comme je n'en ai pas personnellement connu, de même nature, depuis trente ans que je milite.

Maintenant que les ultras ont été isolés et battus, mais que le problème politique de l'armée (enfin officiellement posé) demeure comme la principale difficulté sur la voie d'une application cohérente et loyale du droit à l'autodétermination, et qu'au surplus des pouvoirs supplémentaires viennent d'être accordés à un gouvernement de droite, il s'agit de consolider et d'étendre la vigilance, l'union et la pression ouvrières et populaires qui viennent de se manifester, comme au temps de la Résistance, sur le plan des intérêts les plus élevés de la nation. La situation l'exige à tous points de vue, y compris

quinzaine de la

blouse

du 9 au 23 février

chez Franck et fils

80, rue de Passy à Paris

magasin climatisé

du point de vue de l'avenir de la démocratie, si du moins l'on est bien convaincu, comme je le suis, que cet avenir est actuellement et fondamentalement dépendant de la solution du drame algérien et de notre participation active à cette solution.

Bien amicalement à vous.

PIERRE LE BRUN,
Secrétaire de la C.G.T.

Sans enthousiasme

Merci pour la gifle salutaire de votre éditorial. Nous sommes si prompts à nous rendormir.

Cependant, Jean Cau répond en partie à votre argumentation. Le peuple — disons surtout les travailleurs — pouvait-il ressentir un enthousiasme indescriptible à soutenir de Gaulle, lui qui encore dans cette semaine tragique laissait pratiquer cette politique de bascule : un coup à droite — léger d'ailleurs jusqu'au 29 — un coup à gauche — saisie de journaux républicains.

Nous sentions bien que de Gaulle était préférable au fascisme alors que dans le même temps il nous était difficile d'oublier les conditions dans lesquelles lui-même était parvenu au pouvoir. Au fond, nous nous sommes obscurément réjouis de le voir aux prises avec les individus qui l'ont hissé sur le pavois. Peut-on oublier aussi dans quel mépris le pouvoir nous tient ?

Il est clair que les républicains ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Mais dans l'état de torpeur actuel, au bout du compte, combien cela fera-t-il qui songeront à s'organiser ou qui le sont déjà ?

Si de Gaulle est fermement résolu à triompher des futures épreuves, qui sans doute seront plus dures que cette dernière, peut-être lui faudra-t-il se décider à descendre un peu de son piédestal, montrer au peuple quelque intérêt, lui faire savoir qu'il compte sur lui, qu'il est en réalité le maître de son destin, et non pas seulement un troupeau dont le premier devoir est de suivre sans murmure le guide suprême seul chargé de tout penser et de tout prévoir.

Alors, peut-être ce jour-là marquera le réveil de la nation.

CHARLES MONIER
Montrouge.

Trop ou pas assez

Vous en dites trop ou pas assez ! Je comprends les difficultés pour vous de donner des directives et de jouer les directeurs de conscience ; cependant, l'audience que rencontre votre journal vous impose des devoirs et des responsabilités, sans pour autant jouer les sergents recruteurs !

Il existe, je le pense, un certain nombre d'idées communes à la grande majorité des lecteurs de « L'Express » :

1° Refus et rejet des vieilles formations dites de gauche (parti radical, S.F.I.O., P.C.) qui depuis longtemps enregistrent plus de démissions que d'adhésions.

2° Recherche de nouvelles formes d'organisation sans pour autant tomber dans l'esprit de chapelle si néfaste à la gauche.

Ces deux écueils évités, il doit être possible de faire un choix et de s'engager hardiment.

A mon avis, le premier objectif à atteindre dans l'immédiat c'est la constitution d'une force politique authentiquement de gauche dont les éléments constitutifs pourraient être le P.S.A., l'U.G.S., l'U.D.S.R., la J.R., etc., et dans laquelle viendraient s'adjoindre les très nombreux inorganisés.

C. VERNY,
Paris.

L'élan

Je ne suis qu'une ménagère et mère de famille sans aucune « éducation politique » et très occupée par mille corvées de ma vie de femme. Depuis longtemps, je sens que je devrais faire quelque chose, « m'engager » comme dirait ma fille de 19 ans. Est-ce lâcheté, mollesse ou peur des responsabilités qui m'ont empêchée de me remuer ? Je n'en sais rien, probablement les trois et aussi une grande fatigue physique et morale.

En tout cas, votre article m'a donné l'élan nécessaire et par le même courrier je demande mon adhésion au P.S.A.

S. N.,
Bourg-la-Reine.

L'exemple de 36

Qui a flanché ? demandez-vous, mais voyons, ne jouez pas aux naïfs ! Mais vous ! Le premier ! Ceux qui vous lisent ! Ceux qui ont été bernés par vos partis politiques (S.F.I.O. en tête), ceux qui ne croient plus ! Ceux qui attendent ! Ceux qui croient au Messie, qui ont joué la « grande dégonfle ».

Depuis longtemps... il était inutile d'être directeur de journal ou député S.F.I.O. pour prévoir ce qui allait arriver... et qui risque encore d'arriver. Rappelez-vous comment après le 6 février 1934 Léon Blum qui, quelquefois, ne se payait pas de mots, avait organisé la défense du peuple ?

Si 1936 a connu les résultats que vous savez, les équipes mises en place par Léon Blum y sont pour quelque chose !

Sans arrêt, elles ont tenu le haut du pavé, châtrant, éliminant de la voie publique tout ce qui portait atteinte à la dignité du peuple. Ces équipes ont démontré, prouvé à ce dernier que vraiment il était le plus fort... et que la vérité était sa vérité.

Il est curieux de voir que nul mouvement analogue ne se soit créé...

G. RUL,
Bandol.

La gauche éparpillée

Vous posez un problème auquel, personnellement, j'ai déjà pensé, alors, voilà : s'il faut un jour « *descendre dans la rue* », c'est avec les communistes que j'irai. Avec eux c'est du solide, c'est positif, organisé, on sait ce qu'il faut faire et où l'on va. Pourtant, je ne suis pas des leurs, du moins pas encore...

La gauche n'est rien, parce que éparpillée, mais de cela vous n'en parlez pas. Pourtant, c'est toute la question.

Croyez-moi, les pieds noirs et nos mercenaires étoilés ont la partie belle.. et ce n'est pas fini.

G. VÉTILLARD,
Marseille.

Le rôle de l'Etat

J'estime que la majorité des Français a fait ce qu'elle devait faire pour soutenir de Gaulle et il est inexact de dire dans votre article que c'est nous qui avons flanché.

C'est une belle qualité que d'être jeune, ardent, enthousiaste, convaincu, fougueux même, mais quand on tient une plume, il faut prendre garde de ne pas se laisser emporter par la passion.

Vous dites dans votre article, en prévision d'événements hypothétiques, « comment vous *armiez-vous* ? » et vous osez traiter d'agneau bêlant prêt pour l'abattoir celui qui ne le ferait pas.

C'est un ancien combattant de la guerre 14-18 qui vous parle et que l'injure n'atteint pas, et qui vous dit tout net : vous n'auriez pas dû écrire cette phrase dont vous n'avez sans doute pas mesuré toute la portée...

Ainsi, vous en êtes là. Vous ne voyez pas en définitive d'autre manière de s'opposer aux ligues factieuses que la bagarre. Le général de Gaulle vous montre pourtant que c'est le rôle de l'Etat de mater les factieux et les émeutiers et qu'il peut y parvenir quand il a l'approbation de la nation.

M. LARAUD,
Saint-Maur.

Nous aussi

Après vous avoir lu, je comprends qu'il faut faire quelque chose puisque je ne suis pas tout seul à penser cela... et aussi parce que le danger menace toujours...

Espérons que vous arriverez à faire rentrer dans le crâne aux Français qu'on ne leur demande pas seulement d'aller voter tous les... 5 ou 6 ans ! que la politique... ça les concerne aussi et que, après tout, nous aussi nous pourrions demain construire des barricades, s'il le fallait.

J.-J. GAUDION.

Appuyer un groupement

Vous avez tout à fait raison de préconiser la réunion de ceux qui veulent défendre les libertés avant qu'il ne soit trop tard.

J'aimerais que vous me donniez les adresses de quelques groupements pour la défense des libertés démocratiques parmi les plus prompts à réagir et susceptibles d'être suivis par les groupements syndicaux ou politiques. Je crois que ces derniers sont moins susceptibles pour le moment d'être des moteurs et c'est pourquoi je préfère appuyer un groupement de défense républicaine qui, étant en dehors des partis, pourra plus facilement provoquer un accord en cas de situation grave. Un peu ce qu'a fait l'U.N.E.F. en proposant l'arrêt de travail de lundi aux autres syndicats qui, individuellement, n'auraient peut-être pas été suivis.

B. DÉNEUX,
Paris.

Autour de qui ?

Merci de votre édito. Bien sûr que nous avons cherché à agir, à nous grouper, à être prêts... mais où ? Autour de qui ? Que faire ?

ROBERT SIMON,
Avignon.

[*Le rôle d'un journal comme « L'Express » n'est pas d'organiser le militantisme politique, mais d'en favoriser le développement en apportant chaque semaine l'information et l'analyse. « L'Express » n'est l'organe d'aucun parti politique, il ne le sera jamais sous peine d'aliéner l'indépendance de ses colonnes et de perdre une grande partie de son audience. C'est donc à chacun de nos lecteurs de choisir la voie de son propre engagement politique ou civique. Il arrive souvent, cependant, comme le montrent les nombreuses lettres que nous avons reçues cette semaine à la suite de notre dernier éditorial, qu'un citoyen isolé ne sache pas où appliquer son effort. Nous avons donc créé un Réseau national de liaison entre « L'Express » et les partis politiques, les organisations syndicales, les ligues démocratiques, afin de pouvoir renseigner avec précision ceux de nos lecteurs qui s'adressent à nous pour savoir où ils peuvent contribuer utilement à la défense de leurs convictions. C'est Louis Fournier qui est responsable de ce Réseau : il répondra personnellement à toutes les lettres que nous avons reçues cette semaine.*]

Pour rendre justice

Feuilletant, ces jours derniers, ma collection de « L'Express », j'y retrouve un texte que vous avez publié en septembre 1958, celui de la conférence de presse dans laquelle Mendès France préconisait le « non » au référendum.

Au milieu de l'incompréhension quasi générale, Mendès France déclarait alors :

« *J'entends dire, chaque soir, à la radio, que le « non » conduit au vide, au chaos, à l'inconnu. Eh bien ! j'affirme solennellement que c'est le « oui » qui mène à une impasse sans issue. Impasse, parce que rien n'est prévu, rien n'est tenté pour mettre fin au drame algérien, qui est cependant au centre de la crise française...* »

Lorsque, l'après-midi du 29 janvier 1960, « Paris-Presse » titrait sur huit colonnes : « *La France devant l'abîme* », il donnait singulièrement raison à Mendès France s'élevant, seize mois auparavant, contre « *l'impasse sans issue* ».

Lorsque le général de Gaulle, le même jour, déclarait : « *L'avenir du peuple français est bouché tant que le problème algérien ne sera pas résolu* », il donnait raison à Mendès France qui, depuis quatre ans, n'avait cessé de le répéter.

Lorsque le général de Gaulle nous apprenait, ce soir-là, que la guerre d'Algérie avait coûté à la France mille milliards en 1959, il apportait une extraordinaire caution aux estimations que Mendès France avait faites, dans ce domaine, depuis 1956. Mais alors — et Mendès le rappelait dans sa conférence de presse en septembre 1958 — quelles réactions n'avait-il pas suscitées ! Les chiffres avancés ne correspondaient nullement à la réalité, disaient certains ministres ; la guerre d'Algérie ne coûtait rien, « démontrait » un député à l'Assemblée nationale. Et puis, Dieu, qu'il fallait être un « mauvais » Français pour avoir l'impudeur de parler des dépenses d'une guerre où coulait le sang de nos soldats !...

Notre pays aurait sans doute évité bien des drames si l'appel de Mendès avait alors éveillé plus d'écho. Quoi qu'il en soit, n'oublions pas qu'il s'était montré, une fois de plus, un homme politique clairvoyant et courageux. Et c'est pourquoi il m'a semblé que justice devait lui être rendue dans une colonne de votre journal.

T. D.,
Gentilly.

→

ATTENTION !
Du vendredi 12 au samedi 20 février
Derniers jours des
SOLDES ANNUELS
de
NICOLL
La Tradition Anglaise du Vêtement
Maison de confiance fondée en 1820
29, RUE TRONCHET
Vêtements de haute qualité
NOUS DISPOSONS ENCORE

PARDESSUS raglans ou manches montées, en très belle draperie pure laine, richement doublés, fins de séries, garantie NICOLL .... 187 NF

PARDESSUS sport 7/8ᵉ en très belle draperie pure laine, dispositions anglaises, coupe impeccable, mode, qualité NICOLL ... 214 NF

3/4 SPORT, style NICOLL, spécialement coupés pour hommes d'affaires, allure anglaise. Grand confort...... 234 NF

PARDESSUS 7/8ᵉ coupés dans des draperies de haute qualité, chaîne jaspée grise et blanche, coloris mode, martingale coupe NICOLL. Depuis.. 257 NF

PARDESSUS ville et sport, coloris classique gris et bleu, et hautes fantaisies en tissus anglais et français, premier ordre, exécutés dans nos ateliers. 288 NF

PARDESSUS de très grand luxe, coupés dans les plus nobles draperies d'importation anglaise, unies et reversible, et françaises exclusives, qualité, finition NICOLL **à 30 % de leur valeur.**

COSTUMES DE VILLE, en très beau peigné pure laine, coloris classique uni et fantaisie, formes droite et croisée, façon NICOLL .... 197 NF

COSTUMES de ville en très belle draperie française absolument pure laine et serge grise, dispositions mode, coupe qualité NICOLL .... 226 NF

COSTUMES de ville peigné, couvert ou rasé, très habillés, coloris discrets, coupe et façon NICOLL.
Même qualité en retors pur peigné .... 256 NF

COSTUMES de ville en **Tergal** ou en draperies « Tailleur » établis dans nos ateliers avec la garantie traditionnelle NICOLL. Coloris, coupe mode et classique. **Très recommandés** .. 284 NF

COSTUMES de très haute qualité établis dans les plus beaux peignés français et anglais, garantis d'origine, coupe et façon ateliers NICOLL, **à 30 % de leur valeur.**

NICOLL n'est pas seulement une marque, c'est une garantie. Ses prix de Soldes en Nouveaux Francs demeurent inchangés. Ses Soldes sont composés exclusivement de vêtements de haute qualité.

VESTONS sport en très beau tweed français et fantaisie fins de séries, grand choix de coloris. Depuis.... 108 NF

VESTONS sport exécutés dans un grand choix de tweed français pure laine. Grand choix de coloris, dispositions anglaises 137 NF

VESTONS sport confectionnés dans toute une gamme de tissus anglais Harris-Tweed, Tweed irlandais, écossais et retors français NICOLL, **à 30 % de leur valeur.**

MANTEAUX loden forme raglan ou manches montées, doublés Lagos, coloris gris, beige, marron. Coupe façon NICOLL .... 197 NF

MANTEAUX loden en tissu d'importation avec vignette de garantie, pure laine, coupe et façon NICOLL. Depuis .. 218 NF

MANTEAUX gabardine de haute qualité, coupe ample, qualité unie et cover reversibles, forme mode, coloris classiques, garantie NICOLL, depuis . 196 NF

AU RAYON DAMES
VILLE ET SPORT

MANTEAUX dame forme voyage et sport, en Harris Tweed véritable, raglan ou manches montées, en provenance de nos ateliers, garantie NICOLL.
Soldés .... 294 NF

MANTEAUX dame, en tweed français et autres draperies classiques, forme sport et voyage, coloris en vogue, vendus avec **rabais de 30 à 50/%.** 199 et 139 NF

BLAZERS en flanelle anglaise faits dans nos ateliers.. 159 NF

PANTALONS en flanelle anglaise ou serge couverte, granité pure laine, garantie totale NICOLL .... 58 et 48 NF

PANTALONS Tergal en granité, serge, épinglé, coloris gris et divers et coupe et finition NICOLL .... 79 et 69 NF

PANTALONS Tergal de luxe coupés dans les plus belles qualités fabriquées et **PANTALONS** en serge française et anglaise d'origine. Faits dans nos ateliers NICOLL ...... 99 NF

CULOTTES CHEVAL en Bedford, cover, whipcord, tricotine beige et marron, toutes tailles. Depuis .... 108 NF

IMPERMÉABLES popeline, drill, gabardine coton, entièrement doublés, unis et reversibles, rigoureusement garantis. Depuis .... 118 NF

MANTEAUX DE PLUIE, Tergal coton, Mérylise et **IMPERMÉABLES** « Quicksilver » (marque déposée), en tissu importé fabrication NICOLL, garantie. Forme classique et sport **à 30 % du cours.**

MANTEAUX DE PLUIE de luxe pour dames, coupe grand confort, popeline, gabardine, disposition mode ..... 139 NF

DOUBLURES amovibles en chaude draperie genre Lama .... 39 et 29 NF

PLAIDS écossais

UN LOT TRÈS IMPORTANT DE COUPONS de tissus de 1 à 3 m provenant de nos ateliers, homme et dame, sacrifiés **depuis le m** 9 NF

TOUS NOS VÊTEMENTS SONT ÉTABLIS TOUTES TAILLES ET CONFORMATIONS : COURTS, MOYENS, LONGS, EXTRA-LONGS, JUSQU'A 130 DE CEINTURE.

Tout notre stock, inventorié, a été entièrement dévalué et les Experts ont marqué les nouveaux prix au crayon bleu.

Magasins ouverts tous les jours de 9 h 30 à 12 h 45 et 13 h 15 à 19 h. même le lundi

La lettre de « L'Express »

« Il est clair que l'unité, le progrès, le prestige du peuple français sont en cause et que son avenir est bouché tant que le problème algérien ne sera pas résolu. »

Cette phrase, prononcée le soir du 29 janvier par le général de Gaulle, n'a pas été relevée le lendemain par les commentateurs de son allocution. Et c'est naturel. Les insurgés derrière leurs barricades, leurs correspondants parisiens prêts à bondir, l'Armée face aux insurgés... Assis sur ce tonneau de poudre que cernaient des hommes munis d'allumettes enflammées, nous avons tous été plutôt attentifs à ce qui pouvait, dans les propos du général de Gaulle, juguler l'explosion.

Et puis les jours ont passé ; les allumettes ont été confisquées ; autour du tonneau de poudre la foule des grands jours s'est égaillée. Mais, désormais, chacun sait, chacun sent qu'il bouche l'avenir et qu'il faut le vider ou se préparer à sauter. Comment ? Quand ?... C'est l'histoire des prochains six mois.

Jean Daniel et Claude Krief livrent ici le résultat de l'enquête qu'ils ont menée à Paris et à Alger pour évaluer les possibilités d'évolution d'une situation essentiellement mouvante.

RAREMENT, à partir des faits, l'optimisme et le pessimisme ont été également justifiés, si l'on veut bien admettre, avec le chef de l'Etat, que l'avenir de la France est réellement suspendu à la guerre d'Algérie.

La vérité oblige à dire que l'on rencontre plus de pessimistes que d'optimistes. Rien de tel que les optimistes d'hier, ceux auxquels la stature du général de Gaulle dissimulait délicieusement la réalité, pour ne plus voir de l'idole que les pieds d'argile.

Ce qu'ils ont aperçu les épouvante.

Lorsque la sauvegarde d'un peuple repose si évidemment sur la présence physique d'un homme, on réalise soudain ce que signifie : « vivre en démocratie ». C'est le contraire. C'est vivre non pas comme des marmottes, entre des fauves qui n'attendent que la défaillance du dompteur pour s'entredéchirer. Mais comme des hommes bien éveillés, bien informés, conscients de défendre parfois des intérêts contradictoires et ne craignant pas de le reconnaître, chacun contrôlant la marche de l'autre et avançant sous la pression de l'autre.

Nous n'y sommes pas, nous n'y sommes pas du tout. Et parce qu'il vient seulement, semble-t-il, de s'en apercevoir, le Nouveau Pessimiste tremble.

« LES pleins pouvoirs, dit-il, le général « de Gaulle les avait. Ce n'est pas le pouvoir qui lui a « manqué au début de son règne mais la volonté d'en « user. Ce n'était pas son idée, soit. Voilà qu'il a « changé d'idée. Pour faire quoi ?

« La guerre d'Algérie est la source de trop de pro- « fits, elle engendre trop de chances à exploiter par les « amateurs de pouvoir pour que, si elle se poursuit, « elle ne sécrète pas de nouveaux complots et, à leur « tête, de nouveaux chefs. »

A cela, que répond l'Optimiste ?

« Il est vrai que le serpent algérien se nourrit de la « guerre et qu'il se reconstituera aussi longtemps « qu'elle durera. Mais dans l'immédiat, il est assommé. « Et sans résoudre aucun problème, cela donne quel- « que répit.

« Est-il impossible d'imaginer que, mieux instruit « sur les forces en présence et sur les véritables adver- « saires de sa politique, le général de Gaulle use à la « fois de ce répit et du blanc-seing qu'il a pu, grâce « aux événements, arracher au Parlement, pour cher- « cher et trouver la paix ?

« Aussi ténu que soit cet espoir, il existe.

« L'homme qui a dit à propos de l'Algérie : Il « faut vivre avec ses rhumatismes, sait aujourd'hui « que la France souffre, en fait, d'un cancer et que « son avenir est bouché tant que le problème algérien « ne sera pas résolu. Il a donc révisé son diagnostic. « Il sait que la politique dont il rêvait pour rétablir « la paix a échoué. Pourquoi ne pas admettre qu'il en « conçoive une autre et qu'il mette quelque vigilante « obstination à l'appliquer ?

« Puisque je suis condamné, comme le Pessimiste, « à être l'impuissant spectateur de la tragédie qui se « joue sous nos yeux, je préfère croire que la pièce se « terminera bien. Il est probable que vers le dernier « acte le général de Gaulle aura à nouveau besoin de « figuration intelligente pour crier « Vive de Gaulle ». « Je crierai.

« Et ensuite... Eh bien, ensuite, on pourra peut-être « s'occuper de remettre la France en état de marche. »

Voilà ce que dit l'Optimiste. A quoi le Pessimiste répond... Mais voulez-vous que, pour une fois, nous laissions au premier le dernier mot ?

Françoise Giroud

→

L'armée de demain

Depuis plusieurs années le bruit court, colporté de bouche à oreille, que la raison majeure de la poursuite de la guerre, ce sont les avantages pécuniaires et matériels énormes que les militaires en retirent...

J'ai tenté en vain d'amener des amis, officiers supérieurs, à répondre : le mépris ne suffit pas ; faux ou exagérés, les chiffres colportés portent et l'antimilitarisme marche à pas de géant dans des régions que je connais bien. Il est grand temps de parler de ces questions, non pas avec le complexe de l'anti-France et le dessein de marquer un point, mais avec le droit qu'a chaque citoyen de savoir ce que coûte l'armée de la nation et le devoir qu'il a de protéger la grande muette contre toute campagne calomnieuse.

En vérité, ce dont souffre le plus l'armée, encore que le malaise affecte plus les états-majors que l'officier en campagne, c'est de ne pas avoir entrepris sa *reconversion*. Les bonnes gens se disent de plus en plus : « A quoi ça sert ? » Et effectivement son rôle de *demain* dans la nation n'a pas été même pensé. Qu'on s'étonne ensuite si, à défaut de perspectives exaltantes, de jeunes capitaines se donnent des ennemis plus ou moins imaginaires pour se justifier leur propre existence : anti-France et communisme international.

Pour ma part, j'entrevois les grandes tâches de l'armée de demain au sein d'un « service civil », où ses traditions d'honneur, de sacrifice, de dévouement au bien public trouveront à s'employer. Ce « service civil » prolongerait dans d'autres domaines de l'activité humaine l'œuvre d'assainissement des nationalisations.

Je souhaite à tous mes camarades de l'armée qu'ils ouvrent largement leurs casernes, non pas à des visites de musée, mais à la vie.

JEAN-MARIE BRESSAND,
Capitaine d'Artillerie de Réserve,
Ancien chef de réseau de la Résistance.

Ce que gagnent les officiers

« La Jaune et la Rouge », publication mensuelle de l'Ecole polytechnique, dévoile, dans son numéro 135 du 1er février 1960, les rémunérations des officiers généraux de l'armée française. Leur simple montant est déjà de nature à faire rêver les fonctionnaires « normaux » ; mais le même article donne des explications et des chiffres concernant l'indemnité pour charges militaires qui constitue un accessoire permanent de la solde mensuelle.

J'ai appris avec stupeur qu'un officier subalterne (ss-lt à capitaine) perçoit à ce titre, depuis le 1er octobre 1959, 135.720 anciens francs *par mois*. Or, tout cela est indépendant des diverses primes accordées aux militaires des unités combattantes.

Ne pourriez-vous révéler au public ce que verse aux officiers d'Algérie ce pouvoir contre lequel ils complotent ?

M. THOMAS,
Boulogne-sur-Seine.

[*Lire en page 4 « Une mise au point sur les traitements des officiers ».*]

Une lettre de M. Yves Châtaigneau

Au cours d'une des dernières séances de l'Assemblée nationale, le député musulman Chibi, de Bône, ayant rappelé que j'avais proposé et fait nommer M. Saadeddine Ben Cheneb ministre de France à Djeddah, a été interrompu par le député Marçais d'Alger, qui a déclaré que cette nomination était due au général Catroux, commissaire aux Affaires musulmanes en 1944, antérieurement à sa mission.

Or, elle est intervenue en janvier 1947, sur la proposition que j'avais faite en décembre 1946 au président Léon Blum, alors que le général Catroux était ambassadeur de France à Moscou depuis deux ans.

Le 25 janvier 1947, au surplus, ainsi que l'a rapporté le bulletin 838 des Articles et Documents de la Documentation française du secrétariat général du Gouvernement paru le 8 février suivant, une délégation de dix-huit personnalités musulmanes d'Algérie est venue me remettre une adresse pour me remercier de la nomination de M. Saadeddine Ben Cheneb comme ministre de France en Arabie séoudite, poste dont notre éminent compatriote a été écarté, du Quai d'Orsay, après mon départ d'Algérie, en 1948, par le ministre des Affaires étrangères de l'époque, M. Robert Schuman. M. Saadeddine Ben Cheneb n'a plus figuré dans le corps diplomatique.

Je veux ajouter qu'au cours de ma mission en Algérie, j'avais obtenu de M. Michelet, ministre des Armées, la promotion de deux officiers musulmans au grade de lieutenant-colonel, les commandants Soukehal et Ben Daoud, j'avais nommé les deux premiers musulmans directeurs au Gouvernement général, M. Mustapha Pacha, directeur du fonds commun des S.I.P., et M. Bouakouis, directeur de l'Economie.

Il n'y a pas eu de troisième directeur musulman. J'avais proposé des musulmans pour conseillers à la Cour de Cassation, à la Cour des Comptes et au Conseil d'Etat. J'avais reçu la promesse, dont mes adversaires ont empêché l'exécution, de la promotion du conseiller Mahdi à la présidence d'une chambre de la Cour d'Appel d'Alger.

YVES CHATAIGNEAU,
ambassadeur,
ancien gouverneur général d'Algérie.

Un index, s.v.p.

Une collection d' « Express », c'est une mine de renseignements les plus divers et les plus précieux : de Fidel Castro à l'aspirine, de la Corée à la Gelée Royale, du Cameroun à Picasso...

Mais c'est une mine à peu près inaccessible car, si on ne peut pas à peu près situer le numéro recherché, on peut tourner des pages et des pages inutilement... J'en ai déjà fait la décevante expérience pas mal de fois.

Pourquoi « L'Express » s'obstine-t-il à n'avoir pas de table de matières ? Des lecteurs ont déjà réclamé, en vain...

MLLE VAILLEMOT,
Saint-Léger-des-Vignes (Nièvre).

[*Un index général de « L'Express » est actuellement en préparation. C'est une entreprise de longue haleine. Nos lecteurs seront informés de ses progrès.*]

De Gaulle et de Lattre

Dans l'article « L'Elysée et l'Armée », Jean Daniel écrit :

« En 1944, le général de Gaulle savait bien comment s'y prendre pour remettre dans le droit chemin l'impétueux de Lattre de Tassigny ».

Si, pour le commandant en chef de la 1re Armée française, le droit chemin était bien alors celui qui conduisait ses troupes à la victoire, il semble pourtant qu'il n'y ait jamais eu besoin d'y « remettre » le général de Lattre, pour l'excellente raison qu'il ne s'en écarta jamais.

J'ajouterai que, sur les trois problèmes les plus difficiles qu'eut à résoudre le commandement de la 1re Armée après le débarquement : l'amalgame des F.F.I. aux troupes venues d'Afrique, la défense de Strasbourg et la participation à l'assaut final contre l'Allemagne, tous les témoignages concordent pour nous prouver que les points de vue du Président du Gouvernement provisoire et du commandant en chef ne divergèrent à aucun moment ni en aucune façon.

Certes, qu'entre deux hommes aux personnalités aussi accentuées dans leurs dissemblances, et qui d'autre part se connaissaient depuis fort longtemps, il y ait eu parfois des heurts, cela n'est pas douteux. Mais qu'ils se soient limités au plan où peuvent s'affronter les caractères, les idées, et n'aient jamais débordé sur celui de la discipline, ne l'est pas moins.

S'il fallait d'ailleurs chercher dans l'histoire de l'armée de la Libération et de l'après-guerre, l'exemple d'un grand chef militaire rigoureusement fidèle à la nation et au pouvoir républicain dont il dépendait, c'est bien celui du maréchal de Lattre qui surgirait immédiatement. Son départ pour l'Indochine en fut une ultime preuve. Il ne comportait pour lui que des risques. Sa gloire n'avait rien à y gagner, mais beaucoup à y perdre. Je tiens d'un témoin — M. Félix Gaillard — la réponse que fit de Lattre à M. René Pleven, alors président du Conseil, lorsqu'il lui demanda s'il acceptait cette mission : *« Je n'ai pas à accepter ou à refuser : je suis aux ordres de mon gouvernement. »* Une phrase qui pourrait fournir le thème d'heureuses et utiles méditations, vous en conviendrez, à bien des échelons de notre hiérarchie militaire actuelle.

MICHEL-DROIT.

[*Dans « Le Salut », le général de Gaulle fait allusion à certaines difficultés survenues avec le maréchal de Lattre de Tassigny à propos d'une invitation des Américains. Et c'est à ces difficultés que je pensais. Cela dit, je tombe d'accord avec Michel-Droit que le comportement du maréchal de Lattre pourrait servir d'exemple à bien des officiers. - J. D.*

Correspondant de guerre auprès de de Lattre, Michel-Droit a été son premier biographe.]

Pas d'argent pour les Arts et Métiers

Alors que l'on dilapide avec allégresse les milliards pour la guerre d'Algérie, au moment où l'on accorde des subventions aux écoles confessionnelles, je tiens à vous signaler un fait qui, peut-être, pour vous est resté ignoré.

L'Ecole d'ingénieurs Arts et Métiers est une de nos seules grandes écoles d'ingénieurs qui ait consenti à augmenter sérieusement ses effectifs : de 360 élèves par an en 1955, ils sont passés à 551 pour le concours 1959, soit une augmentation de plus de 50 %.

Les élèves étant groupés lors de la quatrième année à Paris, ils sont logés à la Cité universitaire. Le bâtiment actuel doit donc être agrandi et une nouvelle maison de 270 chambres doit être construite pour octobre 1960, date à laquelle le bâtiment existant sera nettement insuffisant.

Or, le gouvernement a refusé de donner un seul centime des 250 millions légers nécessaires à cette construction. La Société des anciens élèves se trouve donc dans l'obligation de demander à ses sociétaires le financement complet.

Fallait-il laisser sans logement à Paris 270 étudiants? Voilà comment, en France, on encourage le recrutement des ingénieurs, dont notre industrie a pourtant le plus urgent besoin.

J. R.,
ingénieur,
Clermont-Ferrand.

M. Xavier Vallat invoque la loi

A la suite de la lettre de l'un de nos lecteurs de Caen, publiée dans notre numéro du 14 janvier, M. Xavier Vallat, qui fut sous l'occupation commissaire général aux Questions juives, nous requiert en vertu de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 de publier une mise au point dans laquelle il déclare :

« Que le requérant a été en effet, pendant près d'une année, de 1941 à 1942, commissaire général aux Questions juives, mais que, comme pendant la durée effective de ses fonctions, *aucun Juif n'a été déporté* parmi ceux qui résidaient en France, cet « abonné » se trompe lourdement en le qualifiant de pourvoyeur de camps d'extermination ;

« Que s'il ignorait d'ailleurs ce fait essentiel il aurait pu, par simple réflexion, s'aviser que si, au terme d'une instruction qui a duré quarante mois, le requérant avait été reconnu coupable de la disparition d'un seul juif, trois juifs anciens combattants ne seraient pas venus témoigner en sa faveur devant la Haute Cour ;

« Que, pour la même raison, cette juridiction exceptionnelle, qui n'était pas composée de gens à sa dévotion, ne l'eût pas condamné à une simple peine d'emprisonnement et qu'il aurait été écarté du bénéfice de la loi d'amnistie par l'article qui en excluait les assassins, les dénonciateurs et les responsables de déportations. »

La Grande Semaine de l'Université

A l'occasion de la Grande Semaine de l'Université qui aura lieu du 13 février au 1er mars, sous la présidence de M. Jean Sarrailh, recteur de l'Université de Paris, les étudiants de la Sorbonne sortent un numéro spécial de leur journal, « L'Etrave » (envoi sur demande).

LA GRANDE SEMAINE DE L'UNIVERSITÉ

Théâtre. Musique. Danse. Cinéma. Expositions. Conférences. Avant-premières. Comptes rendus. Enquêtes.

Faculté des Lettres, 17, rue de la Sorbonne, Paris (Ve).

(*Communiqué.*)

FORUM

Les cent premiers mètres

● *Pour que la Gauche renaisse, par où commencer ? Alfred Sauvy fait le premier pas.*

PARTANT de 1919, parcourons les quarante années qui viennent de s'écouler, et cela sans mélancolie ni passion, mais avec l'intention d'en tirer de bonnes leçons.

● Nous constatons qu'*en politique extérieure, la Droite s'est à peu près toujours trompée*, dans sa majorité tout au moins : belliciste, après la victoire de 1918, elle a armé à outrance, bien vainement, pendant quinze ans, au lieu d'équiper le pays, et n'a fléchi dans ses rodomontades que lorsque, Hitler étant au pouvoir, il fallait, au contraire, se durcir. Entre temps, elle avait forgé, en Syrie et ailleurs, de solides et durables inimitiés envers la France. Après la seconde guerre, ce fut la série des guerres coloniales, préférées à l'investissement, au développement et à l'accueil aux jeunes, jusqu'à la dernière émeute de « l'Algérie antifrançaise », contre la France. S'il y eut toujours chez elle des hommes clairvoyants, la Droite n'en a pas moins, dans son ensemble, montré une rare constance dans le contretemps.

La grande faiblesse de la Gauche fut, en revanche, la question économique et financière : le Cartel de 1924 s'effondre avec le franc, laissant la place à Poincaré. La majorité de 1932 inerte laisse pourrir la crise et revenir Doumergue-Laval. Généreux et ignorant, le Front populaire de 1936 commet d'immenses erreurs et doit céder la place devant les résultats. En dilapidant les devises, Mollet-Ramadier mettent la France dans la main des financiers. Seul le tripartisme de la Libération a eu le mérite de réussir quelque chose. Rien d'étonnant, car lui seul a procédé à des réformes fondamentales, au lieu de se contenter de commander des résultats et de capituler fatalement devant le mur d'argent.

Il est bien entendu que le 13 Mai fut le fruit de la politique algérienne et que l'Algérie reste un souci essentiel. Cependant, l'impuissance de la Gauche à formuler, ces dernières années, une politique économique autre que de facilité dissipatrice a joué son rôle. Nous n'avons qu'à regarder les autres pays : Allemagne, Angleterre, etc. Sans Algérie, sans malheurs coloniaux de cette taille, la marche vers la Droite a été régulière. Et là où le pouvoir reste à gauche, c'est parce que celle-ci est conservatrice.

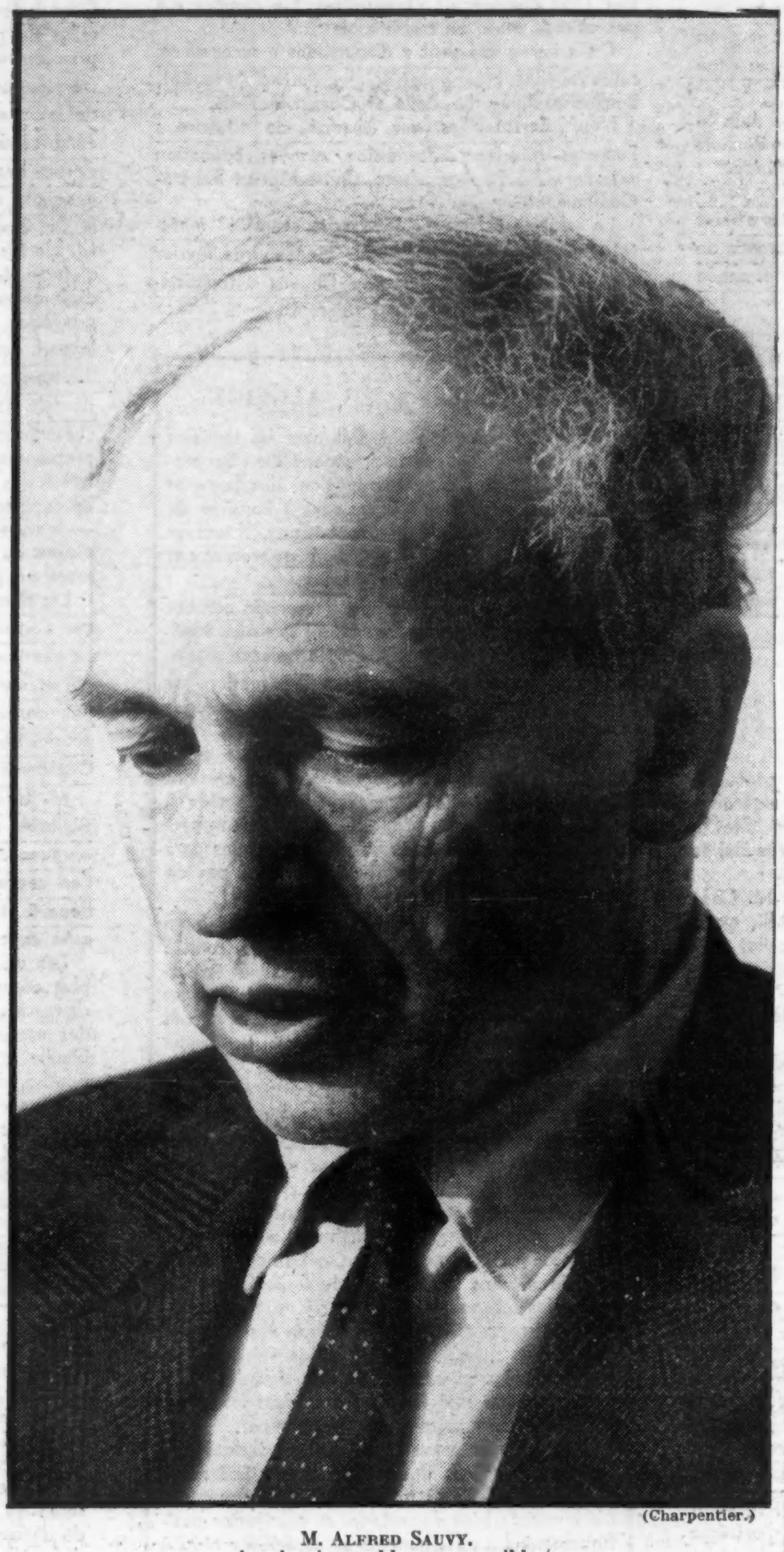
Sommes-nous prêts ?

Pendant la guerre de 1914-1918 fut souvent prononcée la boutade : « *Si la paix éclatait, serions-nous prêts?* » La guerre d'Algérie n'est pas éternelle; un incident fortuit peut contribuer à sa fin. La Gauche a-t-elle une politique économique en vue ? Celles qui ont été proposées sont essentiellement revendicatives ; ce sont des programmes d'opposition.

La réaction générale contre le communisme et la déception éprouvée devant les nationalisations ont contribué à vider, en tous pays, le socialisme de sa substance. Les socialistes allemands ont, récemment encore, affirmé leur fidélité au socialisme, estimant toutefois que, pour ne pas le rendre antipathique, il convenait de ne plus parler de statut de la propriété. Selon les commentaires de (vrais) travaillistes anglais, cette attitude évoque celle de chrétiens missionnaires qui diraient : « *Nous entendons toujours propager le christianisme; mais comme l'idée de Christ ne rencontre pas bon accueil, nous préférons la laisser de côté.* »

Si l'on ne désire rien changer au statut de la propriété, il n'y a pas besoin de parler de socialisme. On peut se contenter d'ôter quelques épines au capitalisme rigoureux, mais il faut trouver un autre nom. D'ailleurs, même les interventions pratiquées actuellement contre le jeu des marchés sont loin d'être les meilleures que l'on puisse souhaiter.

Bref, si des élections devaient avoir lieu demain ou dans six mois, nous retrouverions les programmes classiques à base de promesses, mais il manque une construction progressiste.



(Charpentier.)

M. ALFRED SAUVY.
Aussi raisonnable que possible.

Méthode proposée

Il me paraît nécessaire de repartir sur des bases complètement nouvelles. La solution la plus séduisante, la plus logique à coup sûr, serait de charger un groupe, comprenant des représentants des diverses tendances, de bâtir une construction acceptable par tous. Elle me paraît impraticable, surtout dans le climat actuel.

Je propose d'aller à l'opposé. Il faut un point de départ. Celui-ci ne doit pas émaner d'un homme politique, insuffisamment dégagé. Cette base de départ, je me propose de l'établir et, avec l'aide de « L'Express », de la publier — à partir du mois prochain : fût-il détestable, le texte servirait d'appui. Les chansonniers qui disposent d'un air et n'ont pas encore de texte imaginent n'importe quelles paroles, en vue de pouvoir essayer la musique ; ce texte provisoire s'appelle « un monstre ». Tout en me proposant de rédiger un plan aussi peu monstrueux et aussi raisonnable que possible, je pense qu'il n'inspirera pas le respect d'un bijou de musée.

Ce texte prendra, je dois le dire, sur certains points, le contrepied des idées reçues. Il ne faut pas en avoir peur. Tout changement n'est pas bon, mais il faut changer, à moins de tomber dans les mêmes errements.

Cette politique proposée comptera une douzaine de chapitres ou de fragments qui seraient à peu près les suivants : Finance et Commerce extérieur - Plan général - Agriculture - Grandes sociétés et Statut de la propriété privée - Distribution - Logement, Urbanisme - Régions et peuplement - Enfance et jeunesse - Enseignement, éducation - Santé publique - Vieillesse - Communauté et pays sous-développés.

S'écartant résolument de la ligne de plus grande facilité, la politique proposée sera quelque peu théorique, idéale, vertueuse, et ne sera donc pas très « politique ».

Comme un dragon

Une seconde étape sera franchie de la façon suivante : une dizaine de personnalités progressistes seront invitées à rédiger 50 lignes où elles exposeront sommairement les points sur lesquels elles sont en désaccord et le sens de l'infléchissement qu'elles souhaitent (il n'y a pas besoin de s'attarder sur les zones d'accord). Le texte initial et les 10 commentaires seront ensuite publiés en librairie. Il appartiendra ensuite aux divers groupes, partis, tendances, de se prononcer et, si possible, de s'entendre, sur un plan plus poli, plus acceptable, plus compris. Sans marquer la susceptibilité de Cyrano à l'idée qu'on puisse y changer une virgule, l'auteur veillera, je dois le dire, comme un dragon, sur les points essentiels dont la destruction ne laisserait qu'un ensemble incohérent et voué à l'échec.

L'essentiel est qu'un mouvement se produise, qu'un effort de réflexion naisse et se prolonge.

Nous sommes nombreux à nous entendre sur les objectifs et les grandes lignes de la société de demain. Comme je l'écrivais en décembre 1940, « *des millions de sauveurs se cherchent à tâtons* ». Le plus difficile, ce sont les cent premiers mètres. Lorsqu'un camion est embourbé dans une terre labourée, il est certes utile de reconnaître la route nationale la plus voisine, mais le démarrage ne doit pas être oublié.

Devant les progrès des pays socialistes, devant les énormes moyens de la technique moderne, l'intensité des besoins privés et publics, la montée des peuples d'outre-mer, il ne sera pas dit que la France reste dans l'indolence, résignée à glisser dans un sous-développement douillet, de maigre confort et de décadence. A défaut d'autres raisons, la montée des jeunes nous l'interdit. Avec leur aide et celle de toutes les forces progressistes qui n'attendent qu'un signal, nous ferons rebondir notre pays vers un destin digne de lui.

ALFRED SAUVY.

SKI FÉVRIER MARS

Départ tous les vendredis ou samedis pour une ou deux semaines

	10 jours	17 jours
VALLOIRE	180,00	278,00
MEGEVE	298,00	466,00
STEINACH	299,00	445,00
SOELDEN	277,00	399,00
KITZBUEHEL	359,00	569,00
ZELL-AM SEE	299,00	454,00
LEYSIN	293,00	479,00

TOUS FRAIS COMPRIS au départ de Paris

Programmes détaillés (3 timbres)

ASSOCIATION de TOURISME (Lic. 391)

VOIR et CONNAITRE

13, rue de Laborde (8e) - LAB. 54.87
174, r. St-Jacques (5e) - ODE. 72.21

CORRESPONDANCES EXPRESS

BOMBE A : LES DONNEES TECHNIQUES

● Les informations qui ont filtré sur les installations atomiques de Hamoudia, à 45 km au sud-ouest de Reggane, permettent les déductions suivantes au sujet des essais nucléaires français :

La première explosion est destinée à expérimenter le mécanisme de « mise à feu » de bombes futures. A cette fin, un engin, qui semble mesurer environ 10 mètres de haut, a été placé sur un pylône situé à 15 km au sud du P.C. de Hamoudia.

Le rendement de l'explosion sera calculé dans le monde entier à partir de la composition des déchets radioactifs disséminés dans la haute atmosphère.

L'honneur des techniciens français peut être considéré comme sauf si la puissance de l'engin atteint 30.000 tonnes d'équivalent T.N.T. ; une puissance de plus de 80.000 tonnes constituerait une performance brillante, s'agissant d'un premier essai.

Pour rendre les retombées locales inoffensives, l'engin devait exploser à une altitude d'environ 170 mètres. Faute de pouvoir être transporté par avion, l'engin a été placé au sommet d'un pylône.

Un second pylône, de taille plus réduite, a été érigé pour l'expérimentation d'un engin plus proche des normes opérationnelles. Sa puissance commencera d'être honorable à partir de 20.000 tonnes d'équivalent T.N.T.

La miniaturisation des engins essayés à Hamoudia — c'est-à-dire la production de bombes transportables par avion — demandera encore un minimum de 18 mois.

LE COMPLOT D'OCTOBRE 1959

● Au cours du débat sur les pouvoirs spéciaux, M. Michel Debré, évoquant l'insurrection algéroise, a dénoncé ceux qui « se dressaient contre l'Etat » et a parlé de « visées politiques à la fois très claires et très nocives ».

C'est en des termes peu différents que M. Chalandon, alors secrétaire général de l'U.N.R., avait fait allusion, le 19 octobre 1959, à un complot précédent. Il avait parlé de « véritable subversion politique » et avait ajouté que : « tant à Paris qu'à Alger se préparaient des mouvements tendant à provoquer le renversement du gouvernement ».

M. Debré en conseil, M. Terrenoire devant le groupe U.N.R., avaient évoqué ce complot-là, mais le gouvernement avait alors minimisé l'affaire.

Le 21 octobre, M. Moatti, député U.N.R. de la Seine, avait tourné en ridicule l'imagination d'une « poignée de maniaques du complot ».

Le 22 octobre, M. Debré avait conclu devant le groupe U.N.R. : « Tournons la page ».

Le même jour, le gouvernement avait fait saisir deux hebdomadaires (dont « L'Express »), et diffusé un communiqué où il les accusait d'avoir « publié des articles par lesquels ils affirmaient la participation d'officiers nommément désignés à une opération politique subversive ».

Les perquisitions ordonnées, pour la forme, dans les milieux d'extrême droite, n'avaient entraîné aucune arrestation. Ces mêmes milieux pouvaient poursuivre leurs activités, et une brochure d'extrême droite, « Le Courrier nationaliste », pouvait écrire dans son bulletin du 7 novembre 1959, et dans son style habituel :

« On sait désormais que le député U.N.R. juif Neuwirth avait rencontré son coreligionnaire Michel Debré, fort peu de temps avant son intempestive déclaration à « Paris-presse » (« Des commandos de tueurs ont franchi la « frontière »), et que le scénario du « complot » ourdi contre le gouvernement... avait été monté de toutes pièces. »

TREIZE MOIS SANS CRISE GOUVERNEMENTALE

● Le gouvernement formé par M. Debré le 8 janvier 1959 comprenait 21 ministres. Ce nombre n'a pas changé mais, en treize mois :

On a enregistré sept « disparitions » successives, celles de MM. Houphouet-Boigny, Berthoin, Houdet, Boulloche, Pinay, Soustelle et Cornut-Gentille.

Neuf portefeuilles ont changé de titulaire : Finances, Intérieur, Information, Armées, Education nationale, P.T.T., Agriculture, Outre-Mer et Sahara-Communauté.

Le cabinet de janvier 1959 comprenait 13 ministres d'origine parlementaire sur 21. Celui de février 1960 n'en comprend plus que 10 : les « fonctionnaires » sont devenus « majoritaires ».

« L'EXPRESS » EN ALGÉRIE

Le drame d'Alger vient d'illustrer les terribles méfaits d'une presse irresponsable. En prenant la décision d'incarcérer l'un des hommes dont les paroles et les écrits sont à l'origine de l'insurrection, M. Alain de Sérigny, directeur général de « L'Echo d'Alger », le gouvernement vient d'accomplir un acte positif.

Mais dans le même temps, un certain nombre de journaux métropolitains étaient saisis en Algérie, comme si l'on voulait tenir la balance égale.

La raison invoquée est que la situation est « explosive » à Alger. On dit aussi que « Alger n'est pas sur la même longueur d'ondes que Paris », que « le décalage psychologique entre la métropole et l'Algérie est tel que certains propos tenus à Paris constituent, rapportés à Alger, de véritables provocations ». Ces remarques, on doit le reconnaître, contiennent une part de vérité. Mais il ne suffit certainement pas de les formuler pour redresser la situation.

Contre l'intoxication permanente de l'opinion publique, il eût fallu lutter sur tous les fronts : presse locale, radio, il eût fallu informer et apporter régulièrement aux 250.000 Européens d'Alger qui n'ont pas bougé pendant l'émeute des raisons de participer de façon constructive au drame algérien et de contribuer à le dénouer.

Aujourd'hui, les choses étant ce qu'elles sont, que faire ?

Pour notre part, nous avons décidé de prendre le gouvernement au mot et ses explications au pied de la lettre. Tenant compte du « décalage psychologique » auquel nous devons d'avoir été saisis ces deux dernières semaines, nous créons, à partir de cette semaine, une « Edition spéciale Algérie » dans laquelle nos lecteurs trouveront toutes les informations que contiennent nos éditions métropolitaines, mais présentées en pensant à eux, avec le souci de découvrir une longueur d'ondes commune. En outre, nous leur donnerons chaque semaine la parole dans les pages réservées au courrier que nous recevons.

Bref, nous essayerons de jouer le rôle qui doit être le nôtre dans l'information des « libéraux » d'Algérie, qui sont nombreux, qui pourraient l'être encore bien davantage, se manifester pacifiquement mais fermement et contribuer ainsi à l'apaisement, s'ils n'étaient plus systématiquement empoisonnés.

Notre souhait le plus vif est que d'autres journaux de la métropole accomplissent le même effort.

L'EXPRESS.

CONFERENCE AU SOMMET : NEGOCIATIONS DIFFICILES ENTRE LES OCCIDENTAUX

● Depuis plus d'un mois, les représentants des grandes puissances occidentales préparent à Washington la conférence au sommet. Ils n'ont jusqu'à présent obtenu que des résultats modestes, C'est-à-dire qu'ils sont enfin venus à bout des querelles de procédure qui s'étaient engagées dès la première minute. Pour bien montrer aux Allemands, très soupçonneux actuellement quand aux intentions de leurs alliés, qu'on ne les abandonnera pas, les Américains ont imaginé, en effet, de placer audessus des trois groupes de travail constitués un « comité directeur » dont l'ambassadeur de Bonn, le Dr Grewe, ferait partie au même titre que M. Herter et les ambassadeurs de France et d'Angleterre. Les Italiens demandèrent aussitôt de quel droit on concédait aux Allemands et pas à eux ce privilège. La négociation prit des semaines. Finalement, le comité directeur se réunira bien, mais il n'aura pas ce titre : ce sera un simple organisme de fait, sans existence juridique.

Pendant que les chancelleries débattaient ces problèmes, qui ont occupé une grande partie du temps des six ministres européens des Affaires étrangères lorsqu'ils se sont réunis à Rome le 25 janvier — lendemain de l'insurrection d'Alger — les techniciens du problème de l'Allemagne et du désarmement ne parvenaient pas à avancer leurs travaux.

Les discussions sur Berlin sont totalement bloquées par l'opposition des thèses allemande et anglaise. Le chancelier Adenauer voudrait que l'on tînt pour nul et non avenu tout ce qui a été fait à Genève l'an dernier, autrement dit que l'on revînt sur la proposition de règlement intérimaire faite par les Occidentaux à la fin juillet.

M. Macmillan au contraire considère que la seule véritable chance du « sommet » est de parvenir à un accord partiel sur Berlin. Et il voudrait donc que l'on reprenne ces propositions comme base de départ, étant convaincu qu'il est possible, avec quelques concessions de part et d'autre, de s'entendre.

Les discussions sur le désarmement ne sont pas plus constructives, et l'on a de plus en plus tendance à se rabattre sur le fameux accord sur l'arrêt des expériences atomiques. Mais le général de Gaulle accepterait-il, après avoir fait sauter sa bombe, de s'y associer ? Il demandera sans doute aux Américains des assurances sérieuses sur les informations atomiques qu'ils pourraient lui fournir. Dès à présent, le Président Eisenhower s'efforce d'amener le Congrès à assouplir sa position sur cette question. Mais les parlementaires se font tirer l'oreille.

UNE MISE AU POINT SUR LES TRAITEMENTS DES OFFICIERS

● De nombreuses indiscrétions « de nature plus ou moins exacte » concernant la solde des officiers généraux, viennent d'inciter la revue des polytechniciens, « La Jaune et la Rouge », à publier dans son dernier numéro un tableau détaillé des « soldes, traitements et indemnités militaires ».

Il en ressort qu'un général de brigade touche une solde de 2.748 à 2.976 N.F. par mois ; un général de division 2.976 à 3.880 N.F., un général de corps d'armée 4.116 N.F., etc.

En plus de sa solde, cependant, tout officier touche une « indemnité pour charges militaires », destinée à tenir compte « des sujétions spécifiquement militaires et notamment de la fréquence des mutations d'office ». Cette indemnité « constitue un accessoire permanent de la solde mensuelle » ; majorée de 40 % à partir du 1er octobre dernier, elle représente les sommes suivantes :

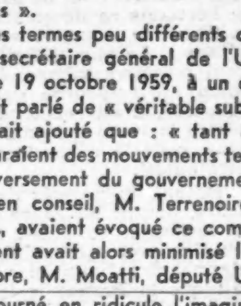
— Pour un officier subalterne, célibataire, (de sous-lieutenant à capitaine) logeant à ses frais, 1.357 N.F. par mois, y compris une indemnité de logement de 338 N.F. ;

— Pour un commandant célibataire, logeant à ses frais, 1.839 N.F. par mois, y compris une indemnité de logement de 482 N.F. ;

Pour les officiers chefs de famille avec 3 enfants, l'indemnité mensuelle est comprise entre 2.066 N.F. (officier subalterne) et 2.772 N.F. (commandant).

Grâce à « l'indemnité pour charges militaires », les officiers stationnés en métropole disposent ainsi d'un revenu global qui, au-dessous du grade de colonel, est 2 à 3 fois plus élevé que leur seule solde.

Les officiers qui se trouvent en Algérie bénéficient, en outre, de diverses primes et indemnités



BRIGITTE GROS

Véronique dans l'appareil

roman féminin, roman politique...

1 vol. 9 NF.

JULLIARD

opérationnelles qui viennent augmenter le montant global de leurs traitements.

ONZE DEMISSIONS DU GROUPE DES DEPUTES D'ALGERIE

● Les suites de l'insurrection algéroise et le vote des pouvoirs spéciaux ont causé un grand trouble parmi les élus musulmans. Le groupe « Unité de la République » a perdu en quelques jours 11 de ses 43 adhérents musulmans et n'a plus aucune représentation dans six circonscriptions d'Algérie: Médéa, Oran-ville, Oran-campagne, Tlemcen, Philippeville, Sétif.

Lors du débat au Palais Bourbon, il avait cependant fait de grands efforts pour éviter de passionner la discussion.

Il avait choisi pour porte-parole M. Robert Abdesselam, le seul à avoir, pendant l'insurrection, rappelé son allégeance au général de Gaulle.

Le député d'Alger-banlieue, en se prononçant, au nom de son groupe, contre les pouvoirs spéciaux, avait tenu à préciser : « Notre vote n'est pas motivé par des préoccupations algériennes... Il est motivé par des préoccupations juridiques... Nous sommes inquiets à l'idée que le gouvernement puisse déterminer les crimes et les délits, fixer même leur répression, alors que tous les pénalistes sont d'accord pour admettre que ce n'est pas au pouvoir exécutif de le faire ».

Malgré ces précautions, le groupe des députés d'Algérie sort durement éprouvé de l'insurrection d'Alger.

M. DUBOIS INTERPELLE M. DEBRE

● Au cours du débat sénatorial sur les pouvoirs spéciaux, M. René Dubois, Indépendant, maire de La Baule, qui fut, dans l'ancien Sénat, un ami fidèle de M. Michel Debré, a évoqué en ces termes des souvenirs qui le lient au Premier ministre :

« Qui donc, en 1957, m'a présenté à M. Biaggi ? C'est l'actuel Premier ministre ! Qui donc convoquait devant notre alliance sénatoriale pour la défense de l'unité française et à plusieurs reprises, M. Lauriol ? C'est Michel Debré ! Qui donc, un jour de 1957, vers 17 heures, dans le couloir des commissions de notre assemblée, tendait une oreille semi-complaisante aux propos d'un de nos compatriotes précisant que l'inquiétude et le désespoir, qui sont de graves mobiles, pourraient amener les Français d'Algérie à la révolte et à la sécession ? C'est Michel Debré !

« ...Parmi ceux qui furent hier sur les barricades d'Alger, beaucoup ont été catéchisés, conduits à la révolte par les articles du « Courrier de la Colère » dont Michel Debré était l'animateur implacable, intransigeant et féroce. Quels sont les plus coupables de ceux qui sèment la tempête ou de ceux qui la déclenchent ? »

UN A-COTE DU REMANIEMENT MINISTERIEL

● Vendredi matin 5 février, intense activité à Matignon pour le remaniement ministériel.

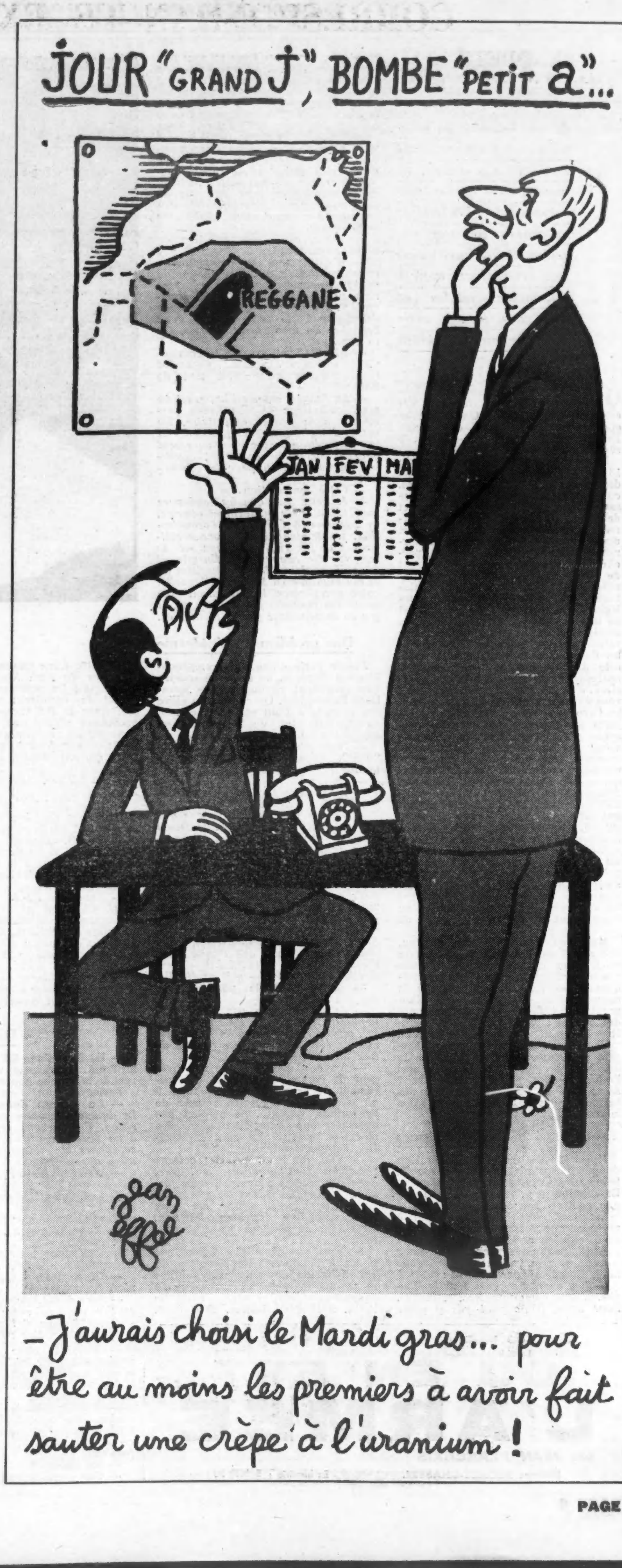
11 h. — Le départ de M. Cornut-Gentille est acquis. Il est question pour le remplacer de M. Alain Poher, sénateur M.R.P. de Seine-et-Oise.

11 h. 30. — M. Debré reçoit M. Jacques Richard, secrétaire général de l'U.N.R.

12 h. 15. — Le remaniement est terminé. Le nouveau ministre des P.T.T. n'est pas M. Poher mais M. Michel Maurice-Bokanowski (U.N.R).

M. Jacques Richard est sénateur de Seine-et-Oise — comme M. Poher.

LA GRANDE SÉVERINE
Diners
Grands & Petits
Soupers
ORCHESTRE
(JAZZ ET TYPIQUE)
7, RUE SAINT-SÉVERIN
(près de l'Église)
TÉL. : DANTON 15-54 FERMÉ LE DIMANCHE



ENQUÊTE

Où est la Gauche ?

La Gauche aujourd'hui, dit Jean Cau, c'est Zazie (« Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire ! »). Mais au cours de son enquête, il a trouvé quelque réconfort auprès d'hommes solides et chez des jeunes gens vaccinés contre les idées reçues.

QUE pense, que dit, que croit, que veut, que fait la Gauche ? Où est-elle ? Qui est-elle ? On la secoue et elle ne bouge pas. Serait-elle morte ? Est-ce qu'elle dort ? Est-ce qu'elle rêve ?

Il me souvient des lendemains du 13 Mai et du flot de paroles qu'ils déchaînèrent. Réflexions, analyses, commentaires, appréciations... On ne savait où donner de l'intelligence et de la subtilité. Puis, comme un dormeur qui a changé de côté — il avait des crampes — la France se rendormit. Quelques veilleurs obstinés, perchés sur les créneaux, continuèrent de sonner de la trompe et de s'arracher les cheveux à ouïr dans les lointains « le sourd piétinement des légions en marche ». Le ronflement de la cité couvrait leurs cris et leurs gémissements. Or, le 24 janvier, nouvelle secousse. Réveillés en sursaut, les Français se mirent, avec la rapidité d'esprit qui les caractérise, à réfléchir, analyser, commenter, apprécier... J'ai des amis et connaissances ; vous en avez aussi. Avouez — comme je l'avoue — que pendant les huit jours que durèrent nos transes, nous avons été bigrement malins. Pas un aspect du « problème » qui nous ait échappé, pas une analyse que nous n'ayons faite, pas le moindre rouage que nous n'ayons démonté. Entre nos doigts agiles, « le phénomène gaulliste » a miroité de toutes ses facettes: pas une qui ait échappé à notre regard. Notre impuissance devant l'événement n'a eu d'égale que notre agilité à le commenter. Pour ce qui est de causer, nous n'avons pas nos pareils et c'est à croire que Marianne s'appelle, de nos jours, Zazie. Tacite disait déjà que les Gaulois trouvaient un si grand bonheur à disputer de leurs maux qu'ils en oubliaient de les conjurer.

Mais j'en reviens à mon mouton. Autrement dit, à la Gauche. C'est mon sujet. Vous causez, moi aussi, mais nos bavardages ne tirent pas à conséquence. Ni vous ni moi n'avons la responsabilité d'un parti ou d'un groupe. Moi, j'écris et je vous raconte des choses ; vous, vous avez peut-être la bonté de lire mes contes... mais ni vous ni moi ne sommes bergers du troupeau ou docteurs de la loi. Nous serions plutôt du côté des brebis et des malades, pas vrai ? Alors, que se passe-t-il du côté des bergers et des docteurs ? Je vais vous le dire.

Des hérétiques

Il est secrétaire de la Fédération du parti socialiste (S.F.I.O.) de la Seine et éditorialiste du « Populaire ». Et « molletiste ». Il ressemble comme une goutte d'eau à mon ami Siné et je mettrai cinq bonnes minutes à digérer cette ressemblance. Entendre Siné expliquer la politique de la S.F.I.O., ça donne un choc. Car, pour comble, il a la voix et le sourire de Siné, Claude Fuzier qui dit :

— *Il y a deux aspects dans la Gauche. L'aspect communiste... et l'autre. Pour nous, il ne peut pas y avoir d'entente, sous une forme ou sous une autre, avec le P.C. Nous considérons le communisme comme une véritable dépravation du mouvement ouvrier. Les communistes sont des hérétiques et c'est une hérésie de fond qui nous oppose les uns aux autres. Nous appartenons à la même famille, c'est vrai, mais ce sont toujours les membres d'une même famille qui, lorsque cela arrive, parce qu'ils se connaissent le mieux, s'opposent le mieux. A nous, socialistes, notre rôle est de nous poser comme exprimant les sentiments de la masse, même si elle vote communiste.*

— Donc, dis-je, pas question de réaliser une unité.

— *L'unité, pour les communistes, consiste à désintoxiquer la fraction de la classe ouvrière que nous représentons du « pourrissement social-démocrate ». Ils ne peuvent pas prendre l'engagement de faire exister deux branches du mouvement ouvrier. En ce cas...*

— Bien. Admettons que le communisme soit une « hérésie ». Comment expliquez-vous qu'elle ait tant de fidèles ?

— *La France, comme l'Italie, est un pays catholique et donc plus perméable à la pensée autoritaire. En outre, des circonstances politiques et la composition même du mouvement ouvrier social-démocrate ont constitué un bon terrain pour le communisme.*

— Cette composition ?

— *Je veux dire que les tendances anarchisantes du mouvement ouvrier, sa méfiance à l'égard de l'organisation, ses tendances non bureaucratiques ont favorisé la venue de la bureaucratie communiste. Ensuite, il y a eu l'expulsion des communistes de la vie publique en 1939 sans laquelle, entre parenthèses, le P.C. aurait voté les pleins pouvoirs à Pétain en 40. Il y a eu la deuxième guerre mondiale...*

Des problèmes d'épiderme

Fuzier parle d'une voix remarquablement douce et ne cesse de sourire très gentiment comme si mes questions l'amusaient. Ou comme un élève qui possède à fond son sujet et qui, en parfait état de décontraction, attend les colles du professeur.

— Nous disions que le P.C. et la S.F.I.O. appartenaient à la même famille...

— *Oui.*

— Et si cette famille est menacée par le même voisin ?

— *Soyons nets : nous pensons que leur existence (et ils pensent d'ailleurs la même chose de la nôtre) est beaucoup plus un élément qui participe à la destruction de la famille qu'à sa défense. D'où la lutte. Prenez par exemple la guerre d'Espagne où le P.C., en face d'un adversaire commun, n'a pas joué authentiquement le jeu, mais a toujours profité de la situation pour régler ses comptes. Aussi, hier comme aujourd'hui, je ne suis pas convaincu que l'unité d'action entre le P.C. et la S.F.I.O. — sauf si elle est imposée — soit profitable.*

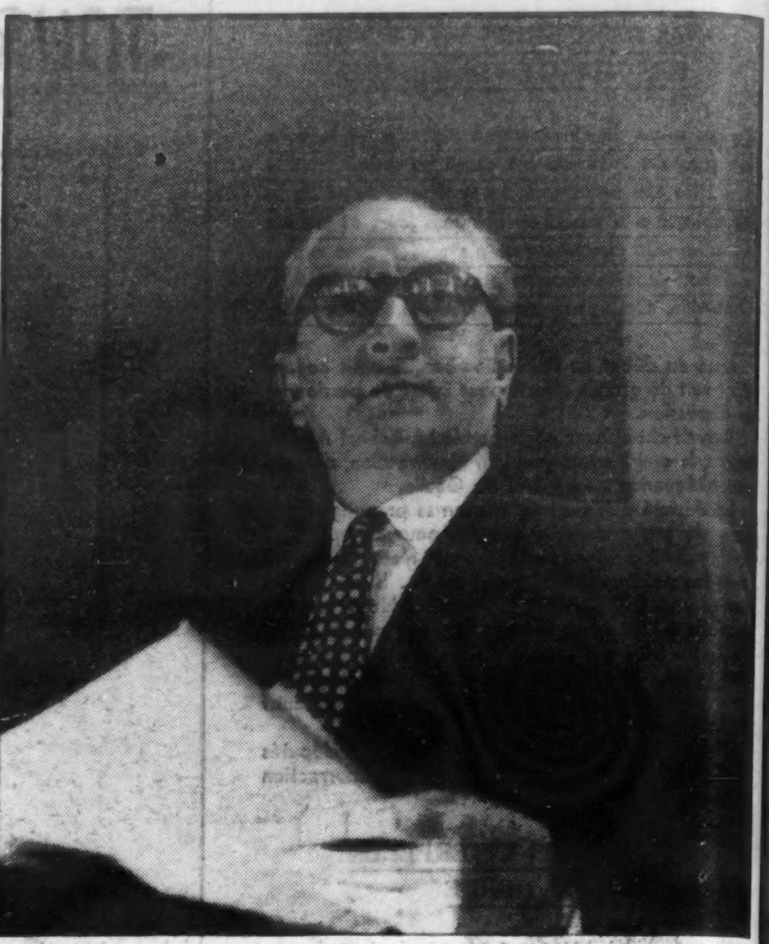
— Mais n'est-elle pas imposée aujourd'hui ?

— *Je ne le crois pas. Un Front populaire axé sur le P.C. et la S.F.I.O. affaiblirait le potentiel de la gauche en éloignant de cette gauche de très importants éléments.*

— Voyons, dis-je comme un voyageur de commerce essayant désespérément de vendre sa marchandise à un client qui va jusqu'à refuser de l'examiner, voyons... ne peut-on pas envisager une unité d'action sur des objectifs limités ? La paix en Algérie, l'autodétermination...

— *Non,* dit le client. *Des actions parallèles sont possibles, oui. Que, dans ces actions parallèles, nous fassions l'effort, les uns et les autres, de ne pas nous taper dessus, que nous nous ménagions, c'est bien, c'est bon. Mais nous ne pouvons pas aller plus loin.*

N'allons pas plus loin. Présentons plutôt à l'honorable représentant du « molletisme » une autre marchandise et voyons sa mine. De ma valise de commis-voyageur, j'extrais alors le P.S.A. Article en hausse. Tout neuf.



M. GUY MOLLET.
« En démocratie...
(Archives.)

— Autre frère ennemi ?

— *Pas du tout. Nous ne sommes pas comme les communistes qui qualifient de « traîtres » leurs transfuges. Avec le P.S.A., nous avons des problèmes d'épiderme, des rivalités, mais pas de problèmes de fond. Nous pensons simplement que les socialistes qui ont rallié le P.S.A. se trompent.*

— La S.F.I.O. étant ce qu'elle est ; le P.C. étant ce qu'il est...

— *Etant quoi ?*

J'assure à Fuzier m'être laissé dire que le P.C. était un parti autoritaire et la S.F.I.O. un parti opportuniste et lui demande si un tiers parti de gauche représentant à la fois l'opportunisme et l'autoritarisme n'était pas nécessaire. Oui ?

— *Non. Le P.S.A. n'est pas un parti. C'est un phénomène de circonstance. Ne pouvant pas être les premiers à la S.F.I.O., des gars comme Depreux ont voulu être les premiers autre part. Mais le reproche fondamental qu'on peut leur faire, c'est de nous considérer comme l'ennemi n° 1 et de creuser ainsi le fossé entre eux et nous qui appartenons ensemble au socialisme.*

Des néophytes

— En face d'une S.F.I.O. stagnante, le P.S.A. représente un dynamisme réel de la gauche non communiste et...

Fuzier coupe :

— *Un certain dynamisme verbal. Le dynamisme aussi qu'a toute opposition. Face à une organisation qui a un passé, à qui on peut faire des reproches, etc., ils ont la fougue éphémère des néophytes tout neufs.*

— Alors unité d'action avec eux, oui ou non ?

— *Oui. Autant je suis anti-unitaire avec le P.C., autant je suis passionnément unitaire avec toutes les autres formations de gauche.*

— Merci.

Je vais pour boucler mes valises. Lorsque je m'aperçois...

— Et la guerre d'Algérie ? Et l'avenir ? Comment voit-on ça à la S.F.I.O.?

— *Sans doute une course de vitesse est-elle engagée entre la fin de la guerre d'Algérie et l'installation d'un système autoritaire en France.*

— Et si le choc opératoire que constituera pour la France la fin de la guerre nous amenait tout de même le fascisme ? Si l'Armée s'abattait sur la métropole, si...

— *Avec la fin de la guerre, nous aurions une clarification. Un affaiblissement des potentiels militaires et civils qui poussent ou acceptent le fascisme.*

— De Gaulle ?

— *Sur l'affaire algérienne, la gauche française doit jouer de Gaulle. Il semble que même les communistes l'ont compris. Vous allez les voir ?*

— De ce pas.

La base et le sommet

Que pense Maurice Thorez ? Son affabilité est célèbre. Et j'avais grande envie de le voir. Un miracle voulut qu'il répondît à mes questions.

— *Il faut le dire,* dit-il, *des résultats très importants ont été obtenus. C'est d'abord la grève de lundi dernier, réalisée à l'initiative de toutes les centrales syndicales, ouvrières et universitaires, bien qu'on ait eu encore des appels séparés. Mais ce qui comptait, c'était la réalisation de l'action elle-même. Il faut citer aussi l'appel commun signé par notre parti et un certain nombre d'organisations : P.S.A., etc. Il y a là un premier exemple de ce vers quoi nous devons tendre et qui produira ses effets.*

— Une unité d'action avec la S.F.I.O. est-elle à envisager ?

— *Un grand pas a été fait en direction des ouvriers socialistes. Il faut se tourner vers les ouvriers socialistes qui sont encore dans les rangs et sous l'influence de la S.F.I.O.*

— Donc, pas d'unité avec la S.F.I.O. en tant que telle ?

— *Nous voulons gagner les ouvriers socialistes au front unique ; nous voulons gagner même leurs organisations, nous voulons gagner leur parti au front unique ; malgré tout ce que nous pensons d'un Guy Mollet, nous ferons effort pour entraîner le parti socialiste au front unique.*

— Où sont les périls d'avenir ?

— *Pendant la semaine écoulée, les communistes devaient avoir présent à l'esprit qu'il existait un danger très grave de subversion fasciste totale, mais qu'il était un autre péril à ne jamais perdre de vue : celui que le gouvernement constitue lui-même. Et c'est ce danger qui constitue maintenant pour nous le principal, le premier ayant cessé d'être le plus immédiat.*

Je dis à Maurice Thorez que « le front unique » ne m'apparaît devoir être baptisé demain. Parrain Guy Mollet, à ce que je crois savoir, n'acceptera jamais de tenir l'enfant sur les fonts baptismaux en même temps que Parrain Maurice Thorez. Quant à « *entraîner le parti socialiste au front unique* » malgré Guy Mollet, c'est peut-être un excellent mot d'ordre à la *base,* mais *le sommet* ne le ratifiera jamais. Or, comme le sommet socialiste tient encore solidement sa base, le front unique est repoussé aux calendes grecques. Qu'il y aille de la faute de la S.F.I.O. de tourner le dos à cette main tendue ou de celle du P.C.

Vient de paraître
OÙ EN EST L'ARMÉE
par JEAN PLANCHAIS
Editions BUCHET-CHASTEL
En librairie : 5 NF 70

(Intercontinentale.)

M. PIERRE MENDÈS FRANCE.
...les hommes politiques...

(Archives.)

M. MAURICE THOREZ.
...sont des accoucheurs ».

d'être tel que la S.F.I.O. n'accepte pas cette main, je n'en juge pas. Je constate. Navré.

[J'avoue en passant un mensonge : je n'ai pas vu Maurice Thorez. Fatigué par les délibérations du Comité central, il était parti se reposer à la campagne. Mais je connais les dirigeants communistes : ils ne disent jamais rien d'autre que ce qu'ils écrivent. L'entretien ci-dessus est donc imaginaire, mais les réponses de Maurice Thorez sont bien réelles : je les ai piquées dans le discours qu'il a prononcé devant le Comité central réuni à Montreuil la semaine dernière. Mon Thorez est faux, mais ses propos sont vrais.]

Des albigeois

François Mitterrand est vrai. Il est là, assis. Il parle. La rapidité d'esprit et d'élocution du président de l'U.D.S.R. et sénateur de la Nièvre n'a pas fini de m'étonner. Qu'on en croie ma parole, j'ai rarement vu un homme penser si vite et loger si prestement, à mesure que sa voix la débite, sa pensée dans les mots. Pour comble, il a en parlant un ton « d'évidence » comme s'il vous apprenait des vérités premières.

— *La Gauche ?*

— Oui, je fais une enquête sur cette malheureuse.

— *Y a-t-il une Gauche ? A partir du moment où beaucoup de gens pensent ici que le P.C. n'est pas « de gauche » et là que la S.F.I.O. — particulièrement depuis le 6 février 56 — passe son temps à trahir les idéaux « de gauche »... A partir du moment où on estime que les deux grandes idées de gauche — idées de progrès et de liberté — sont l'une dénaturée par la S.F.I.O., l'autre par le P.C. et que ces deux partis continuent de trier politiquement la grande masse de manœuvre de la Gauche, que reste-t-il ? Qu'attendre d'un P.C. dont les buts sont bien connus et le désir d'union « tactique » ? D'une S.F.I.O. opportuniste ? Qu'attendre enfin de la troisième gauche, théoricienne, poussiéreuse, lassante à force d'arguties. A cette dernière, l'action fait peur. Seule est pure l'inaction. Tout homme qui agit est impur. Par crainte de l'opportunisme et du réalisme, elle se frappe elle-même de nullité et, par vertu, se réduit à zéro. Elle est cathare, albigeoise.*

En ce cas, suicidons-nous en chœur. P.C., S.F.I.O., P.S.A., U.G.S., etc. Mitterrand envoie valser les initiales comme un jongleur ses boules. Cessons ces jeux et suicidons-nous. Tout est perdu.

— *Mais non. Il est vrai que la Gauche ne renaîtra pas par consentement mutuel, mais à travers des faits qui, s'abattant sur nous, détermineront un jour ce qui est progrès et liberté de leur contraire. Pourquoi se mettre martel en tête si les états-majors ne marchent pas le jour où le vent de l'événement brassera les masses ? Seule la rudesse des faits peut faire s'effondrer l'opportunisme tactique de la S.F.I.O., affronter les albigeois à l'événement, briser les carcans que maintient le P.C. Sans doute n'y a-t-il rien à attendre avant des mois, ou des années.*

Des questions, pas la peine d'en poser à Mitterrand. Il a son idée. Il la dévide. Il poursuit dans la foulée :

— *En fait, nous ne pouvons pas parler du futur avec les éléments du passé et nous demander ce que sera l'union de la Gauche avec des gens qui ne la feront pas. Guy Mollet croit que de Gaulle s'appelle Washington et qu'après lui on commencera à gérer entre conservateurs et socialistes. En réalité, il disparaîtra avec de Gaulle. Seule la disparition de celui-ci éclairera les faits. Ce jour-là, on verra les sincères qui seront restés solides et les habiles qui essaieront de rattraper le fait à toute vitesse. De toute façon, c'est par force que se réalisera — si elle se réalise — l'union de la Gauche. Et je crois que le rôle que quelques hommes doivent tenir aujourd'hui est de définir des points d'impact, des thèmes qui définissent par-delà l'égarement et la confusion actuels le véritable idéal de gauche. De Gaulle, sauf accident, n'est pas prêt de disparaître et les démocrates de demain seront obligés de coucher dans son lit. C'est-à-dire de compter avec ce que le gaullisme aura détruit, transformé, supprimé, modifié, éveillé. Une situation nouvelle devra être assumée par des hommes qui ne sauront être ni Mollet, ni Thorez, ni... Pour l'heure, je crois aux hommes qui, hors des grands partis, maintiennent et méditent l'idée démocratique, comme quelques républicains — une poignée — maintinrent et affirmèrent la République sous l'Empire.*

Chaque feu rouge, comme je viens de quitter Mitterrand, fait renaître ma méditation. « Mon ami, me dis-je, tu en es à mi-enquête et la situation n'est pas rose. Les socialistes ne veulent pas de l'union ; les communistes la rêvent ; Mitterrand la dit vaine et en récuse les participants aujourd'hui possibles. Mon ami, me dis-je, ça va mal. » Une éminente personnalité, à qui je vais avouer mon deuil, ne m'en console pas :

— *Les faits sont là : atonie politique des masses. De Gaulle fascine, paralyse et règne. Confrontée à l'apathie générale, l'action des partis politiques n'est que de l'agitation. Je suis démocrate et je crois que le rôle des démocrates c'est ceci : traduire, déchiffrer, sentir, pousser ici ou là l'aspiration générale. Mais si tout le monde aspire à dormir ? En démocratie, les hommes politiques sont des accoucheurs, mais on ne peut accoucher que si la fille est enceinte. Il se trouve que, pour le moment, la fille — la France — ne l'est pas. Il faut attendre que les événements l'y mettent et se préparer à être là.*

En marge des léviathans

L'illustre Gaudissard de la Gauche débarque ensuite chez Gilles Martinet, secrétaire général de l'U.G.S. L'Union de la Gauche socialiste est une importante organisation de ce que Mitterrand appelle « *la gauche albigeoise* ». Et que sa vertu — toujours selon Mitterrand — réduit à l'impuissance et que son manque de réalisme condamne à la nullité. A mon avis, la sévérité de Mitterrand est grande, trop grande. En marge des léviathans souvent en panne que constituent les

→

vacances de PAQUES

EN EUROPE
nombreux voyages en chemin de fer et en autocar
PRIX TRÈS ÉTUDIÉS

VOYAGES AÉRIENS
dans plus de 20 pays
CONDITIONS PARTICULIÈREMENT AVANTAGEUSES

CROISIÈRES ET VOYAGES EN MER
GRANDS VOYAGES A TRAVERS LE MONDE
SKI DE PRINTEMPS

Brochure sur simple demande aux agences de voyages.

WAGONS-LITS//COOK

A PARIS 14, Boulevard des Capucines RIC 91-79 • 2, Place de la Madeleine OPÉ 40-40
62, Rue du Bac LIT. 42-80 • 43 ter, Avenue Pierre-1er-de-Serbie (angle Av. George V) BAL. 57-70 • 14, Rue Guichard (Av. Paul-Doumer) TRO. 89-10
et dans les principales villes de province.

+ − × :

CONTEX-10

UNIQUE AU MONDE

Vendue dans les cinq continents, la CONTEX-10 est une machine à calculer - quatre opérations - ultra rapide à 10 touches.

620 NF + T.L.

avec la garantie de

COLOS REX-ROTARY

Importateur exclusif
29-33, Rue Miguel Hidalgo
PARIS XIXe - BOT. 10-60

printel-paris

grands partis, des organisations comme le P.S.A. et l'U.G.S. peuvent être des refuges de la vie politique et rassembler des hommes soucieux de faire passer quelque électricité dans le gros corps endormi de la Gauche. Après tout, il arrive que le petit poisson devienne grand. Après tout, il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre ni de réussir, etc. Et je débite ma litanie : apathie, paralysie, indifférence... Où en sommes-nous ?

— *Les gens sont très sceptiques, mais se mobilisent si on leur propose des objectifs qui leur paraissent accessibles. Pour l'école laïque, la bataille a été menée essentiellement par des mouvements apolitiques ; pour la Sécurité sociale, elle a été menée par un cartel qui comprenait la C.F.T.C., la C.G.T., des associations familiales, etc. Et les gars se sont rassemblés. Le succès leur semblait possible.*

— Et au cours de la dernière crise?

— *Là, il est à remarquer que les éléments anti-régime ont fait preuve de plus de combativité que les « gaullistes de gauche » au nombre desquels on peut compter la S.F.I.O. Ils ont été gênés et le seront plus encore chaque jour parce que la logique du régime n'est pas celle qu'ils croyaient. Pour peser sur le régime, la Gauche n'a pas à s'y intégrer. En effet, à peine la gauche gaulliste a-t-elle le temps de crier victoire qu'on lui demande de voter les pleins pouvoirs. La vraie logique du régime, c'est de durcir son pouvoir et de régler, « au sommet », les problèmes qui se posent à la collectivité française.*

— Les gaullistes de gauche ou, si l'on veut, la gauche gaulliste répondra...

— *Je sais : que de Gaulle a bousculé l'Armée. C'est vrai. Mais de cette Armée, de Gaulle a besoin pour faire taire les partis et maintenir son pouvoir. L'Armée est son vrai parti. Certes, à mon avis, je ne crois pas que l'Armée prenne le pouvoir selon les schémas égyptien, sud-américain, etc. La France n'est pas un pays-sous-développé sur lequel l'Armée pourrait établir facilement sa domination. Mais, tant que durera l'intermède gaulliste, elle sera, et sans doute chaque jour davantage, instrument et condition du pouvoir.*

A longue échéance

— Que peut faire la Gauche ?

— *Durant un temps imprévisible, une organisation comme la nôtre doit chercher à peser, ici ou là, à mettre les gens dans le coup, à effectuer de petites poussées là où peuvent être obtenus des résultats, à entreprendre des actions-clefs, à se glisser dans les interstices de la cuirasse. Les forces populaires ne pourront être amenées de nouveau au combat que si elles peuvent remporter des victoires — fussent-elles des demi-victoires — participer à des luttes avec quelque espoir, ébranler un peu l'édifice. D'où la nécessité de constituer une force qui, en même temps, serait prête à se porter sur les terrains où le régime est trop faible et où les partis de type P.C. ou S.F.I.O. sont trop lourds pour manœuvrer...*

— Par exemple ?

— *Par exemple chez les « jeunes paysans » qui bougent très fort, mais qui n'ont pas encore leur expression politique ; par exemple dans de nombreuses usines ultra-modernes sur les ouvriers desquelles ni le P.C., ni la S.F.I.O. n'arrivent à accrocher...*

— D'où... disions-nous.

— *D'où cette force active et qui en même temps se définisse par rapport à une certaine perspective d'avenir.*

— Quel avenir ? Une coalition de type Front populaire et qui succéderait au régime ?

— *Non. Il n'est pas raisonnable de revenir sur des formules de type* 1936. *P.C. et S.F.I.O., l'un dans son offre de main tendue, l'autre dans son refus, en sont encore là.*

Mais cette « recette » est morte comme est mort un certain type de démocratie à la toulousaine. Selon moi, les vrais fronts de la Gauche, aujourd'hui, sont sociaux et syndicaux.

Je dis à Martinet que les syndicats C.G.T. et F.O. « recoupent », l'un le parti communiste, l'autre la S.F.I.O., et que, de ce côté-là, il y a aussi crispation de positions.

— *C'est vrai. Mais il y a la C.F.T.C. et à l'intérieur même de C.G.T. et de F.O., des minorités qui se remuent et qui peuvent devenir de plus en plus agissantes. Il y a la F.E.N. (Fédération de l'Education nationale) ; il y a l'U.N.E.F.... De toute façon, après la terrible défaite que la Gauche a subie le 13 Mai et qui a dénudé cruellement, impitoyablement, ses faiblesses, il est exclu que tout change avant des années. Trois hypothèses : ou bien de Gaulle dure et se durcit ; ou bien de Gaulle disparaît et nous avons soit un régime réactionnaire et conservateur à la Pinay, soit un Etat national et « fort » à la Soustelle. Ni l'un ni l'autre, ni non plus le premier de ces trois régimes ne résoudra les problèmes d'une France du XX^e siècle. Ils caleront à la tâche. Or, aussi bien la politique qu'une économie en expansion obligent la France à être de ce siècle. Elle en sera. A longue échéance, les régimes que j'ai qualifiés prouveront leur incapacité à l'y maintenir ou à l'y mener. Le moment sera alors venu d'une nouvelle politique et de nouveaux hommes qui n'auront pas cessé de définir, de chercher et de provoquer de nouvelles formes de démocratie.*

UN GROUPE D'ÉTUDIANTS PARISIENS.
« Nous n'étions pas nés, en 1940 ! »

(Marquis.)

Le non et le oui

Après l'U.G.S., le P.S.A. Je suis chez Robert Verdier, membre de son Comité directeur. Je déballe mes questions. Il y a dans ma tournée de commis-voyageur un côté chaplinesque qui ne m'échappe pas. Mais celui qui s'est juré d'en connaître un brin sur la Gauche française modèle 1960, doit en passer par là...

— *La Gauche,* dit Verdier, *c'est une chose si on la définit par rapport à des étiquettes ; c'en est une autre si on le définit par rapport à une certaine politique. Il est évident qu'au cours des récents événements, le rassemblement s'est fait sur un non — non aux ultras — plutôt que sur un oui.*

Dire non, c'est facile ; les difficultés commencent lorsqu'il s'agit d'être constructif. Toute une série de divergences apparaissent alors, dont, par exemple, l'attitude à prendre vis-à-vis du régime. Nous, au P.S.A., nous estimons qu'une gauche doit le combattre et préparer en même temps sa succession. Car, enfin, ce régime, sans de Gaulle, sombrera dans le chaos si rien n'est préparé pour le remplacer.

— Votre attitude par rapport au P.C. ?

— *Sans son appui, il est impossible de faire échec à toute tentative fasciste et il serait grave d'exclure les communistes d'une action ; grave de laisser se stériliser la masse populaire réellement démocratique qui suit le P.C.*

— Mais le P.C. a un estomac d'autruche, un appétit d'ogre et vous ne semblez pas de taille à supporter sa rude alliance sans y laisser des plumes. Et s'il vous mange au banquet de l'union ?

— *Il y a toujours un danger. Mais, inversement, si la Gauche passe son temps à critiquer et se révèle impuissante, il risque d'apparaître un jour comme le seul et unique recours. Quand nous parlons d'alliance, il faut entendre une alliance non-organique ; des conjonctions d'efforts ; des actions communes...*

— Je suis allé faire un tour du côté de la S.F.I.O. Ils seraient prêts, eux, à s'allier avec vous, mais non avec le P.C. Ils déclarent qu'ils n'ont pas avec vous une querelle sur des problèmes « de fond ».

— *Ne pas faire de réserves sur la politique algérienne du gouvernement ni sur la nature même du régime (ils ont voté les pouvoirs spéciaux), ce ne sont pas des « problèmes de fond » ?*

— Ils s'élèvent tout de même contre le fonctionnement des institutions.

— *Ça, c'est un tour de passe-passe de dire que les institutions fonctionnent mal par la faute de Debré ou du règlement de l'Assemblée. En réalité, ce fonctionnement était inscrit dans la Constitution et dans le contexte politique dans lequel celle-ci a été votée. Nous avons en vérité trois points de divergences graves avec la S.F.I.O. :*

1) Elle continue à justifier — non sans quelques raisons, je l'accorde — les exclusives contre le P.C. ;

2) Elle ne se désolidarise pas du régime ;

3) Elle persiste à ne pas voir d'ambiguïtés dans la politique d'autodétermination.

— Une alliance ne pourrait donc se réaliser qu'entre vous et le P.C.

— *Il y a des divergences importantes au sein de la S.F.I.O. et la logique des événements peut provoquer des secousses qui pourraient soit l'obliger à une conversion, soit à un effritement tel, soit à une perte d'autorité telle qu'elle ne représenterait plus un appui.*

— Vous allez fusionner avec l'U.G.S. ?

— *Oui ?*

Le seul

Il sera besoin « d'hommes nouveaux », m' a dit un docteur. Lesquels ? Où sont-ils ? Peut-être là... Ils ont entre dix-neuf et vingt-deux ans. Etudiants et membres responsables de l'U.N.E.F. (Union nationale des Etudiants de France qui groupe plus de 100.000 étudiants.

— *Du P.C. au M.R.P., tout le monde nous soutient.*

— Ou vous fait la cour ?

— *Peut-être. Mais la plupart d'entre nous — que nous soyons engagés ou non engagés — sommes venus il n'y a pas si longtemps à la vie politique. Beaucoup parmi nous avons été « éveillés » par la venue au pouvoir de Mendès France. Là, incontestablement, il y a eu, parmi les jeunes, un élan. Mais ensuite, nous avons eu Edgar Faure, le Front républicain, Guy Mollet et le 6 février, Gaillard, Bourgès, Pflimlin, le pouvoir gaulliste, le référendum, l'U.N.R., le 24 Janvier, les pouvoirs spéciaux...*

C'est vrai. Ils ont vingt-deux ans et ils ont vu « tout ça ». De ce film aux images décousues et folles, du spectacle de ce cirque, ils ont été les spectateurs. Peut-être eût-il mieux valu pour vos avenirs politiques, ô Edgar Faures, ô Mollets, Gaillards, Pflimlins, etc., que ce spectacle eût été interdit aux moins de seize ans. Mais voilà, c'est trop tard, ils l'ont vu et, à lire dans leurs regards, je ne donne pas cher de vos peaux politiques.

— *Le seul qui, pour ne pas avoir fait de démagogie, serait capable de remuer les jeunes, serait, à notre avis, Mendès. La démagogie, d'où qu'elle vienne, nous l'avons en horreur. « Allons-y ! Le départ est donné ! » Ça, ça ne marche plus ; ça ne marchera plus. Autre chose : il n'y a chez les jeunes aucun gaullisme sentimental. « Le 18 Juin », les « vingt ans de légitimité », « mon cher et vieux pays », ça ne nous dit rien. Nous n'étions pas nés en 1940 ! Pour nous, de Gaulle, quelles que soient nos appréciations sur sa personne, est avant tout un phénomène politique.*

— La guerre d'Algérie ?

— *Elle déroute. Nous sommes « contre », mais l'autodétermination gaulliste prend beaucoup d'entre nous à contre-pied. Ce qui est vrai, c'est qu'il n'y a aucune droite organisée chez les jeunes. Les organisés sont de gauche. Chez les inorganisés, il existe parfois un esprit de droite, mais diffus, non réalisé.*

Les voix qui parlent

— Quel avenir voyez-vous ?

— *Nous sommes devenus prudents depuis 1954. Ce que nous souhaiterions, c'est une organisation politique qui ne se décalque pas sur les partis traditionnels, qui n'hésite pas à donner des responsabilités aux jeunes, qui ne s'épuise pas en luttes internes et byzantines, qui ne fasse aucune démagogie, mais nous parle froidement, clairement. Comme nous aimons.*

Tournée terminée. Je boucle mes valises. Que conclure ? Je ne conclus pas. Ni berger, ni docteur — j'en avais prévenu — je ne sortirai pas aujourd'hui de mon rôle qui était de voir et d'entendre. J'ai vu des « responsables » de la gauche. Il se peut que leurs propos soient déprimants. Mais ceux qui y cherchent une raison de plus de « laisser courir » appartiennent à l'éternelle race de ceux qui préfèrent avoir des excuses que des raisons.

Péguy disait : « *Il y a quelque chose de pire qu'une conscience perverse, c'est une conscience habituée.* » J'ai ouvert l'éventail de la gauche. A vous, si vous ne voulez pas vous « habituer », de distinguer dans ce concert les voix qui vous parlent.

JEAN CAU.

MM. CHATENET, MESSMER ET MICHELET A LEUR DÉPART POUR ALGER.
De la loyauté à la fermeté. De la fermeté à la confiance.

(A.F.P.)

GOUVERNEMENT

Les six prochains mois

● ***Paris parviendra-t-il à imposer son pouvoir à Alger ? L'enquête de Jean Daniel fait le point sur le résultat pratique des mesures d'ordre et sur leurs prolongements possibles.***

« ET maintenant, il faudrait gouverner comme si nous nous attendions que les émeutes d'Alger puissent se reproduire dans trois ou dans six mois. »

Le ministre qui tient ce langage a été, pendant les jours d'épreuve, du petit groupe des « durs » : ceux sur lesquels le chef de l'Etat savait pouvoir compter. Non pas nécessairement les « loyaux ». Mais les hommes de caractère. Le général de Gaulle, en effet, sait désormais qu'on peut être loyal et faible, et déchiré, et anxieux. « *Dans ce cas, on n'est pas ministre, on se consacre à l'analyse de ses états d'âme.* » Quoi qu'il en soit, le ministre reflétait ainsi parfaitement le sentiment que le général de Gaulle voudrait inculquer à tous les échelons de l'administration, de l'Armée, et de la police.

Depuis deux jours cependant, à l'Elysée, le climat est complètement transformé. De la fermeté, on est passé à la confiance. La raison principale ne paraît pas en être la situation intérieure. Le général de Gaulle est, dit-on, soulagé par les réactions de l'étranger. Il a le sentiment d'avoir fait disparaître les effets du « mauvais coup fait à la France dans le monde ». Bien mieux : selon les rapports diplomatiques et les analyses de la presse, le mauvais coup s'est transformé en occasion providentielle.

Un symbole éloquent

On peut le comprendre : nos correspondants à New York et à Tunis, en particulier, nous signalent longuement l'accroissement du prestige international du général de Gaulle, après l'échec de l'émeute, la reprise en main de l'Armée, et, plus que tout peut-être, le retrait de M. Jacques Soustelle du gouvernement et l'incarcération de M. Alain de Sérigny. On y voit partout un symbole éloquent. Une personnalité arabe modérée écrit notamment : « *Sur ce plan, nous sommes bien forcés de prendre acte de ce que le général de Gaulle a fait, ce qu'aucun gouvernement français dit « de gauche » n'a jamais osé faire.* » Et il est bien vrai que le bastion fameux de « L'Echo d'Alger » finissait par apparaître comme inexpugnable.

Le général de Gaulle estime donc que la politique extérieure de la France peut recouvrer sa vitalité et c'est pour elle qu'il avait eu le plus de craintes. Il n'est pas mécontent non plus d'avoir montré à certains milieux américains — désavoués sans doute par le State Department mais néanmoins actifs et puissants — que c'est encore avec lui qu'il convient de compter pour la période cruciale qui va s'ouvrir au printemps prochain. On dit dans son entourage : « *Ce n'est pas Antoine Pinay qui fera le voyage aux Etats-Unis.* »

D'autre part, l'un des enseignements précieux que l'on entend tirer des dernières journées concerne la Communauté : elle a résisté à l'épreuve. Il n'y a pas eu un seul heurt nouveau ; personne n'a tenté de profiter de « l'occasion » ; il n'y a pas eu un seul propos déplacé, aucun manque de tact, au contraire : ce sont les Etats les plus près de réaliser leur indépendance qui se sont montrés les plus amicaux. Le général de Gaulle a décidé de s'en souvenir. Des hommes, comme de l'institution même. C'est que le 24 Janvier est devenu pour lui une référence. Les compagnons du 24 Janvier ont effacé deux du 18 Juin. Lorsqu'il reçoit quelqu'un, il se fait rappeler l'attitude de son visiteur le 24.

Des impressions réconfortantes

Ces réactions, à l'étranger et dans la Communauté, ont été décisives. On s'est demandé pendant deux semaines où le général de Gaulle puisait son imperturbable fermeté tandis que sa solitude apparaissait tragique. Dans l'idée qu'il s'est faite une fois pour toutes de lui-même ? Assurément. Dans les réactions de la métropole ? Oui, pour une part. Mais aussi, et principalement, dans le pari qu'il a décidé de faire sur le rayonnement français au-delà des frontières naturelles, au-delà du trop étroit hexagone.

Reste évidemment que ce redressement inespéré dépend directement de la situation intérieure et des mesures prises pour que l'insurrection, sous une forme diverse, ne se reproduise pas dans quelques mois. Voici, sur ce plan, où nous en sommes aujourd'hui :

Les trois ministres en mission en Algérie, MM. Chatenet, Michelet et Messmer, sont revenus avec des impressions plutôt réconfortantes sur le point précis de l'obéissance d'Alger à Paris. L'un de leurs sentiments communs est qu'Alger a été frappée de stupeur devant la fermeté du Président de la République. Soit par méconnaissance du général de Gaulle, soit par surestimation de la force de leurs alliés politiques métropolitains, les milieux algérois proches de l'insurrection n'ont jamais cru que des sanctions, si minimes qu'elles soient, puissent être appliquées.

Ces mêmes milieux ont été consternés par l'unanimité des réactions métropolitaines. Les protestations de loyalisme et d'innocence, les condamnations des complices trop connus pour être défendus, la révélation enfin que toute une partie des cadres militaires, policiers et civils, se portait vigoureusement au secours de la force lorsque celle-ci se manifestait : tout cela a été enregistré par les envoyés spéciaux du général de Gaulle. Il s'agit à la fois de réactions spontanées et d'une mise en scène savante, le tout créant un climat psychologique auquel il faut être d'une forte trempe pour résister.

La caisse de résonance

Devant de tels assauts, des hommes faiblissent, qui n'auraient pas faibli devant l'hostilité déclarée. La seule chose qui puisse détourner ces ministres d'une indulgence humainement compréhensible mais politiquement dangereuse, c'est qu'ils ont à faire un rapport au général de Gaulle, qu'ils connaissent l'attente et le jugement de ce dernier ; qu'ils savent aussi que l'un de leurs collègues, M. Cornut-Gentille, n'a été invité à donner sa démission que pour avoir trop su ménager la chèvre et le chou.

Mais leur tâche est difficile ; soudain, en effet, il n'y a plus d'insurgés à Alger. Non pas certes que les jeunes gens, égarés par les agitateurs, se renient ; mais, parmi les titulaires des postes officiels, il semble qu'on ne trouve plus de complices, d'auxiliaires bienveillants ou même passifs. Où sont-ils donc passés ? Face à Paris la loi du silence joue. Dans un centre très important, un responsable militaire a interdit au sous-préfet de répondre à la circulaire du ministère de l'Intérieur demandant comment s'étaient conduits les cadres administratifs de la région pendant l'insurrection algéroise. Disons, objectivement, que cela n'a pas eu d'effet sur le jugement des magistrats chargés des enquêtes.

Prenons acte aussi de ce qu'aucune des promesses faites aux chefs insurgés par des responsables civils et militaires n'a été respectée par l'autorité centrale et que des mandats d'amener concernent des hommes qui avaient reçu des assurances d'impunité les plus formelles. Enfin, il faut ajouter que l'effet psychologique produit par certaines incarcérations peut suffire à anesthésier provisoirement toutes les velléités d'agitation. On peut dire cependant que si les ministres ignoraient le prix des fausses réconciliations, en croyant aux complots et non aux comploteurs, ils prépareraient en ce moment l'insurrection du printemps.

Or, le danger existe-t-il de voir faiblir les ministres ? Oui, il faut le dire, et quelle que soit la personnalité des ministres intéressés. Alger constitue une telle caisse de résonance, les journalistes et les observateurs sont si habitués à fixer leurs regards sur les milieux européens algérois, les événements sont si savamment orchestrés, le « lobby » civil et militaire d'Alger a de tels prolongements métropolitains que l'expérience prouve qu'il faut s'attendre à une puissante réaction pendant les semaines à venir. Rarement la pression d'un milieu si restreint a été aussi efficace sur un si grand nombre.

Après le coup d'arrêt historique du général de Gaulle, pour qui est familier de l'histoire algérienne, il faut s'attendre à tous les sabotages. Le sort de la communauté européenne d'Algérie est, sans aucun doute — avec, tout de même, celui du petit peuple musulman — l'un des plus dramatiques, mais s'attendrir et la suivre, ne pas comprendre qu'il faut parfois lutter contre elle pour la sauver, c'est préparer la perte de tous. Car le mot

→

« Ma mère m'a fait gagner 60 millions, je lui pardonne... »

On sait la haine qu'Hervé Bazin n'a cessé de ressentir pour les siens et avec quelle farouche ferveur il raconta l'écroulement d'une famille bourgeoise dans son beau livre « Vipère au poing ».

Aujourd'hui, il considère que « toute haine est un malentendu » et c'est ainsi qu'il s'exprime à propos de sa mère : « Elle m'a fait gagner une soixantaine de millions puisqu'elle m'a rendu célèbre et que ma renommée littéraire date du premier livre où je l'ai décrite ; je lui pardonne ! » Cette extraordinaire déclaration, et bien d'autres encore, vous les trouverez dans l'interview exclusive que vous offre l'édition de « Vipère au poing » publiée par le « Meilleur Livre du Mois ». Une magnifique édition de bibliothèque, sur papier de luxe, reliée toile, illustrée, colorée et commentée, au prix du livre ordinaire : 9,50 NF seulement le volume ! Demandez ce beau volume en communication. Nous vous l'enverrons aussitôt. S'il vous plaît, conservez-le en réglant son prix producteur, sans concurrence. Sinon, retournez-le à nos frais, sans être tenu à rien. 32.000 « lecteurs-associés » profitent déjà de l'extraordinaire « Meilleur Livre du Mois » tout en restant libres de leur choix. Profitez-en, vous aussi. LES AMIS DU CLUB DU LIVRE DU MOIS, service E 1, 25, rue Louis-le-Grand, Paris (2e).

est désormais sur toutes les bouches : *la prochaine insurrection, elle, réussira.*

Parmi les ordonnances prises, au sujet de l'Algérie, les unes concernent la réorganisation de la police, la prise en main par les civils d'une partie des responsabilités du maintien de l'ordre. Cela est déjà fait à Alger où le colonel Godard est remplacé par M. Jacques Aubert à la Direction de la Sécurité. L'esprit de cette décision est, naturellement, de ne pas concentrer trop de pouvoirs entre les mains des militaires. Il était connu, depuis l'arrivée de M. Delouvrier à Alger, que le colonel Godard était bien plus puissant que le délégué général. C'est une mesure qui vise l'Armée, ce qui ne veut pas dire que ce soit localement une mesure libérale. Par exemple, le préfet Lambert qui lutta à Oran vaillamment contre les hommes du 13 Mai était loin d'être un libéral. Sur place, on rapporte que les musulmans lui ont préféré les militaires qui lui ont succédé. Sans qu'on puisse donc préjuger l'attitude de M. Jacques Aubert, il faut noter que ce qui a présidé à sa désignation est une inquiétude devant la puissance de contrôle des militaires.

C'est qu'en effet l'Armée est devenue — finalement — la préoccupation principale de l'Elysée. En dehors des insurgés plus ou moins déclarés et dont les plus imprudents sont déjà soit mutés, soit mis à la retraite, quels problèmes pose l'Armée dans la guerre d'Algérie ? Pour le général de Gaulle, essentiellement, deux problèmes : celui des attaches de plus en plus grandes avec des milieux politiques et financiers qui flattent cette armée, lui font espérer une action et un rôle, s'appuient sur elle pour renforcer la seule opposition qui, de ce fait, peut devenir dangereuse ; à ce sujet on va voir comment le général prétend agir en métropole.

Les buts de guerre

L'autre problème, et le plus grave, c'est celui des buts de guerre. Tant que le F.L.N. ne répond pas comme de Gaulle exige qu'il réponde, et tant que l'insurrection F.L.N. n'est pas écrasée, la guerre dure. L'installation de l'Armée dans la guerre contribue aussi à augmenter la durée de cette guerre. Enfin, le rêve politique d'une Armée engagée pendant plus de cinq ans devient un débouché logique. Il convient donc d'assigner à l'Armée un nouveau rôle qui lui permette à la fois d'obtenir des succès tangibles, de surmonter le phénomène d'« installation », de ne pas fermer les portes à une paix éventuelle, et en même temps, de ne plus fournir le levain des agitations métropolitaines.

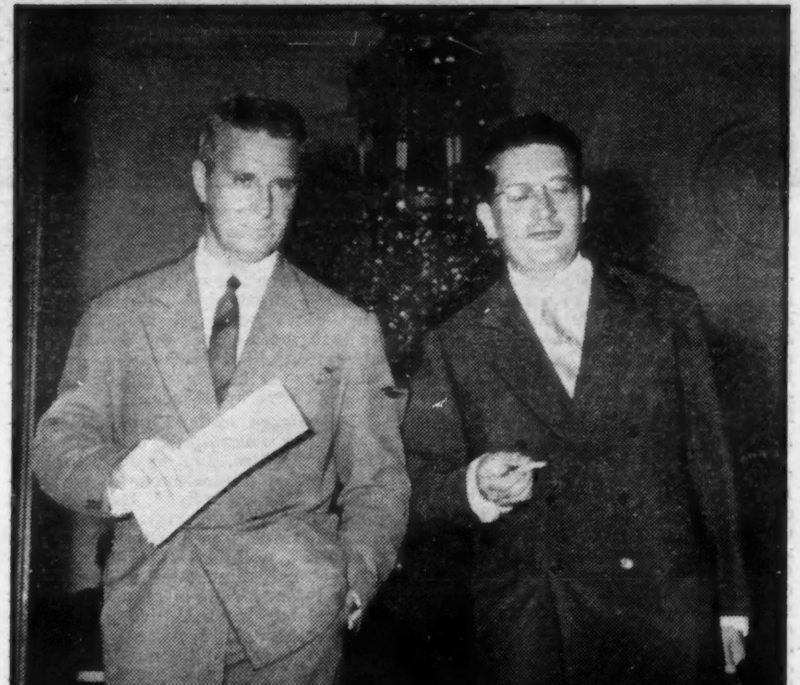
Il y a très longtemps, on le sait, que le Président de la République croit devoir donner à l'Armée le principal rôle dans la solution du conflit algérien. Dans l'intérêt de l'Armée et aussi dans celui de la France. C'est toujours la même conception que celle qui a prévalu dans la Communauté : comme l'Armée est la principale humiliée dans les entreprises de décolonisation, il faut qu'elle y ait un rôle actif, plein de panache, il faut qu'au nom de la France elle garantisse la liberté et la sécurité : après quoi, il n'y a plus d'humiliation.

Pour l'Algérie, le général de Gaulle rêvait que l'Armée fût sa propre représentante, et pût arbitrer impartialement entre les deux communautés. L'autodétermination devait être dans son esprit l'arme psychologique de l'Armée et, en même temps, la définition de son rôle, au cas où le F.L.N. eût accepté le cessez-le-feu et le voyage à Paris.

Mais, d'une part, en Algérie, il n'a jamais été vraiment question d'autodétermination et, d'autre part, la réponse du F.L.N. n'a pas été jugée compatible avec la conception fière que se fait le chef de l'Etat de la solution algérienne. De plus, et du fait de cette double opposition, le chef de l'Etat admet désormais le bien-fondé des critiques qui lui étaient adressées de tous les bords. L'autodétermination ne conduit pas à la paix avec le F.L.N. si on se refuse aux pourparlers tels que ce dernier les souhaite et elle conduit à la guerre civile dans la mesure où elle fait peser sur les minorités des menaces d'abandon et sur les militaires des incertitudes.

Une Constitution « libanaise »

Comme on ne peut pas attendre indéfiniment le bon vouloir du F.L.N., il faut donc définir à nouveau une politique algérienne. C'est d'ailleurs le moment ou jamais : rarement, en effet, dit-on de tous côtés, l'autorité du général de Gaulle a été aussi grande auprès des musulmans d'Algérie. Cette troisième force qui attendait le feu vert du F.L.N., voici que, bouleversée d'émotion reconnaissante par la fermeté de Paris à l'égard des ultras, elle est prête à se manifester. Elle est certaine d'ailleurs qu'elle ne sera qu'un pont avec le F.L.N. et que ce dernier ne lui en voudra pas de soutenir, provisoirement, le grand chef qui s'est montré impitoyable contre les ennemis traditionnels du peuple musulman. C'est ce que disent, du moins, plusieurs rapports parvenus au gouvernement.



MM. Cornut-Gentille (a g.) et Soustelle.
Du 18 Juin au 24 Janvier.

(A.D.P.)

Mais en quoi consistera la nouvelle politique ? Les discussions ont lieu actuellement entre les partisans d'une nouvelle loi-cadre qui partagerait l'Algérie en territoires autonomes fédérés et les partisans d'une Constitution « libanaise », c'est-à-dire d'un Etat au fédéralisme interne et rattaché à la Communauté. Comme au Liban, musulmans et non-musulmans auraient une représentation personnelle à l'intérieur des différentes Chambres, il y aurait alternance pour la présidence de la République, la présidence du Conseil, celle de la Chambre des Députés, etc.

La critique n'est plus à faire de la loi-cadre. Elle n'est une solution à rien. Elle soulève d'insurmontables difficultés de tous ordres et, pour l'Algérie, elle est une absurdité financière du fait de la concentration dans le Nord des 9/10 de l'actuel budget algérien. Enfin, plus que tout, elle ne représente aucune base de discussion avec qui que ce soit : personne ne veut y voir même un commencement de transition.

La Constitution « libanaise », elle, a de nombreux défenseurs. Elle prend acte de ce qu'il y a dans la même patrie deux nationalismes presque aussi vigoureux l'un que l'autre. L'exemple des catholiques du Liban montre que la résistance à l'Islam peut être effective. Les Etats arabes ne devraient pas y être, à priori du moins, hostiles, et d'ailleurs cette solution dépendrait beaucoup des rapports de la France avec la Tunisie, le Maroc et le Moyen-Orient. Ce projet ne rejoint absolument pas, il va sans dire, les vues du F.L.N. Mais liberté pourrait lui être laissée de ne le prendre que comme une étape très longue, après quoi l'Histoire jugera. Et si le F.L.N. refuse, sabote, condamne ? Eh bien ! en tout cas, la France ne se contentera plus de la guerre : elle entrainera des masses musulmanes et surtout l'Armée aura son vrai rôle.

Un socialisme rural

Pendant ce temps, allons plus loin (toujours selon certaines personnalités du gouvernement), pourquoi ne pas prendre au mot l'état-major du général Massu ? Il est pour la réforme agraire, le socialisme rural, l'expropriation des terres des gros colons, l'égalitarisme au profit des musulmans ? Soit. Tout cela ne peut aller que vers la solution de l'avenir. Et, en tout cas, cela ne peut que séparer les militaires des Européens d'Algérie.

Ce sont là des idées qui, aujourd'hui, sont « dans l'air ». On peut arriver aux mêmes objectifs en négociant directement avec le F.L.N., sans aucun abandon, sans aucune faiblesse, et par exemple, en suivant l'itinéraire tracé excellemment par M. Alain Savary dans son dernier livre : « Nationalisme algérien et grandeur française ». On pourrait dire clairement et courageusement à toute la nation et à l'Armée ce que l'on s'apprête à réaliser — *et à obtenir* — dans une telle négociation. Mais il apparaît ou que cela est impossible, ou que cela est inconcevable. Dans ces conditions, et s'il faut provisoirement se résigner à ce qu'il n'y ait pas de négociation, pour sortir de l'immobilisme l'idée de la Constitution libanaise est défendable. Sauf si, précisément, on la brûle en l'octroyant plutôt que de la négocier.

Le cas Soustelle

Cela dit, et tandis que l'application des ordonnances se prépare, que devient l'opposition ? Elle a été spectaculairement renforcée par le départ de M. Jacques Soustelle du gouvernement. Il avait été question pour ce dernier d'un poste diplomatique important. Depuis le communiqué à la presse de l'ancien gouverneur général de l'Algérie, c'est une affaire terminée. Ce communiqué est sans doute d'une aggressive amertume mais le fond n'en est pas moins singulier aux yeux du gouvernement. Ainsi donc, dit-on à l'Elysée, voici un homme qui ne voulait pas démissionner, qui aurait souhaité rester ministre alors qu'il était en désaccord complet avec la politique algérienne du chef de l'Etat. Il lui a suffi de ne plus être ministre pour dénoncer cette politique et faire un véritable appel aux ultras qui, il y a à peine deux mois, l'injuriaient avec ingratitude.

La vérité est un peu différente. M. Jacques Soustelle a, en effet, voulu démissionner. Mais c'était le mardi 26 janvier. Après le Conseil des ministres où décision avait été prise de réduire l'insurrection, il avait, en fait, bel et bien remis sa démission au Premier ministre. Si, à ce moment-là, le gouvernement l'avait laissé partir, un appui considérable aurait été donné aux insurgés, d'autant que M. de Sérigny, depuis sa tribune de « L'Echo d'Alger », adjurait Jacques Soustelle de quitter le gouvernement. M. Michel Debré, pendant près de deux heures, s'employa alors à faire revenir Jacques Soustelle sur sa décision. Il le fit avec fougue, parfois avec colère, au nom de la Patrie en danger et d'une amitié ancienne. Il le faisait avec d'autant plus d'aisance qu'il avait suggéré la veille au général de Gaulle de désigner Jacques Soustelle comme Premier ministre. Ce dernier revint donc sur sa décision. Ce qui arrangeait le général de Gaulle mais aussi ce que le général de Gaulle ne devait pas oublier. Soustelle s'était séparé de M. de Sérigny par loyauté envers de Gaulle. Mais il avait un moment, au pire moment, envisagé de démissionner. C'était impardonnable...

Certains états-majors

Une vingtaine de députés U.N.R. sont probablement solidaires de M. Jacques Soustelle. Mais, en fait, ce n'est pas de ce côté-là que l'ex-ministre du Sahara a pris date. Sa candidature ouverte à la succession — bien plus importante que celle de M. Georges Bidault — est aussi plus dangereuse que celle de M. Pinay. C'est que M. Soustelle, pour être mal entouré, n'est pas, du moins, un homme seul. Dans les organisations franco-algériennes ses réseaux sont restés aussi efficaces que dans l'Armée et la police. Dans l'entourage du général de Gaulle, les mêmes qui s'étaient opposés à l'éviction du général Massu se sont opposés au départ de M. Soustelle. De l'un et de l'autre, ils ont dit : *« Il est moins dangereux à l'intérieur qu'à l'extérieur ».* Le général de Gaulle a passé outre tous les avis : il s'est avisé soudain que l'équivoque pouvait exister, aussi, dans la « loyauté ».

On risque donc de retrouver, dans le même camp, prêts à profiter de la moindre défaillance et surtout de la réinstallation dans la guerre d'Algérie si on la laisse se produire, les amis nombreux et bien placés de MM. Pinay, Duchet, Soustelle, Bidault, de Lacoste-Lareymondie, Isorni, Morice, Baylot, etc. Alors, il ne faudrait pas six mois pour que, silencieux mais actifs, certains états-majors de Paris et d'Allemagne renouent leurs amitiés. Alors, celui que les conjurés du Nord et d'Alger appellent entre eux « le Vieux » sortirait de l'ombre. Tout serait à recommencer.

JEAN DANIEL

HARLEY
8, bd de la MADELEINE - PARIS-9e
POUR QUINZE JOURS SEULEMENT
COSTUME PEIGNÉ
DRAPERIE DE LUXE
A VOS MESURES
395 NF

(Marquis.)

LES ENFANTS DE DAR-EL-MANSOUR.
Il suffirait de peu de chose.

ALGÉRIE

Conversation avec José

● Après le 24 Janvier où en sont les Européens d'Algérie ? Que pensent-ils de Paris, de l'Armée, des musulmans, de l'avenir ? D'Alger notre envoyé spécial Claude Krief nous câble :

« ET *maintenant, qu'allons-nous devenir ?* » « *Où allons-nous ?* » Ces phrases, je les ai entendues cent fois. Il y a quelque chose de profondément brisé à Alger. Ces regards lourds, chargés d'inquiétude et d'angoisse, je les avais déjà entrevus le 16 Septembre. Ils se sont encore accusés. Avec en plus le sentiment d'une insurmontable injustice, d'une incompréhension inhumaine, imméritée.

Les conversations dans les cafés se sont faites feutrées. Rien ne se dit pour l'instant à voix haute, on ne claironne plus critiques ou injures à l'adresse des gouvernants. C'est que l'on a peur aussi. On raconte que les policiers nouvellement arrivés écoutent que des charrettes d'assignés à résidence européens vont peupler les camps. Le mot d'ordre, c'est « *Bouche cousue* ». Depuis l'échec de l'insurrection du 24 janvier, l'Européen est désacralisé.

« Mon ami Ali »

En fait, une dizaine de personnes, toutes responsables de mouvements extrémistes, ont été envoyées à Cherchell. Les mandats d'arrêt dépassent tout juste la douzaine. Mais M. de Sérigny dort à Barberousse, la vieille prison dominant la Casbah d'Alger, celle où s'entassent les membres du F.L.N. et les détenus de droit commun. Que le tout-puissant directeur de « L'Echo d'Alger », dont les éditoriaux ont fait la fortune ou la perte de gouverneurs et de proconsuls successifs, puisse en être réduit là est pour l'Européen moyen un signe qui ne trompe pas.

Pour la première fois, Alger n'a pas fait la loi, les manifestants n'ont pas imposé leur volonté et des têtes réputées intouchables sont frappées. Les boussoles sont faussées. Ceux-là mêmes qui ne trouvaient aucune méthode de répression assez dure quand il s'agissait de réprimer les musulmans se préoccupent maintenant de la nature des interrogatoires, redoutent les enquêtes et dénoncent la tyrannie « totalitaire » du régime gaulliste. Au fond, l'atterrement domine, au sens propre.

> *« Vous nous avez traités de fascistes, d'insurgés, de je ne sais quoi encore, vous les Métropolitains. Mais du fascisme et du reste, on s'en fout. Nous voulons une seule chose, c'est gagner notre pain et vivre sur cette terre. C'est notre patrie. »*

Là, sa voix se brise. Je le sens tendu à pleurer ou à se déchaîner d'une manière aveugle. Je l'ai rencontré chez Alexandre, un célèbre marchand de brochettes de Bab-el-Oued. Vingt ans. Peut-être moins. Il a cette beauté un peu grasse que Rudolphe Valentino avait mise, il y a longtemps, à la mode. Ses amis l'appellent José. Il gagne 30.000 francs par mois dans une grosse « boite », je n'ai pas su laquelle. Il refusait de parler : « *Les journalistes, tous des salopes.* » Puis il s'est amadoué. Il m'a dit sa vie. Comme des milliers d'autres Européens, il n'a jamais mis les pieds en France ni en Europe. Il est né ici. Son univers, c'est le môle du port d'Alger ou les plages où il va se baigner l'été avec des filles en mangeant des pastèques, c'est le soleil, c'est la barque, on l'appelle ici une « pastera », où il va pêcher le dimanche avec « tonton » François, c'est son ami Ali qui travaille dans un grand garage, « *parce qu'on n'est pas racistes, nous, monsieur, et j'aime mon ami Ali* ».

Du coup, José voulait me faire connaître Ali, m'emmener chez lui, « *à deux pas* ». Je l'ai cru. Car José n'a pas acheté de propriété dans le Midi, n'a pas mis de capitaux en Suisse ou ailleurs, il n'a pas d'autres pays que l'Algérie.

> *« Oui, j'ai marché avec les gars des barricades, j'ai cru qu'on allait en sortir une fois pour toutes. Et puis tous ont trahi, oui tous, Ortiz, l'Armée, la France, les Arabes. On est foutus. »*

Le sens du 24 Janvier

Les raisons de ce désespoir sont solides. Ce n'est pas tant la contre-révolution manquée qui touche les Européens. La majorité d'entre eux ont été utilisés par les véritables instigateurs du complot, qu'ils soient civils ou militaires. Mais l'échec du mouvement a mis en lumière l'extraordinaire isolement de toute la communauté européenne et, par là même, la trahison politique de ses chefs qui l'ont conduite sur des fausses pistes en faisant courir à la France le risque d'une guerre civile. La métropole, la première, a dit « *non* » à l'insurrection. Et c'est pour les Algérois une amertume de chaque jour que de découvrir, maintenant que la presse métropolitaine arrive, les jugements portés sur les hommes des barricades.

Les mille milliards dépensés par an et les centaines de milliers d'hommes du contingent qui se succèdent depuis le début de la guerre d'Algérie ne pèsent guère. Le fossé qui a toujours existé entre la France et l'Algérie a pris des proportions dramatiques et plus personne dans la conversation ne fait de phrases pour le masquer.

Le « *non* » des musulmans a suivi celui de la métropole. En se séparant des insurgés, les musulmans ont fait tomber le mythe de la fraternisation, le mythe du 13 Mai. On apprend chaque jour ici de nouveaux détails sur la double résistance, active et passive, qu'ils ont opposée aux activistes européens. Malgré l'ordre écrit du général Gracieux, général commandant la 10e division parachutiste, enjoignant aux zouaves qui encadrent la Casbah de faire descendre les musulmans vers les barricades, aucun mouvement de foule n'eut lieu. Les musulmans allaient crier, face aux insurgés peut-être : « *Algérie française !* », mais sûrement : « *Vive de Gaulle !* » Pouvait-on prendre le risque de voir tirer les U.T. ?

Dès lors, un deuxième fossé se creusait, ou plutôt se dévoilait brutalement à ceux qui refusaient de voir. Coupés de la métropole et des musulmans, les insurgés devaient l'être bientôt de l'Armée. Surmontant ses incertitudes et ses complicités, l'Armée basculait dans le camp de l'État et de la nation, « lâchant » l'insurrection. Cette coupure affecte aujourd'hui la totalité de la communauté européenne, y compris l'importante fraction restée en marge du mouvement.

« Ne peut-on pas déjà dire qu'entre l'Algérie française et la nation, l'Ar-

→

COMMUNISME du CHRIST par JEAN CONSTANTIN
L'auteur développe la théorie évolutionniste de Teilhard de Chardin. Il analyse les Evangiles et montre comment l'Eglise, en déformant l'enseignement révolutionnaire du Christ, est devenue le principal ennemi de la Démocratie.
ED. FISCHBACHER - 33, rue de Seine
C.C.P. Paris 187-17 - 6 NF port compris

2.200 m2 d'exposition
800 modèles
METAL et BOIS
Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT. 44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE
AIGLE EAGLE
Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle "AIGLON"
ensembles décoratifs et fonctionnels

mée a déjà choisi la nation ? » me demandait, il y a quelques jours, un haut fonctionnaire. Sur le fond, cette hypothèse semble prématurée, tout au moins à terme, mais elle reflète parfaitement le sentiment de la communauté européenne ici.

Echec, isolement, désespoir, oui. Mais aussi retour sur soi d'où émerge plus ou moins consciemment l'essentiel. José, mon jeune interlocuteur, me l'a fait toucher du doigt, avec plus de netteté encore. Le 24 Janvier a un sens précis en métropole. Il veut dire fascisme et coup d'État. A Alger, il prend maintenant un autre sens qui a peut-être échappé à ses promoteurs, à ceux qui avaient des visées métropolitaines. « *C'est mon pays*, m'a dit José. *Je n'ai que lui et ne choisirai jamais que lui.* »

Là est le fond du problème. Car il y a deux nationalismes en Algérie. Le premier, notoire, est le nationalisme algérien musulman. Le second, secret, mais combien profond, c'est le nationalisme algérien européen. Le drame, c'est qu'ils n'ont jamais pu coïncider, le second s'étant toujours appuyé sur la France pour brider ou évincer le premier. Aujourd'hui, les Algériens d'origine européenne ont le sentiment que rester français est pour eux la meilleure chance de rester algériens, et pour ainsi dire la seule.

Le paradoxe

« *Crier que l'on veut rester français, c'est de la politique étrangère* » me disait il y a quelques jours un « pied-noir ». La formule peut choquer. Elle renferme une large part de vérité. Mais le discours du 16 Septembre et l'échec du 24 Janvier ont rompu toute certitude. Ils ont brisé net les tentatives d'algérisation de la métropole, ils ont rompu les négociations « franco-françaises ». C'est peut-être parce qu'on s'est aperçu que les véritables négociations, les seules essentielles sont, si l'on peut dire, algéro-algériennes.

Certains groupes de libéraux l'ont ici parfaitement compris. Un des aspects les plus importants de la politique d'autodétermination, sur place, consiste à constater qu'il y a en Algérie 10 millions de citoyens égaux, condamnés à vivre ensemble, destinés à choisir librement et ensemble leur destin. N'est-ce pas, se sont dit ces libéraux, une chance inespérée pour rapprocher les Algériens de toutes communautés, séparés, éprouvés, divisés mais aspirant tous à la paix ? Il suffit de poser au départ la liberté et l'égalité de chacun et de tous, prévues par la politique d'autodétermination, de s'attacher à résoudre ensemble des tâches concrètes, de ne s'engager surtout sur aucun des choix du triptyque proposé par de Gaulle. Des formules moyennes, imprévues, pourraient subitement apparaître. Ce serait d'ores et déjà se reconnaître une patrie commune que l'on baptisera plus tard.

Ces efforts sont courageux. Malgré la guerre et dans l'attente d'un cessez-le-feu, ils constituent une des approches les plus saines qui aient été tentées ici pour trouver un terrain de compréhension réelle. Car le fond est là : c'est à l'Algérie de se prendre en charge elle-même, de se trouver sans se mutiler. Le paradoxe est apparent : des Français s'opposent à la France pour rester des Algériens, des Algériens combattant par les armes la France pour s'affirmer pleinement Algériens. Pour peu qu'ils se retrouvent « ensemble », alors seulement la France restera réellement présente. Le général de Gaulle est même allé plus loin en disant qu'une victoire militaire laisserait le problème entier.

Tout dépend, bien sûr, de l'attitude qu'adopteront les élites musulmanes qui ne sont ni dans les camps, ni dans le maquis, ni en exil. La création et la réussite d'une sorte de mouvement algérien pour l'autodétermination ne sauraient réussir sans l'adhésion d'une fraction aussi large que possible de l'opinion musulmane. Mais dans cette affaire le succès de Paris, dans l'épreuve de force engagée par Alger, constitue un atout inestimable.

J'ai été surpris par l'ampleur du résultat. Le « gaullisme » des musulmans n'a jamais été aussi haut. J'ai revu au cours de ce voyage des amis nationalistes qui ordinairement me parlaient guerre, disparitions, intransigeance. Je ne les ai pas reconnus. Le courage et la fermeté du général de Gaulle les avaient bouleversés. Pour la première fois des Européens étaient châtiés, pour la première fois le gouvernement français ne revenait pas sur ses choix politiques sous la pression de l'émeute. Enfin, le général de Gaulle risquait une guerre civile pour maintenir son offre solennelle de l'autodétermination, dont ils attendent la fin de la guerre puisqu'elle a déjà été acceptée par le F.L.N.

(Marquis.)

UNE INFIRMERIE MILITAIRE DANS LE SUD-ALGÉROIS.
Une voie étroite et difficile.

Le dernier coup de semonce

« *Je me demandais si je rêvais* » m'affirme l'un d'eux, jusqu'à ce jour des plus sceptiques sur les intentions réelles du général de Gaulle. Dans les rues de la Casbah, les quelques commerçants que j'ai pu interroger jubilaient littéralement. « *Le Général a fait une belle justice* » m'a dit l'un d'eux, tandis qu'un autre précisait : « *Ici, on n'a pas fait la grève. Je n'ai même pas fermé pour aller voir ma sœur qui venait d'accoucher. J'en avais pourtant envie* ».

Bref, au moins à Alger, le Président de la République pourrait être plébiscité par la quasi-totalité de la population musulmane. C'est ce que constatent avec amertume certains Européens. « *Oh ! bien sûr, s'il le veut, il aura les rues pleines de musulmans. Mais il vaut mieux qu'il ne se montre pas trop* »..

En fait, il semble qu'il suffirait de peu de chose pour qu'un véritable dégel politique se produise sur la base de l'autodéterminat i o n. L'opinion commence à réaliser que le nationalisme peut se glisser, avant l'heure du choix définitif, dans le cadre que propose actuellement la France.

Il reste à savoir si l'Armée va accepter cette politique qu'elle n'a pas pu écarter. La question mérite d'être posée. Car en fait, en Algérie, la seule politique qui compte pour la majorité, c'est celle que fait l'Armée. Où en est-on à ce sujet ?

« *L'affaire du 24 janvier a été pour nous le dernier coup de semonce. Si l'on n'extirpe pas la politique de l'Armée, celle-ci se cassera en deux ou trois avant peu.* »

C'est un jeune officier de marine qui parle du Cercle franco-musulman, à deux pas du fameux boulevard Front-de-Mer. Il poursuit :

« *C'est simple. Il y a eu ici deux politiques algériennes, celle de de Gaulle et celle du 5e Bureau. Pendant les deux semaines qui ont précédé l'affaire Massu et l'insurrection du 24 janvier, le 5e Bureau a mené une campagne acharnée contre l'autodétermination. Tous les journaux en ont parlé. L'autodétermination, c'était la victoire impossible, l'attentisme des musulmans, etc., bref, le contenu de la fameuse interview de Massu. A partir de cet instant, le seul problème, c'est de savoir quelle forme prendrait le clash. Aujourd'hui, les mêmes données se maintiennent avec la différence que certains se tiennent à carreau. Mais pour combien de temps ?* »

Pour la première fois

En fait, depuis le départ d'Alger de M. Lacoste, c'est-à-dire depuis le 13 Mai, l'Armée pense elle-même sa propre guerre. M. Delouvrier a cru qu'il pouvait ne pas faire de politique et se consacrer aux tâches techniques. L'Armée en a profité pour élaborer sa propre doctrine. Au lieu d'expliquer la politique du général de Gaulle, il s'est agi, pour de petits groupes d'officiers d'état-major, de tirer le plus possible les décisions gouvernementales dans le sens de leurs propres analyses. Sous prétexte de rassurer, le choix des citations des discours du général de Gaulle allait toujours dans le sens de l'intégration, la reddition des fellagha, etc. « *Algérie française toujours* » couvrit sous forme de tracts Alger au lendemain du 16 Septembre.

Bref, les uns et les autres élaboraient ce que le général de Gaulle a appelé « *leur guerre* », une guerre dont le sens ne coïncidait plus avec celui que voulait lui donner la nation. Le 24 Janvier est sorti de là. Les complicités de certains militaires avec les insurgés sont en train d'être punies malgré les difficultés qu'a rencontrées dans son enquête à Alger M. Messmer, le nouveau ministre des Armées.

Mais ne pas affirmer et concrétiser à chaque échelon que l'Armée de la nation se bat pour une politique de la nation, c'est d'abord saboter la politique d'autodétermination, c'est ensuite rendre une crise future inévitable. Comme après chaque « coup dur » en Algérie, le destin semble hésiter.

Si l'autodétermination « mord » en Algérie, concrètement, cela peut amener le F.L.N. à conclure la paix. Mais cela implique que dès les deux ou trois prochaines semaines s'amorce un effort réel de reconversion politique des Européens d'Algérie qui cherchent une voie, une issue, un espoir. Cela implique que l'Armée, dépolitisée au maximum, voie clarifier avec le plus de netteté possible ses rapports avec le pouvoir civil, que le Commandement lui-même soit réorganisé pour éliminer les « féodalités » qui l'enkystent.

Pour la première fois, le succès international de la politique d'autodétermination, « la seule digne de la France », peut coïncider avec un succès intérieur réel. La voie est étroite. Et difficile. Mais en dehors d'elle, il n'y a que la guerre. On commence à savoir, en France, comme en Algérie, ce que cela signifie.

CLAUDE KRIEF.

Exclusif : un document d'actualité

SECRETS D'ETAT

par J.-R. TOURNOUX

Qui est « Le Vieux » ? Sous ce sobriquet, qui désigne le chef de la conspiration de Janvier contre de Gaulle, se dissimule l'un des hommes dont J.-R. Tournoux parle ici.

Nous ne pouvons pas le désigner plus clairement, faute d'en posséder la preuve.

Mais cette indication donnera aux événements dont J.-R. Tournoux livre la trame secrète dans ce nouveau chapitre de « Secrets d'Etat », un intérêt encore plus vif.

Nos lecteurs ont déjà fait connaissance avec la plupart des héros de cette extraordinaire période de l'histoire secrète de la France, qui commença en Indochine et qui se poursuit en ce moment (voir numéros 449, 450, 451).

Les voici en action pendant le 13 Mai, ceux qui, aujourd'hui, sont au pouvoir, ceux auxquels il a échappé, ceux qui croyaient sincèrement qu'en changeant de République, tout se réglerait en Algérie bien gentiment.

Voici en action les fourbes, les naïfs, les gourmands, et les dupes de notre histoire passée, présente et future :

• La grille D. N. 55.07.54

(AP.)
LUCIEN NEUWIRTH.
« Si certaines limites n'étaient pas franchies... »

[Lorsque ce chapitre commence, M. Pierre Pflimlin a accepté de former le gouvernement. Il a préparé, pour le 13 mai, une déclaration d'investiture dans laquelle il se permet d'envisager un cessez-le-feu.

« Le Courrier de la Colère », journal de M. Debré, écrit :

« Entendez M. Pflimlin et ceux qui l'entourent. Ils ne disent pas : Alger, ville française. Il serait surprenant qu'il en soit ainsi pour une équipe qui envisage de céder Strasbourg à la supranationalité. »

A Paris et à Alger, les cagoulards d'un côté et les gaullistes de l'autre conspirent et voient venir l'occasion d'abattre le « système ». Mais pour poursuivre leur action, les gaullistes voudraient obtenir du général le feu vert... ou le feu rouge.]

LUCIEN NEUWIRTH a été reçu, sur sa demande, en audience par le général avant d'effectuer une période d'officier de réserve à Alger.

Il quitte de Gaulle avec l'impression que l'homme du 18 juin sortirait de son silence si certaines limites n'étaient pas franchies dans l'action.

Le 3 mai, l'officier de réserve stéphanois prend l'avion à Lyon et confère d'abord avec Jacques Soustelle :

« J'ai peur qu'il n'y ait plus grand-chose à faire dans ce pays, déclare, fort déprimé, le député du Rhône... *Et pourtant, on ne peut pas laisser crever ce pays ! »*

Il n'y a pas si longtemps que Jacques Soustelle a avoué :

« Le général juge la situation du point de vue de Sirius. Il lit les pages du Mallet-Isaac de l'an 2000 et il trouve que le chapitre de Gaulle n'est pas mal. Il n'admet pas que nous voulions écrire d'autres chapitres. »

En revanche, un gaulliste actif s'exclame à l'issue d'une audience, rue de Solférino :

« De Gaulle a tellement envie de revenir au pouvoir qu'il nous jettera tous par-dessus bord pour y parvenir ! »

Le record des communications téléphoniques et télégraphiques Paris-Alger-Paris est établi entre le 10 et le 13. Cherrière correspond avec Martin, le Dr Martin avec Martel, la Cagoule avec tout le monde, Gignac avec les Anciens d'Indo, fédération d'Afrique du Nord qui compte dans ses rangs le président des étudiants algérois, Pierre Lagaillarde.

Bien entendu, des deux côtés de la Méditerranée, les liaisons sont codées et les grilles varient, car les pseudos utilisés dans les conversations politiques deviennent transparents à l'usage.

Examinons la grille D.N. 55-07.54 de la maison Delbecque.

Lacoste est surnommé « Ficelle » ; Félix Gaillard : « Bidon » ; Mitterrand : « Raton » ; Mendès France : « Nestlé » ; Soustelle : « Grosmatou » ; Chaban-Delmas : « Finas », etc.

« Jojo », c'est le préfet de police Papon.

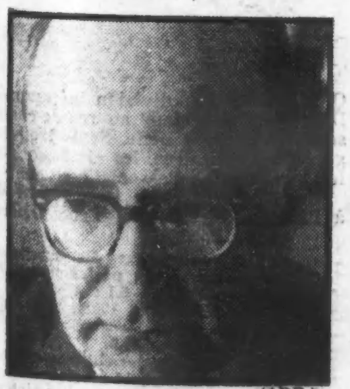
M. Coty s'appelle « M. Durand », le général de Gaulle « M. Colombes ».

Tous ces coups de fils, ces télégrammes insolites ne passent pas inaperçus.

A l'Hôtel Matignon, au ministère de l'Intérieur, arrivent les feuilles de renseignements sur lesquelles sont inscrits les noms de MM. Debré, Soustelle, de généraux, du colonel Thomazo, de Léon Delbecque, de Guy Ribeaud, de René Vinciguerra, etc.

Ces bruits de conspiration paraissent extravagants. Surtout, personne n'imagine que l'Armée française sortira de son rôle traditionnel. Nous ne sommes pas en Amérique du Sud.

• Feu vert pour le 13



(ADP.)
ALAIN DE SÉRIGNY.
« Vous les gêneriez... »

L'ETAT-MAJOR, pour sa part, ne laisse rien ignorer de ses propres intentions. Le 9 mai, le général Salan adresse au Président de la République, par la voie hiérarchique du général Ely, un télégramme : ...*« L'Armée est troublée par le sentiment de sa responsabilité »* et, devant une solution d'abandon. *« ...on ne saurait préjuger sa réaction de désespoir. »* Ce télégramme est confirmé le 11 mai par un texte plus précis.

D'amples avertissements sont ainsi prodigués et le commandant interarmes pousse d'autant plus à la roue d'un gouvernement d'union qu'il n'ignore pas tout des complots.

Le colonel Thomazo — qui reste persuadé d'obtenir, au jour J, l'adhésion de son chef — l'initie, au moins en partie. De l'autre côté de la Méditerranée, Yves Gignac ne le laisse pas dans le noir. Tenu à l'écart par les gaullistes, le commandant de la X[e] Région choisit sa devise : *wait and see.* Il ne déteste pas tenir plusieurs jeux dans ses mains : *« Ne part pas sans biscuits »,* a écrit de Lattre à son sujet.

Les télégrammes du général Salan, les interventions du général Ely à l'Elysée et à la présidence du Conseil introduisent cependant une novation considérable dans la vie française. Dans *« La IV[e] République »* (Fayard), Jacques Fauvet écrit que le télégramme adressé par l'état-major d'Alger à M. Coty, à la veille du 13 mai, *« marque l'entrée officielle de l'Armée dans la politique ».*

En effet, la hiérarchie militaire ne dissimule pas le moins du monde qu'elle donne son avis et qu'elle entend ne pas le voir négliger.

Le jour où M. Coty dépouille le premier câble Salan, M. Alain de Sérigny accompagne L. Delbecque au domicile parisien de M. Frey, mais le directeur de *« L'Echo d'Alger »* est prié de rester dans la voiture : *« Des officiers de C.R.S. sont réunis. Vous les gêneriez »,* lui prétexte-t-on. La vérité est qu'Alain de Sérigny n'est pas encore admis à l'initiation complète.

Souriant et affable, un peu crispé peut-être, Roger Frey accueille dans son appartement Olivier Guichard, directeur du cabinet du général de Gaulle, Michel Debré, accompagné d'un ami fidèle, le général Petit, de l'E.M.G.A.

Une demi-heure plus tard, L. Delbecque redescend, saute dans l'auto, jette à M. de Sérigny : *« Ça y est. Nous avons le feu vert pour le 13. »*

Le 12, à 11 heures du matin, M. de Sérigny, craignant son arrestation, remet tous ses pouvoirs de directeur de *« L'Echo d'Alger »* à M. Soustelle, de manière que la parution du journal ne risque pas d'être interrompue dans une période décisive.

Le 12, en fin d'après-midi, une conférence se déroule au domicile de Roger Frey, avec Michel Debré, Olivier Guichard. Les modalités du départ de Soustelle sont étudiées.

Delbecque sait ce que préparent les contre-révolutionnaires, dont la puissance est sous-estimée, sinon ridiculisée, par les gaullistes. Les services de police n'assurent-ils pas : *« C'est du vent ! »*

« Croyez-moi, Cherrière et Chassin se sont engagés à prendre l'affaire en main des deux côtés de la Méditerranée. Si je me trouve seul à Alger, je ne pourrai pas lutter contre deux généraux qui disposent d'un large crédit de confiance dans la population et dans l'Armée. Nous serons éliminés. Ils feront, à leur profit, une opération Salazar ou Franco. A Soustelle en revanche, personne, à Alger, ne peut s'opposer. »

★

« Envoyez la marchandise. » Le mot de passe est transmis sous couverture commerciale et le télégramme, posté à Alger, le 12 au matin, par Robert Martel, signifie : *« Nous passons à l'action. Le général Cherrière doit rejoindre Alger de toute urgence. »*

Le chef du 2[e] Bureau de la contre-révolution, le Dr Martin, reçoit, par

→

→

un relais parisien, ce câble qu'il transmet au *præsidium* secret.

Robert Martel a pris la décision de lancer l'assaut, au cours d'une ultime conférence, tenue dans la villa du Dr Lefèvre, le 11 au soir, avec son adjoint Crespin, chef de l'état-major contre-révolutionnaire ; Lagaillarde, le trio des conjurés poujadistes, et Thomazo. Le colonel qui, depuis une vingtaine de jours, joue la carte Soustelle, tente, pour la première fois, de freiner l'action :

« *L'Armée ne vous suivra pas,* dit-il. *Vous allez à une catastrophe.* »

« *J'avais été alerté,* nous a expliqué ensuite Robert Martel, *par l'agitation considérable déployée par* « L'Echo d'Alger », *par l'appel de Sérigny à de Gaulle. Je voyais que Soustelle voulait s'emparer du pouvoir à la tête d'un gouvernement national-titiste. Je voulais les devancer, amener les militaires à se saisir des responsabilités. J'espérais que Cherrière, présent, parerait à tout.*

« *Martin m'avait dit que les « Anciens d'Indo » constituaient l'organisation musclée de la métropole. Cherrière, de son côté, m'avait laissé entendre qu'un gouvernement provisoire était prêt et qu'il disposait de réseaux très solides.*

« *J'espérais que tout marcherait bien à Alger et qu'on partirait aussitôt avec des troupes, pour la métropole. Tout le scénario reposait sur l'arrivée de Cherrière, sur son apparition triomphale au balcon du G.G.* »

A Paris, le corps de bataille des « Anciens d'Indo », qui comprend plusieurs centaines d'ex-paras, est mobilisé par le commandant Lassauzet, chef de l'action contre-révolutionnaire.

Les responsables sont groupés, le bataillon des légionnaires hongrois alerté, les liaisons assurées avec un certain nombre d'éléments de l'Armée en vue des mesures de sécurité, des points de rassemblement sont fixés dans la capitale. Des dispositions particulières sont prévues à Saint-Denis où une résistance communiste est redoutée.

M. Legros (général Cherrière), qui habite la banlieue, arrive à Paris, mais ne se précipite pas encore à l'aérodrome. Il connaît bien Martel, un impulsif qui, à deux ou trois reprises, a déjà annoncé le jour J.

Le 13, en fin de journée, retentit le coup de tonnerre de la prise du G.G. A 19 h. 30, Cherrière, Martin, dix officiers et « Anciens d'Indo » se retrouvent près de l'Ecole militaire :

« *Je pars sans délai,* déclare Cherrière. *Chassin me procurera un ou deux avions militaires. Prévenez-le que j'aurai 20 passagers.* » L'élite du præsidium secret.

Un cortège de voitures se dirige vers le quartier de Saint-Philippe-du-Roule. Au moment où le général traverse la place, un officier de réserve surgit d'une 4 CV :

« *Halte, mon général ! N'allez pas chez Chassin. La police y est ! Chassin a échappé de justesse à l'arrestation avec le général X...*

— Alors, je file chez Gignac, rue de Naples.

— La police y est aussi ! »

A 1 heure du matin, Chassin, Cherrière, Martin se retrouvent chez un général d'aviation qui ne peut fournir un appareil, tous les décollages étant interdits. M. Legros a bien prévu une solution de rechange, dans le Centre de la France, avec un avion civil. Las ! le pilote, un fidèle bonapartiste, gît en clinique, opéré de l'appendicite.

Lagaillarde et Martel attaquent

(Agip.)

LA PRISE DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL.
« Pas comme on l'avait prévu... »

TANT de récits, dus à des témoins de talent, ont été écrits sur la prise du Gouvernement général que nous nous abstiendrons d'en retracer les péripéties. En revanche, nous livrerons un document inédit : le récit de Robert Martel, chef de l'armée secrète du « Cœur et de la Croix », directement responsable de l'assaut avec Pierre Lagaillarde et les dirigeants poujadistes (dont le 18 mai, le Dr Lefèvre, patronnant la candidature de quatre suppléants au C.S.P., devait dire : « *En ces quatre personnes : Crespin, adjoint de Martel, Goutallier, mon propre adjoint, Ortiz, adjoint de Lagaillarde, et Roseau, jeune et dynamique président des lycéens et collégiens — je vous présente vraiment les hommes susceptibles de mobiliser la foule comme un véritable corps de ballet, de la diriger, de lui faire faire absolument ce que vous voudrez.* »)

« *Le 13 au matin, j'ai immédiatement fait distribuer des tracts tirés dans la nuit par nos équipes et signés du mouvement dissous :* « U.F.N.A. toujours vivante. » *Tous les chefs de groupe prévenus la veille sont venus les prendre.*

« *Puis, à 10 heures, je suis allé voir le général X... et lui ai demandé de m'aider pour prendre le G.G. J'avais l'intention de le faire monter sur un char des U.T.B. de Maison-Carrée au Forum, et de lui faire prendre le pouvoir (il hésita, se crispa, et me dit qu'il me donnerait une réponse à 13 h. 45 — je ne l'ai plus revu depuis). Puis j'allai à l'A.G. où se trouvaient Lagaillarde, Lefèvre, Ortiz, Kerdavid, lieutenant des U.T.B.* (Unités territoriales blindées).

« *Nous prîmes la décision formelle d'attaquer le G.G. à 18 heures précises, après la venue du général Salan et de son état-major, si ce dernier ne proclamait pas l'état de siège.*

« *On devait m'envoyer 4 chars : 2 au bas du monument aux morts, 2 en haut près du G.G.*

« *Nous nous sommes quittés en nous donnant rendez-vous à l'A.G. à 14 heures.*

« *A 13 heures, j'allais voir, avec Orfila, le colonel Thomazo pour lui faire part de notre décision. Il entra dans une violente colère en nous disant :* « Vous allez tout faire perdre, l'Armée vous tirera dessus. »

« *A 14 heures, nous nous retrouvions avec Crespin, Ortiz, mais pas Lefèvre. Durand, sur mon ordre, apportait le drapeau de l'U.F.N.A. sur lequel était marqué* « Honneur-Volonté-Patrie ». *J'avais toujours dit aux membres de l'U.F.N.A. :* « Le jour où vous verrez ce drapeau dans une manifestation, ce sera le jour J, car je ne pourrai peut-être pas vous prévenir à l'avance. »

« *Tous les chefs de groupe* sans exception *vinrent aux ordres. Je leur ai dit :* « Suivez mon drapeau où qu'il aille et jusqu'au bout. »

« *A 16 heures, Lagaillarde vint me chercher pour me demander de militer à ses côtés, dans une camionnette découverte, devant laquelle il avait placé quatre harki armés. Le défilé alla sous les acclamations, le drapeau de l'U.F.N.A. déployé, au milieu d'une foule immense jusqu'au monument aux morts. Une fois là, je m'installai sur la dalle de la flamme avec mon drapeau...*

« *Pendant ce temps, Lagaillarde, très en forme, escaladait le monument aux morts et haranguait la foule, lui faisant prêter le serment d'aller jusqu'au bout. A 17 h. 30, ne voyant pas venir les chars, sans nouvelles du général X..., je vis arriver Simian, équipe Delbecque, qui me demanda ce que j'allais faire :* « Nous attaquons le G.G. à 18 heures, va prévenir le Comité de vigilance. » *J'ai su par la suite que Delbecque lui aurait répondu :* « Laisse-les faire, ils en ressortiront. »

« *A 18 heures, le général Salan arrive dans une mêlée épouvantable, fait observer une minute de silence, dépose une gerbe et repart avec tout son état-major, très ému.*

« *A ce moment, je regarde Lagaillarde, et ensemble nous allons vers les marches d'escaliers qui conduisent au G.G. et pendant qu'avec ses bras il rameutait la foule, j'agitais le drapeau de l'U.F.N.A. pour rassembler les groupes. Puis Lagaillarde donna l'ordre d'assaut et une mêlée innombrable s'ensuivit.*

« *C'était l'instant historique de la prise du G.G.*

« *Une minute après son départ, foudroyant, vers le G.G., Lagaillarde apparut au balcon et les bras étendus, appelait la foule à pénétrer. Ce rush final entraîna la foule dans une envolée frénétique. Les C.R.S. avaient abandonné le combat.*

« *Le colonel Ducourneau ne savait plus quoi faire.*

« *Les dossiers mis à sac... les militaires très entourés. Un de mes amis, face au général Salan, lui cria :* « Prenez le pouvoir, nous voulons l'Armée au pouvoir ! »

« *J'ordonnai à mes équipes d'occuper les lieux et de ne pas sortir. Ainsi, nous paralyserons l'appareil administratif du pays, et l'Armée sera obligée de trouver la solution. Et maintenant, qu'allons-nous faire ? Et les grands chefs ?...*

« *T... voyant mon embarras me prit par le bras et me conduisit dans le bureau central où se trouvaient Lagaillarde et toute une équipe de civils et de militaires très agités. Le désordre qui régnait là est difficilement descriptible, tout le monde parlait et gesticulait, Massu était très entouré et même bousculé ; personne ne savait quoi faire. Soudain, je vis Baudier s'asseoir à un bureau et marquer une liste de noms pour la formation d'un Comité civil et militaire de Salut public. Il le fit avec beaucoup d'autorité et demanda à Massu d'aller le lire au balcon. Prenant Lagaillarde par le bras (j'étais épuisé de fatigue), je lui demandai de me faire inscrire ainsi que le colonel Thomazo, ce qui fut fait immédiatement.*

« *Puis Massu cria les noms au balcon, Lagaillarde parla à la foule et je pris la parole :*

« Ce que vous avez voulu depuis trois ans est enfin arrivé, mais le combat n'est pas fini, restez vigilants, ne partez pas. » *Plus de* 10.000 *personnes scandaient nos noms, celui de Lagaillarde et le mien. Puis on essaya de faire évacuer les bureaux pour une séance de travail du Comité. Je crois savoir que Massu, avant d'accepter de prendre la présidence du Comité, avait été trouver Salan, qui lui aurait dit :* « Allez-y, si ça ne marche pas, je vous récupérerai demain. »

« *Il est à signaler que le soir, vers minuit ou une heure, Salan essaya de parler à la foule, mais il ne put y parvenir, sa voix était couverte par* « Indochine ! » « Massu ! »

« *Dans la nuit, j'ai assisté à un dialogue entre J. Laquière et Delbecque, ce dernier disant à l'autre :* « Ça ne s'est quand même pas passé comme on l'avait prévu. »

Massu : « Mais alors il y a complot ? »

LA fable de la prise spontanée, et en quelque sorte accidentelle, du G.G. par des équipes de lycéens innocents, d'étudiants chahuteurs, de James Dean de Bab-el-Oued et de « Marie-Louise du 13 Mai » appartient à l'imagerie d'Epinal, éditions algériennes. Certes, les lycéens de Jacques Roseau, les étudiants de l'A.G. apportent l'ardeur, les clameurs, la masse de manœuvre. Belle jeunesse enthousiaste qui, dans la hantise d'être « bradée », clame sa volonté de rester française. Dommage qu'une minorité ternisse le patriotisme de la majorité en laissant de préférence aux recrues métropolitaines le soin d'aller tirer les « fellouzes » dans les djebels (1).

Robert Martel et son adjoint Crespin ont disséminé dans la foule l'armée secrète, soit 1.000 hommes (2), pourvus de moyens de transport et de voitures de liaison. Les petits colons de la Mitidja, ceux qui n'ont rien à rapatrier, ceux qui ont le dos au mur, sont dans la rue, bien placés, aux côtés de l'armée secrète du « Front national » d'Ortiz et des équipes amenées du bled par Pierre Lagaillarde.

« *Allez, ouste ! Et plus vite que cela ! Je vous donne une minute pour choisir : l'escalier ou la cage d'escalier !* »

Le commandant Vitasse — appelé par Massu qui lui a dit : « *Nettoyez-moi ce bordel !* » — arrive au Gouvernement général avec les hommes peints de la compagnie d'honneur du Q.G. de la 10ᵉ division aéroportée. De l'étage supérieur au rez-de-chaussée, il fait place nette. Seuls trouvent grâce les militaires, les civils connus, les présidents d'association, etc.

Handicapé par un long retard dû à l'intense circulation, Léon Delbec-

(1) Pourcentage des sursitaires en 1954 : région parisienne, 11,8 ; région du Nord, 6,1 ; Algérie, 15,8.
Pourcentage en 1958 : région parisienne, 18,8 ; région du Nord, 10,7 ; Algérie, 25,5.

(2) Il s'agit des chiffres communiqués par Robert Martel. Mais la contre-révolution n'a pas intérêt à révéler ses effectifs exacts et d'aucuns estiment que le total est nettement plus élevé.

(Dalmas.)
LE GÉNÉRAL MASSU.
« Nettoyez-moi ce b... »

que arrive dans les bâtiments. Heureusement, le lieutenant Neuwirth, accompagné d'une section des unités territoriales fournie par le colonel Thomazo, a pu déboucher, venant du souterrain (3), en même temps que Lagaillarde, dans le bureau du directeur du cabinet de Lacoste.

Blessé au genou par un pavé, assis dans un fauteuil, le colonel para Ducourneau (chef du cabinet militaire de M. Lacoste, aujourd'hui général) bondit, saisit « le grand Léon » à la cravate :

« Vous êtes un salaud et un criminel ! Vous venez de créer le Front populaire en France. Dans deux jours, les communistes arriveront au pouvoir ! »

On s'interpose.

L. Delbecque : *« Mon colonel, ce qui a été fait par la population n'aurait pas dû être fait. Maintenant, à chacun ses responsabilités. »*

Massu intervient :

« Il faudrait évacuer aussi le Forum ! »

Delbecque, qui rencontre Massu pour la première fois de sa vie :

« Le Forum ? Je regrette, mon général, n'y comptez pas. Vous ne vous doutez pas de ce qui vient de se passer. Il faut tenir bon, attendre qu'un gouvernement de Salut public se constitue à Paris avec de Gaulle. »

Massu (*médusé*) : *« Un gouvernement avec de Gaulle ? »*

L. Delbecque : *« Oui. Et Soustelle arrive. »*

Massu : *« Mais, alors, il y a complot ? »*

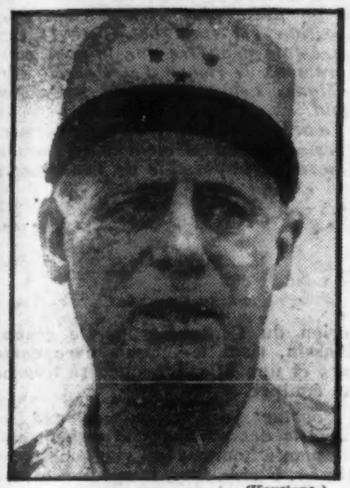
L'annonce de l'arrivée de J. Soustelle, l'espoir de la présence d'une tête politique semblent libérer la poitrine de Massu d'une tonne de fonte.

De son nez généreux et de ses lèvres bourrues s'échappe un soupir caverneux :

« Etes-vous bien sûr que M. Soustelle sera bientôt là ? »

(3) Un passage souterrain relie les bâtiments du Gouvernement général à l'hôtel de la Xe Région militaire.

« Nous serons tous fusillés ! »



(Keystone.)
LE GÉNÉRAL SALAN.
« Je joue ma tête. »

Le général Salan téléphone à son cabinet officieux de Paris, formé de jeunes indépendants, pour la plupart membres de cabinets ministériels.

A 16 heures, Salan avait annoncé à ses amis : *« Rien ne se passera sur le Forum. »* Dans la nuit, il téléphone à M. de Lacoste-Lareymondie (4) :

« La situation est effroyable. Je fais l'impossible pour tenir les deux bouts de la ficelle... Je puis être tué d'un moment à l'autre. Par pitié, qu'ils comprennent à Paris qu'on ne doit pas me demander n'importe quoi, qu'ils ne doivent pas être trop à cheval sur les principes de la discipline et de l'obeissance. Sinon, je serai démoli ! On ne peut s'en tirer que par un gouvernement de Salut public. » A la même heure, à l'Hôtel Matignon où il se demandait s'il était otage ou bien conseiller, le général Ely recommandait : *« Soutenons Salan. Aidons-le à rester dans la légalité. »*

Ayant achevé à travers le G.G. le tour du nouveau propriétaire, Léon Delbecque rejoint les généraux, occupés, dans le bureau des dactylos du cabinet, à la rédaction du télégramme destiné à Paris.

Si Raoul Salan tient la plume, les idées tombent souvent des étoiles de Petit. Ce jeune général, ancien chef du 2e Bureau, estime qu'il est des circonstances où, au nom de l'intérêt supérieur du pays, l'Armée n'a plus le droit de rester neutre. Il répète au commandant en chef : *« Il faut en appeler à l'arbitrage national du général de Gaulle pour éviter le pire. »*

Salan : *« Mais de quel droit, moi, général en activité, m'adresserais-je directement à de Gaulle ? »*

A. Petit : *« Etant donné la gravité de la situation, vous vous adresseriez au général, de militaire à militaire. »*

Le texte du câble que doit signer Salan s'élabore peu à peu. Le voici prêt.

Non, pas tout à fait. Les rédacteurs trébuchent sur la phrase essentielle. Le message réclame *« un gouvernement de Salut public en mesure de rassurer l'opinion algérienne »*. C'est la thèse du cabinet d'union déjà défendue par l'état-major.

« ...gouvernement de Salut public présidé par le général de Gaulle », souffle-t-on à Salan.

Tête romaine, tempes argentées, Salan tourne et retourne le stylo dans ses doigts :

« Je ne sais si vous vous rendez bien compte que je risque ma peau dans cette affaire. »

Massu a l'air très ennuyé.

Salan reprend : *« De toute façon, j'adresserai le télégramme au Président de la République, non au général de Gaulle. »*

Un haut fonctionnaire suggère d'enlever le membre de la phrase : *« ...présidé par le général de Gaulle. »* Mais à la citation nominale est substituée une allusion à peine moins directe. Au surplus, une décision est demandée « dès cette nuit si possible », autrement dit avant le scrutin de l'Assemblée. Ce n'est plus un coup de semonce : c'est un coup au but.

Signera ? Signera pas ? Salan signe et, posant le stylo, ajoute très distinctement :

« Je joue ma tête ». La pendule marque 23 h. 10.

Au ministère de l'Intérieur, M. Bourgès-Maunoury, qui n'est pas de la nouvelle Résistance, reçoit le texte : *« Tiens, le premier télégramme factieux ! »*, remarque-t-il.

Au demeurant, Raoul Salan ne se souvient plus de ce fameux message N R. 30.640 (5).

A 3 heures du matin, M. Pflimlin ayant été investi — alors qu'il ne l'eût peut-être pas été sans l'émeute — le Conseil des ministres est convoqué dans la nuit.

Tandis que les membres du gouvernement se rendent à l'Elysée, les généraux Salan, Allard, Petit, Jouhaud et Massu, toujours réunis au G. G., prennent connaissance du scrutin. Dans le groupe des « poireaux », une voix articule sans qu'on puisse se tromper :

« Nous sommes fichus ! ».

Une importante personnalité civile lance ses grands bras vers le ciel et jette ce propos à tous les échos d'Alger :

« Nous serons tous fusillés ! ».

Plusieurs bureaux se vident en un clin d'œil. Sur le Forum, dans certains groupes, un mouvement de panique se produit. La révolution est en perte de vitesse depuis une minute.

(4) Aujourd'hui député indépendant de Charente - Maritime (N.D.L.R.).

(5) Le texte intégral du télégramme figure dans l'ouvrage de J.-R. Tournoux (N.D.L.R.).

« Je n'ai pas crié : « Vive de Gaulle ! »

(Charpentier.)
LÉON DELBECQUE.
« Eh bien ! vous en avez fait de belles !... »

« Salan va-t-il nous arrêter aujourd'hui ? ». L. Delbecque, Guy Ribeaud, René Vinciguerra, Alain de Sérigny se posent la question le 14 au matin. Décidément, la situation est très trouble.

Faut-il prendre les devants et coffrer Salan ? Mais qui arrêtera le commandant en chef ? Le capitaine Graziani est prêt à le faire avec ses paras, des hommes qui obéissent d'abord à leur chef.

« Non, tranche Léon Delbecque. *Cela serait trop grave que cette arrestation d'un général par ses subordonnés. Je ne veux surtout pas casser l'armée. Mieux vaut tenter d'entraîner de plus en plus Salan dans le mouvement. »*

« Je suis à la merci d'une rafale de mitraillette », téléphone à Paris le général Salan, au matin du 15 mai, à 9 h. 30. Le coup de fil s'adresse au capitaine Agostini qui a réuni, dans son appartement du boulevard Beauséjour, le brain-trust officieux du général.

« Je ne sais comment cela va tourner, ajoute Salan. *Je ne peux attendre bien longtemps. Il faut que la métropole se décide. Comment voyez-vous la situation ?*

— Nous pensons tous, répond le porte-parole du petit groupe, *que, seul, le retour du général de Gaulle pourra éviter la guerre civile. Le général de Gaulle lui-même vous demande, par l'intermédiaire de son Cabinet, de définir votre position. Nous croyons que de Gaulle est prêt à prendre ses responsabilités. »*

Trois quarts d'heure plus tard, Raoul Salan apparaît au balcon du Gouvernement général, entouré des leaders du C. S. P.

Sous le ciel magnifique, la foule s'étale, fascinante, vertigineuse dans ses profondeurs.

Orgie de soleil, débauche d'étamines tricolores, réminiscences de Juin 40 qui flottent dans l'air patriotique : *« Honneur et Patrie. Le général Salan vous parle ! »*, hurle Delbecque dans le micro. Glorieuses paroles, chavirantes d'émotion.

Manches kaki retroussées, mosaïque éblouissante de rubans sur la poitrine, le commandant en chef s'avance, prononce une courte allocution : *« Vive la France ! Vive l'Algérie française ! »*. Il lève le bras, salue, se retourne à demi. La foule ondule, l'atmosphère est survoltée, le peuple électrisé. Sous le ciel bleu, c'est Marseille, Madrid et Naples réunies. Ce sacré Delbecque est là, statue du Commandeur bourrée de magnétisme. *« Criez donc : Vive de Gaulle ! »*. glisse-t-il.

Salan n'a plus ses nerfs d'acier. Comme dans un état second, il pivote d'un quart de tour : *« Vive de Gaulle ! »*.

« Eh bien ! Vous, vous en avez fait de belles ! », lance à Delbecque Mme Salan, assise dans le bureau voisin.

Mais la scène la plus extraordinaire que, de son vivant, n'oubliera l'homme qui en fut le témoin, est la suivante : du Gouvernement général, le général Salan regagne l'hôtel de la Xe région par le souterrain. Il arrive dans son bureau, trouve le général André Petit.

Salan regarde Petit, mais ne le voit pas. Il lui parle, mais ne s'adresse pas à lui. Un somnambule s'avance et de sa bouche tombent ces mots stupéfiants :

« Je n'ai pas crié : Vive de Gaulle ! *Ils prétendent que je l'ai dit... Eh bien ! tant pis. J'accepte. »*

Six heures après le « Vive de Gaulle ! » de Salan, le fer est chaud. De Gaulle le martèle par les mots de ce communiqué : *« ...Naguère, le pays, dans ses profondeurs, m'a fait confiance... Aujourd'hui, devant les épreuves... qu'il sache que je me tiens prêt à assumer les pouvoirs de la République. »*

Léon Delbecque pousse un soupir de soulagement : il comptait bien, certes, que le général répondrait à l'appel de l'Algérie, mais, en réalité, sa confiance reposait en grande partie sur la méthode Coué.

Tous les conjurés du C. S. P. étaient fort anxieux, conscients de jouer leur tête. *« Si de Gaulle a une crise cardiaque, nous sommes cuits »*, disait Arnould, populaire commandant pilote d'Air Algérie.

Au gouvernement, un ministre clôt le débat : *« De Gaulle est un pompier qui active l'incendie afin d'être appelé d'urgence pour l'éteindre. »*

L'après-midi, Alger vit « la journée du miracle ». Par milliers, des ruelles de la Casbah, du bled, Musulmans et Musulmanes se mettent en marche vers le Forum, drapeaux tricolores et banderoles au vent. Spectacle prodigieux. Une immense ovation part des rangs européens. Enthousiasme et délire. La « chaîne de l'amitié » se forme. C'est un mouvement extraordinaire, avec une très grande part de sincérité, quoi qu'on ait prétendu. Jamais depuis cent vingt-sept ans, l'Algérie n'avait vu cela.

« Tu es mon frère », disent les Français de souche aux Musulmans. Mais sont-ils prêts, au nom de l'intégration, à les accepter comme beaux-frères ? (6).

→

(6) L'idée de l'*intégration* fut lancée à la suite d'une longue enquête menée dans les douars et les mechtas par les services psychologiques de l'armée. La somme des rapports établissant que le mythe de l'indépendance pourrait être combattu très efficacement si l'on offrait aux populations la promesse du niveau de vie élevé dont parlaient sans cesse les « retour de France ». Il s'agissait là encore d'un enseignement de l'Indochine. Mao Tse-toung a écrit : *« Si les objectifs politiques que l'on rêve d'atteindre ne correspondent pas aux secrètes et profondes aspirations populaires, tout est voué à l'effondrement... »*.

« Si Soustelle n'arrive pas, c'est foutu »

(Archives.)

JACQUES SOUSTELLE.
« Votre présence ici n'est pas indispensable. »

« MAIS *qu'attendez-vous pour envoyer les paras à Paris ? On guettait leur arrivée six heures après la prise du G.G. ! Pas besoin de mitraillettes. Une fanfare suffit ! En un clin d'œil, nous serons maîtres de l'Intérieur, de la Préfecture de police, de la Défense nationale. Cogny s'installera rue Saint-Dominique. Tout est prévu. Les sticks auraient dû pleuvoir dès le 14 au matin !* répète Biaggi à Massu.

— *Vous êtes tous des conspirateurs !* clame le commandant de la 10e division aéroportée. *Votre complot, je n'y comprends rien. Je vous fais tous coffrer ! Et vous, Griotteray, je sais très bien ce que vous avez fait avec votre patron Cogny lors de l'affaire du bazooka. Etes-vous officier d'active ou de réserve ?*

— *De réserve, mon général.*

— *Vous avez de la chance. Sinon, je vous aurais foutu au trou !* ».

Massu est sorti de ses gonds en présence de toutes ces histoires incroyables. Sa tête éclate :

« *Allez voir Allard et Salan. Racontez-leur ce que vous voulez avec votre sacrée opération* », conclut-il.

Les deux amis expliquent d'abord leur plan au général Allard qui, jusqu'alors, ne croyait guère à la consistance d'un mouvement dans la métropole.

Un collaborateur de Soustelle qui, de Paris, a pu rejoindre son poste de combat très clandestin à Alger, prévient les deux voyageurs :

« *Si le patron n'arrive pas, tout est foutu !* ».

Dans le processus de la révolution, le jour de l'arrivée de J. Soustelle est un événement en soi plus important que la prise du G. G.

Le matin même, Nez-de-cuir ne cèle rien à L. Delbecque, à René Vinciguerra, à Guy Ribeaud :

« *Nous sommes foutus. J'ai vu, de mes eux vu, préparer à la Xe Région les ordres d'arrestation qui vous visent, vous les gaullistes, ainsi qu'un certain nombre de membres du C. S. P. : Sérigny, Lagaillarde, Lefèvre, Martel, Crespin, Laquière, etc. Les unités territoriales sont privées de tous leurs véhicules.* »

Dès que le Viking helvétique de J. Soustelle se fut posé, Salan se précipita à Maison-Blanche, suivi des généraux. Le leader gaulliste et ses compagnons de route — le général de Bénouville, le diplomate Geoffroy de la Tour du Pin, Dumont, délégué général de l'U.S.R.A.F., Béraudier, adjoint au maire de Lyon — sont emmenés dans un salon de l'aérogare. Le black-out rigoureux est imposé sur l'arrivée intempestive.

« *En fait de détachement d'honneur, j'ai plutôt l'impression de trouver un peloton d'arrestation* », observe Ch. Béraudier.

Salan parle sur un rythme saccadé :

« *Monsieur le ministre, je crois que votre présence ici n'est pas indispensable. L'Algérie restera française, je vous le jure. Tout est en voie d'arrangement. Vous allez politiser l'affaire, tout compliquer. Le gouvernement Pflimlin se durcira, prendra des sanctions, coupera le ravitaillement. Reposez-vous un peu et reprenez l'avion. Croyez-moi : il y va de l'intérêt général.* »

J. Soustelle : « *Je suis venu ici pour rendre service, mon général, pour vous aider à sauver l'Algérie. Je ne veux pas vous gêner. Si je suis de trop, je repars dans cinq minutes.* »

Charles Béraudier, dit Bébé, habile et madré Bressan de Lyon, saisit le téléphone. Un officier de Salan fait mine de l'en empêcher. Trop tard. Chance unique : Léon Delbecque répond au bout du fil :

« *Soustelle est là ? Formidable ! Dis-lui de rester coûte que coûte, et à Salan qu'il ne rentrera pas vivant à Alger s'il renvoie le patron. Je rassemble la population.*

— *Si Soustelle est réexpédié, nous sommes foutus. Nous serons tous arrêtés* », tempête, sans perdre son sang-froid, Thomazo.

Mais Alger chavire, ivre de joie. « Le Chant des Africains » accompagne la ruée vers le Forum. « *Vive Soustelle !* ».

Le soir, J. Soustelle couche à la *Villa des Oliviers*, dans la chambre occupée, en 1943, par de Gaulle.

A Paris, le Conseil des ministres est accablé :

« *Cette fois, Alger a son cerveau politique. Soustelle prend la tête du mouvement.* »

La politique de M. Pflimlin, qui paraissait engagée dans la bonne voie, s'effondre.

Le général Salan téléphone au président du Conseil :

« *L'arrivée de Soustelle change tout. Je ne peux plus rien garantir. La situation est tragique. C'est la dernière fois peut-être que je vous parle librement. Je risque d'être arrêté dans quelques heures. Je vous passe Jouhaud.* »

Général Jouhaud : « *Un mouvement irrésistible est déclenché. Il semble désormais impossible de l'endiguer.* »

« Le Général désire vous voir »

(Agip.)

PIERRE PFLIMLIN.
« Je ne jouerai pas avec le feu. »

AU sommet de l'angoisse, M. René Coty retient M. Pflimlin en tête à tête le lendemain de l'arrivée à Alger de M. Soustelle. Des démonstrations dans la rue doivent avoir lieu à Paris :

« *Nous allons au-devant d'événements très graves,* augure M. Coty. *Les ministres ne doivent plus rester dans leurs Cabinets au risque de tomber prisonniers d'une émeute. Organisons la défense de la République dans le carré de l'Elysée et du ministère de l'Intérieur, où nous regrouperons le gouvernement.* »

Place Beauvau, ce même jour, M. Jules Moch réunit les Igames (inspecteurs généraux de l'administration préfectorale), le préfet de la Seine, le préfet de police : « *Je ne peux guère compter sur l'armée et sur la police,* déclare le ministre de l'Intérieur. *Il faut nous appuyer sur le peuple, sur la classe ouvrière* ». Il laisse entendre que des contacts pourraient être recherchés du côté des syndicats, C.G.T. comprise, de manière à donner à réfléchir aux amateurs de putsch, grâce à des actions de masse.

« *Alors, nous n'avons plus qu'à jouer les communistes ?* », interroge, médusé, M. Pelletier, préfet de la Seine, en sortant.

Conscients de leurs responsabilités, de hauts fonctionnaires de l'Intérieur posent la question de confiance à leur ministre :

« *Etes-vous toujours l'homme de 1947, de la lutte implacable contre le parti communiste ?* ».

J. Moch : « *Oui. Mais je m'appuie temporairement sur le P. C. Mon objectif numéro un est de trouver un contre-poids. Ensuite, je me retournerai avec vigueur contre les communistes.* »

Il y a quelques heures, à Saint-Etienne, un petit groupe muni d'armes automatiques a été arrêté alors qu'il voulait occuper la préfecture. Ces conspirateurs se sont affirmés « *persuadés que, le lendemain ou le surlendemain, les paras viendraient à leur secours* ».

C'est le mouvement contre-révolutionnaire des généraux Cherrière et Chassin qui a mis ainsi en place son dispositif de combat dans la Loire, où les conjurés comptent deux mille inscrits.

Quarante-quatre seulement se retrouvent à l'heure H. Trente-deux sont arrêtés avec leur armement à l'entrée de Saint-Etienne, dans six voitures roulant tous feux éteints.

Lionel Chassin réussit à gagner le maquis avec douze hommes — principalement des étudiants lyonnais, commandés par un officier de réserve — et un drapeau sur lequel on lit : « *Premier maquis de France* ». Ce sera le dernier.

Informé des velléités de M. Jules Moch, M. Pflimlin appelle à l'Hôtel Matignon le ministre de l'Intérieur.

« *Je ne jouerai pas avec le feu. Le parti communiste est aussi dangereux pour les libertés que les éléments fascisants. Je vous demande instamment de renoncer à toute initiative du côté de l'extrême-gauche.* »

Le leader socialiste n'insiste d'ailleurs pas : « *Soit !* ».

Les communistes semblent d'ailleurs très mous. Les pouvoirs publics sont informés que, dans une importante entreprise-test de la Seine-et-Marne, le P. C. a organisé un référendum : 20 % des ouvriers se déclarent favorables à la grève générale dans l'hypothèse de l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir. La classe ouvrière se refuse à classer de Gaulle parmi les dictateurs. Elle se souvient de la période 1944-1945, elle n'a pas le souvenir d'une oppression. Au contraire, elle se rappelle que les libertés ont été rétablies.

Les forces populaires non communistes ne bougent pas davantage.

M. Guy Mollet dit au Conseil : « *Mes informations me permettent de penser que les syndicats sont très hésitants.* »

A M. Pflimlin, les dirigeants de la C. F. T. C. ne dissimulent pas que « *la base manque d'ardeur* ».

« *Quant à l'armée de la métropole,* dit M. Guy Mollet, *on acquiert chaque jour davantage la conviction qu'elle ne se battra pas contre l'armée d'Algérie.* »

Et la police, où en est-elle ? Les personnalités « filées » sont, dans de très nombreux cas, informées de la surveillance dont elles sont l'objet par les inspecteurs de la Sûreté : « *Dites-moi si vous tournez à droite ou à gauche,* s'entend dire un général, *de manière que je vous perde de vue.* »

Le lendemain de l'arrivée de J. Soustelle en terre d'Afrique, le général Cherrière, stimulé, atterrit à Oran à 12 h. 30, venant de Madrid via la Suisse. Le chef de la contre-révolution a quitté Paris dans la nuit du 13 mai avec 2.500 francs en poche. Bon prince, Salan paye les frais d'avion, non sans recommander : « *Votre arrivée soulève de grosses difficultés. Maintenant que l'affaire a pris tournure, soyez discret.* »

Le général Cherrière se rallie au gaullisme.

Pendant ce temps, le coordinateur aérien du Centre-Europe, le général Chassin, tient le maquis avec douze gars et une fille. L'épopée se termine en équipée.

Pourtant, durant le week-end, les effectifs des partisans atteignent cent cinquante hommes qui viennent piqueniquer. Pierre Joly, le spécialiste wallon de l'intoxication, se procure dans une ferme un casque américain de 1944 et une capote française datant de 1940. Il n'en faut pas plus pour livrer à la presse mondiale les photographies du général Chassin, seul, à son P.C., les milliers de maquisards étant en opération. Alger verse dans l'héroïsme.

Au Palais d'Orsay, de Gaulle tient sa conférence de presse : « *Je suis un homme seul... La République ! Il fut un temps où elle était reniée, trahie... Alors, moi, j'ai redressé ses armes, ses lois, son nom...* ».

Le lendemain, du balcon du Forum, Salan répond à de Gaulle : « *...De Paris, du cœur même de l'Ile-de-France, une voix sereine s'est fait entendre...* ».

De Gaulle pilote une curieuse machine politique : une seule pédale actionne du même coup le frein et l'accélérateur.

[Le dimanche 25 mai, c'est le débarquement en Corse, astucieuse opération destinée à terroriser la métropole en prenant un minimum de risques. Le principe en a été décidé à Paris, l'ordre d'exécution transmis à Alger une huitaine de jours après le 13 Mai par le truchement d'une femme blonde chargée à trois reprises de liaisons ultra-secrètes via la Suisse. C'est le coup de grâce donné au gouvernement Pflimlin, ainsi qu'au projet du gouvernement de substitution présidé par Gaston Monnerville.]

Ce 25 mai, dramatique dimanche de la Pentecôte, les compteurs de l'autoroute de l'Ouest enregistrent le passage de 36.463 voitures — soit 3.126 de plus que l'année précédente.

Préfet de la Haute-Marne et conseiller technique, à titre officieux, de M. Pflimlin, M. Diebolt reçoit un coup de fil de Colombey : « *Le général désire vous voir.* »

A suivre

(Copyright « L'Express » et Plon-Paris. Tous droits réservés.)

Supplément 4 pages pratique — MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Trouvé*** deux organismes de vacances qui organisent des séjours à la montagne pour les écoliers en congé de mi-trimestre. Les enfants qui pourront en profiter manqueront trois jours de classe (les 15, 16 et 17 février) mais profiteront de huit jours de neige à la meilleure période d'enneigement et d'ensoleillement. Voici les adresses et les prix pour les parents qui ne reculeraient pas devant ce nouveau « sacrifice » : — « Le Miremont » à Mont-Savonnex (Haute-Savoie) pour les enfants de 6 à 14 ans : deux départs surveillés, l'un de Paris, l'autre de Lyon. Séjour du 15 au 22 février : 110 NF. plus le voyage — « Plaisir et Santé », 94, rue Notre - Dame - des - Champs, à Paris (6ᵉ). DAN. 93-49 (de 12 à 14 h.) pour enfants de 8 à 14 ans : départ de Paris. Séjour du 15 au 21 février : 160 NF. tout compris.

Mais... au sujet des vacances de février, Madame Express rappelle que le Club anglais du Jeudi organise du 18 au 21 des vacances à Paris pour tous les écoliers parisiens de 6 à 12 ans en panne d'occupations.

Prix : 30 NF. pour les trois jours. Inscriptions et renseignements au Club anglais du Jeudi, 6, avenue Van-Dyck, Paris (17ᵉ), Mme Dreyfus. CAR. 22-05 ou 26-66 et WAG. 28-33 ou 62-04, tous les jours de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h. sauf le dimanche.

● ***Pensé*** comme chaque année en février à ceux de ses lecteurs qui vont pâlir plusieurs dimanches de suite sur leur déclaration d'impôts. Elle leur rappelle donc que le « service Express-fiscal » est toujours ouvert aux abonnés du journal et que ceux-ci peuvent obtenir gratuitement une consultation par écrit. Il vous suffit, pour bénéficier de ce service, d'écrire à « Madame Express-service fiscal », 29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ).

— soit en indiquant le numéro de votre abonnement ;

— soit en joignant à votre lettre un chèque de 50 NF. correspondant à un abonnement d'un an.

● ***Composé*** de ravissants bouquets grâce à une nouvelle cire florale. Plus pratique qu'un pique-fleurs, parce que parfaitement malléable, elle s'adapte à n'importe quel vase ou « support ». Il suffit de la modeler, d'y faire quelques trous avec un crayon pour pouvoir piquer les tiges des fleurs. Naturellement, lorsque le bouquet est fané, on peut remodeler la cire à volonté. (La boîte de trois pains de cire verte : 2,50 NF. Vilmorin, 4, quai de la Mégisserie).

● ***Gagné*** de la place et simplifié le rangement dans un placard à vaisselle grâce à un astucieux support pour assiettes. Construit en fil de fer plastifié, il a la forme d'un angle ouvert, muni de deux traverses. On obtient ainsi trois étages pour y placer les trois types courants d'assiettes : plates, creuses et à dessert. Premier avantage : le rangement en hauteur fait gagner de la place en largeur.

Second avantage : le risque de casse est supprimé puisqu'on n'a pas besoin de déplacer une pile d'assiettes pour atteindre celles désirées. Enfin, le support est stable et des pieds arrière fixés l'un à l'autre l'empêchent de se refermer de façon intempestive. Cet objet est vendu en « avant-première » des Arts ménagers aux Galeries Lafayette, son prix : 6,50 NF.

● ***Parfumé*** son appartement en mettant quelques gouttes d'huile de bains sur les ampoules électriques avant de les allumer.

(Arsac.)

Chanel et le printemps.

LA JOURNÉE EN DEUX MORCEAUX. (*Voir page II.*)

SANTÉ

Le XVIe est malsain

● *Quinze litres d'air viciés par jour et par citadin...*

AU cours d'une table ronde sur la pollution atmosphérique des villes, organisée par l'Association française pour l'Information médicale et chirurgicale, qui groupait les plus éminents spécialistes de la question, Mme Express a été étonnée d'apprendre que :

● Les FUMÉES INDUSTRIELLES ne sont responsables que pour 15 % de la pollution de l'air des grandes cités : la circulation automobile l'est pour 40 % et les foyers domestiques pour 45 %. De toute façon, les installations de dépoussiérage (une cimenterie peut envoyer dans l'air 50 tonnes de poussière par jour) et de filtrage sont rigoureusement contrôlées. Des amendes (malheureusement pas assez sévères) sont prévues pour les contrevenants.

● Les FUMÉES PROVENANT DES CHAUFFAGES DOMESTIQUES AU FUEL renferment trois à quatre fois plus de dérivés sulfureux (nocifs) que celles des chauffages au charbon. Ce qui explique que les stations d'observation des services d'hygiène de la Ville de Paris, en analysant l'air dans les quartiers « propres, sales et populeux », aient trouvé l'atmosphère la plus polluée dans le 16e arrondissement, qui a adopté généralement le chauffage au fuel : les hygiénistes demandent de « désulfuriser » les fuels utilisés pour le chauffage.

Seules les voies à grande circulation sont contaminées par l'oxyde de carbone et le gaz carbonique. Ces gaz, très légers, ne montent pas plus haut que le deuxième étage et se dissipent très rapidement. On n'a pas trouvé « d'oxycarbonisme chronique » chez les chauffeurs de taxi ou les agents de la circulation, alors qu'on en trouve chez les ouvriers des garages où les moteurs tournent en vase clos.

Pas de danger radioactif

● Les IMBRULÉS LOURDS dégagés par les moteurs, et surtout les moteurs Diesel mal réglés (camions qui dégagent une fumée noire) présentent un redoutable danger à long terme, car ils contiennent des substances hautement cancérigènes, dont le fameux benzo 3-4 pyrène.

Des extraits préparés à partir des poussières contenues dans l'atmosphère des villes, en badigeonnage ou en injections, provoquent l'apparition de cancers expérimentaux chez l'animal.

On a calculé qu'en 70 ans de vie un Londonien absorbe 16 milligrammes de benzopyrène, ce qui est une proportion effrayante pour une substance active à doses minimes. On n'est pas étonné d'apprendre que le nombre des cancers pulmonaires et bronchiques est plus élevé à la ville qu'à la campagne, ce qui semble prouver que le tabac n'est pas seul responsable de cet accroissement.

● L'AUGMENTATION DE LA RADIOACTIVITÉ AMBIANTE due à l'éclatement des bombes atomiques expérimentales est évaluée à 6 millirèmes par personne et par an (dose reçue par les cellules des os, de la moelle osseuse et les cellules reproductrices). Or les doses que nous recevons dans le même temps (venant des rayons cosmiques et des éléments radioactifs de notre propre corps) oscillent autour de 100 millirèmes. Les 6 millirèmes de la radioactivité provoquée sont donc (pour l'instant) négligeables.

Mais nous ne respirons pas, pour autant — loin de là — de l'air pur : l'empoussièrement de la ville de Paris est évalué à cinquante kilos par hectare et par an (80 kilos de poussière dans certains secteurs). Beaucoup de ces poussières sont toxiques et chargées d'hydrocarbures cancérigènes. En suspension, par temps de brouillard, elles sont particulièrement nocives.

En somme, si la situation n'est pas encore catastrophique, et si elle est bien prise en main par les spécialistes, l'atmosphère que nous respirons dans les grandes cités laisse grandement à désirer, et les quinze litres d'air que chacun de nous respire, par jour, ont de grandes chances de déposer, à la longue, dans nos voies respiratoires, des substances peu favorables à notre santé.

MODE

Pour commencer

● *Trois versions Chanel du deux-pièces qui sera affiché partout.*

SI Mlle Chanel a la curiosité de feuilleter, dans trois semaines, les journaux qui présenteront les modèles de ses confrères, elle en éprouvera un légitime orgueil.

Chacun a obéi, certes, à son tempérament. Et il y a, en particulier chez Dior où Saint-Laurent a fait de l'excellent travail, une audace, une désinvolture à l'égard des proportions du corps féminin, qui lui ont dans le passé joué de méchants tours, mais dont il a usé cette saison avec beaucoup d'esprit.

Mais personne ne peut plus aujourd'hui créer en négligeant les impératifs Chanel : aisance, souplesse, confort.

Les modèles que nous avons sélectionnés cette semaine pour vous les présenter illustrent trois versions du deux-pièces, confortable par excellence, et qui régnera sur le printemps.

La marinière

Véritable chandail de lainage porté sur une jupe de même tissu, la marinière se fait dans tous les tons. Chanel la borde d'une ganse à pompons comme celles utilisées dans l'ameublement, et la souligne de noir (le modèle est en lainage bourru à peine crème). Dior a remporté un triomphe avec quatre ensembles, jupe et un « polo-shirt » stylisé de fin lainage pastel.

La jupe plissée

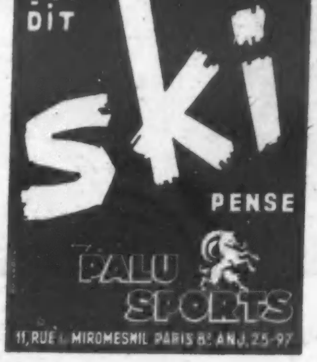
Pour la plus grande joie des femmes qui ont la silhouette Henri II (terme de métier pour celles, très nombreuses, hélas ! dont le point le plus « rond » se situe à la hauteur du poignet quand le bras est tendu), les jupes, cette sai-

(Arsac.)

LE SOIR, TAILLE LONGUE...

(Arsac.)

... ET MOUSSELINE CLOQUÉE ROUGE.



ELLES SONT D'UN « SANS-GÊNE » !

Oui, vraiment, elles n'ont aucune pudeur ces personnes qui laissent flotter autour d'elles l'odeur si désagréable de leur transpiration ! Ne faites pas de même. Une touche discrète du stick désodorisant AÏDA, chaque jour, et vous voilà impeccable, la conscience tranquille. AÏDA, qui supprime l'odeur sans stopper la transpiration — nécessaire à votre santé — est en vente dans les pharmacies, parfumeries et grands magasins.

Pierre Clarence

vous propose
tous les jours à 15 h. 15
ses robes Tergal et laine,
ses manteaux de flanelle.

Une Collection exceptionnelle

9, rue Saint-Florentin
OPÉRA 09-88

ouvert le samedi toute la journée

(Arsac.)

Marinière blanche, tailleur rouge, cardigan pied-de-poule.
Une manière raisonnable de succomber à la tentation.

donc le premier achat à envisager pour le printemps. Si vous sentez croître irrésistiblement l'envie d'acheter quelque chose de neuf, vous pouvez assez raisonnablement succomber à cette tentation-là.

IDÉES

Secrétariat par abonnement

● ***Quatre pièces, cinq personnes, six téléphones... et une idée.***

QUATRE pièces rue Tronchet, cinq personnes dont un coursier yougoslave, six téléphones et une idée : tel a été le « matériel » suffisant et nécessaire pour créer « Paris-Planning Service », organisme de secrétariat privé par abonnement.

C'est François Lano, administrateur de la Compagnie de marionnettes « Les Marottes », qui a eu « l'idée », au premier chef, pour dépanner les comédiens souvent retenus hors de chez eux par le tournage d'un film, une émission de radio, etc. Pour eux, une communication téléphonique signifie... peut-être un contrat et un message tardivement transmis, souvent un manque à gagner. Le secrétariat impersonnel des « abonnés absents » était donc insuffisant et l'idée de François Lano intéressante.

C'est alors qu'une jeune femme, Claude Kiejman, est intervenue : « *Pourquoi*, a-t-elle dit, *ne pas étendre ce secrétariat privé à d'autres branches et à d'autres professions ? Pourquoi ne pas procurer à des particuliers ou à des sociétés, des interprètes, des traducteurs, des plombiers, des billets d'avion, des visas, des places de théâtre, des taxis en priorité, des renseignements fiscaux, des décorateurs, etc.* »

L'entreprise, audacieuse, a été montée en un mois, a démarré il y a un mois... et le bébé va bien.

« Paris-Planning » a aujourd'hui 50 clients, dont une quinzaine d'abonnés trimestriels ou mensuels.

Marlène et les fromages

Une des premières correspondantes a été Marlène Dietrich. « Paris-Planning » lui a fourni le fameux plateau de fromages qui l'attendait à son arrivée (au milieu des gerbes de roses rouges), deux secrétaires (particulièrement bilingues, intelligentes et bonnes conductrices, avait précisé un télégramme de la vedette) et six détectives privés chargés de déjouer les ruses des photographes de presse le soir de sa première au Théâtre de l'Etoile. Marlène s'est estimée tellement satisfaite des services de « Paris-Planning » qu'elle a demandé à l'agence d'acheminer pour elle ses cadeaux de Noël aux Etats-Unis : cinq plateaux de fromages...

Parmi les autres clients : Micheline Dax, la maison Lanvin, une avocate, un laboratoire d'analyses, un magazine anglais... et Brigitte Bardot.

Parmi les services demandés à « Paris-Planning », trente places pour un spectacle de mime (pour un groupement d'étrangers), des oies en sucre (pour un cadeau publicitaire), des piédestaux Louis XV (pour un photographe), un détective (pour un mari jaloux), etc. Tout cela, toujours du jour au lendemain, souvent sur l'heure, parfois même immédiatement.

La devise de « Paris-Planning » étant « Ponctualité - Rapidité », aussitôt qu'un service est demandé par un abonné, des fiches sont compulsées, des coups de téléphone lancés et une confirmation donnée à l'intéressé dans la demi-heure.

Tous les artisans recommandés ont été « testés » par l'équipe.

Un seul léger défaut dans cette organisation dynamique : le prix des abonnements. 100 à 150 NF par mois et 300 à 400 NF par trimestre pour les particuliers, plus cher encore pour les sociétés. De plus, au prix de chaque service rendu s'ajoute la commission de l'agence. « Paris-Planning Service » s'adresse donc davantage aux maisons à gros budget qu'aux particuliers débordés : c'est un luxe, un luxe qui peut devenir une nécessité agréable pour ceux qui ont de grands besoins... et de grands moyens.

STENDHAL
CONSEILS
VITHELIUM
Le 1er produit de beauté contenant de l'huile précieuse de VISON
VITHELIUM, huile délicate parfumée, décongestionne, catalyse la vie musculaire supprime la crispation qui est à l'origine des rides profondes du rictus et de la patte d'oie.
Convient à tous les épidermes ; elle les assouplit et les revitalise dès la 1re application.
le flacon 17 NF

Durer
PARIS
SOLDES
CHAUSSURES - SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

NOS SOLDES
MANTEAUX
Castorette, Taupe Poulain . . . Valeur ~~20.000~~ Soldé 9.000 - 90 NF
Toscane, Kalgan, Opossum allongé . . . Valeur ~~55.000~~ Soldé 26.000 - 260 NF
Astrakan Morceaux belle qualité, Astrakan pleines peaux Valeur ~~130.000~~ Soldé 70.000 - 700 NF
Astrakan pleines peaux qualité ordinaire Pattes Astrakan Sacrifié 35.000 - 350 NF
VESTES
Phoque bandes . . . Soldé 6.500 - 65 NF
Yémen pleines peaux, Mouton Doré bandes, Agneau de Bombay Soldé 7.500 - 75 NF
VESTES CUIR VÉRITABLE toutes couleurs Valeur ~~23.000~~ Soldé 10.000 - 100 NF
Collets-Echarpes Cravates-Toques Manchons
Agneau des Indes, Putois Phoque, Skungs, Ventre de Petit Gris 1.800 - 18 NF
SERIE EXTRAORDINAIRE DE MANTEAUX ET VESTES soldés en ASTRAKAN - SKUNGS - RAT D'AMERIQUE - CASTOR QUEUES de VISON, etc, etc..
FACILITÉS DE PAIEMENT
FOURRURES du NORD
115-117 RUE LAFAYETTE PARIS

ORGANISATION

Apprendre à travailler

● *« La ménagère pratique est celle qui pense pour ne plus frotter. »*

PLUS de 8 millions de Françaises sont des « femmes au foyer ».

Bien qu'étant classées par les statisticiens dans la population « non active », les ménagères (non rétribuées) fournissent chaque année 47 milliards d'heures de travail, soit la moitié environ de l'activité nationale.

Depuis la guerre, les progrès réalisés en matière d'équipement ménager sont considérables, mais les tâches de la femme ne lui paraissent pas plus légères, au contraire. Plus la femme s'émancipe, plus les tâches ménagères lui semblent insipides, fatigantes et parfois humiliantes.

« Le Centre d'Etudes des Travaux féminins », créé il y a six ans sous l'égide de la Chambre de Commerce de Paris, ayant étudié le surmenage spécifique dû au travail ménager, organise des sessions de « simplification du travail ménager » destinées aux maîtresses de maison. Ces sessions, qui se déroulent aussi bien en province qu'à Paris et qui s'adressent à tous les milieux citadins et ruraux, ont un but (et des programmes) très précis :

● LUTTER contre les méthodes empiriques employées par la plupart des femmes.

● RECHERCHER les causes de leur fatigue et les amener à y trouver elles-mêmes des remèdes.

● ETUDIER avec elles : la hauteur des plans de travail, l'économie des mouvements, la répartition des tâches, etc.

Voici quelques principes très simples :

Economie des gestes

● SUR LE PLAN PHYSIOLOGIQUE. — Un travail est plus rapide et moins fatigant lorsque les mêmes groupes de muscles accomplissent ensemble les mêmes mouvements (hacher, tourner une manivelle, frotter le sol avec les deux mains).

● Un travail pénible exécuté avec la main gauche produit sur le cœur une tension plus forte (d'environ un tiers) que s'il est fait de la main droite.

● Il vaut mieux déplacer cinq fois un kilo que une fois cinq kilos.

● SUR LE PLAN PRATIQUE. — Tirer est plus facile que pousser quand l'effort est moyen (tirer un sac de pommes de terre).

● Pousser est plus facile que tirer lorsque la charge est très lourde (déplacer un meuble).

● Des gestes circulaires sont toujours moins fatigants que des gestes rectilignes (nettoyer des vitres).

Hauteur des plans de travail

● Pour déterminer la hauteur la moins fatigante, laisser légèrement tomber les avant-bras : le bout des doigts doit toucher la surface du plan de travail ou le fond de l'évier. Travailler courbée ou avec les coudes relevés est épuisant.

● Choisir des ustensiles ménagers « à sa main » : le manche d'un balai, par exemple, doit atteindre la pointe du menton.

Les rangements

● Placer les objets à l'endroit le plus proche de leur utilisation :

— la passoire et les casseroles d'aluminium près de l'évier puisqu'elles sont destinées à contenir (ou à rejeter) de l'eau ;

— les poêles et les « cocottes » près du fourneau puisqu'elles vont directement au feu;

— les condiments (sel, poivre, bouquet garni) près du feu également puisqu'ils doivent assaisonner les aliments en cours de cuisson;

— le thé (et sa théière), le café (et son moulin), le sucre, la farine à hauteur des yeux et à portée de la main: ils sont utilisés quotidiennement.

Des kilomètres en moins

« Il suffit parfois de déplacer une cafetière ou une poubelle pour économiser en une année 10 à 15 kilomètres », tel est un des principes énoncés par le « centre », où les maîtresses de maison étudient également les « économies de circuit ».

Une jeune femme qui, au début d'une session, avouait effectuer 48 opérations pour le lavage et le rangement de la vaisselle, a ramené ce chiffre à 9 après ses cours de simplification.

Il suffit, pour y parvenir, d'un peu de bon sens et d'organisation.

● POUR LA VAISSELLE : — grouper sous l'évier tout le matériel nécessaire : bassine, brosse, produits détergents, etc.;

— installer la vaisselle par groupe d'objets : commencer par laver les verres, puis les couverts, les assiettes, les plats, finir par les casseroles et les poêles. Cette méthode rationnelle évite de changer d'eau plusieurs fois et économise mouvements et produits. De plus, réserver *dans la cuisine* une place pour les torchons ; ils sont généralement empilés dans une armoire du fond de l'appartement, d'où expédition — les mains mouillées — chaque fois que le besoin d'un essuie-verres se fait sentir.

● POUR LE MÉNAGE. — Réunir dans un petit panier ou dans un sac le matériel (chiffons, cire, pelle, balayette, etc.); il ne reste plus alors qu'à transporter le panier ou le sac de pièce en pièce.

Economie réalisée grâce à ces principes : 120 mètres sur l'opération repassage, 90 mètres sur la mise du couvert, etc.

Bon emploi du temps

Avant de prévoir un emploi du temps, ne pas oublier qu'il faut au minimum 8 heures de sommeil pour récupérer ses forces. Ne pas céder à la tentation de surcharger ses journées de tâches impossibles à accomplir. Prévoir toujours une marge : un coup de téléphone fait perdre 10 minutes, une visite davantage... Equilibrer les tâches ménagères en faisant alterner les gros travaux et les petites tâches, les travaux à faire debout (courses, vaisselle, ménage, lessive) et ceux à faire assise (épluchage, repassage, raccommodage), etc.

● Ne jamais consacrer plus d'une heure et demie au ménage chaque jour en choisissant *la* pièce à faire à fond : le lundi, la salle à manger (à cause des agapes dominicales), le mardi, la chambre des parents, le vendredi, la chambre des enfants, etc.

Voici donc un aperçu de tout ce que peut apprendre une maîtresse de maison de bonne volonté en une session, c'est-à-dire en six séances de deux heures chacune, à raison de deux séances par semaine.

Les ménagères sont groupées (huit au maximum) par génération et par milieu — citadin ou rural — afin qu'elles aient les mêmes problèmes à résoudre.

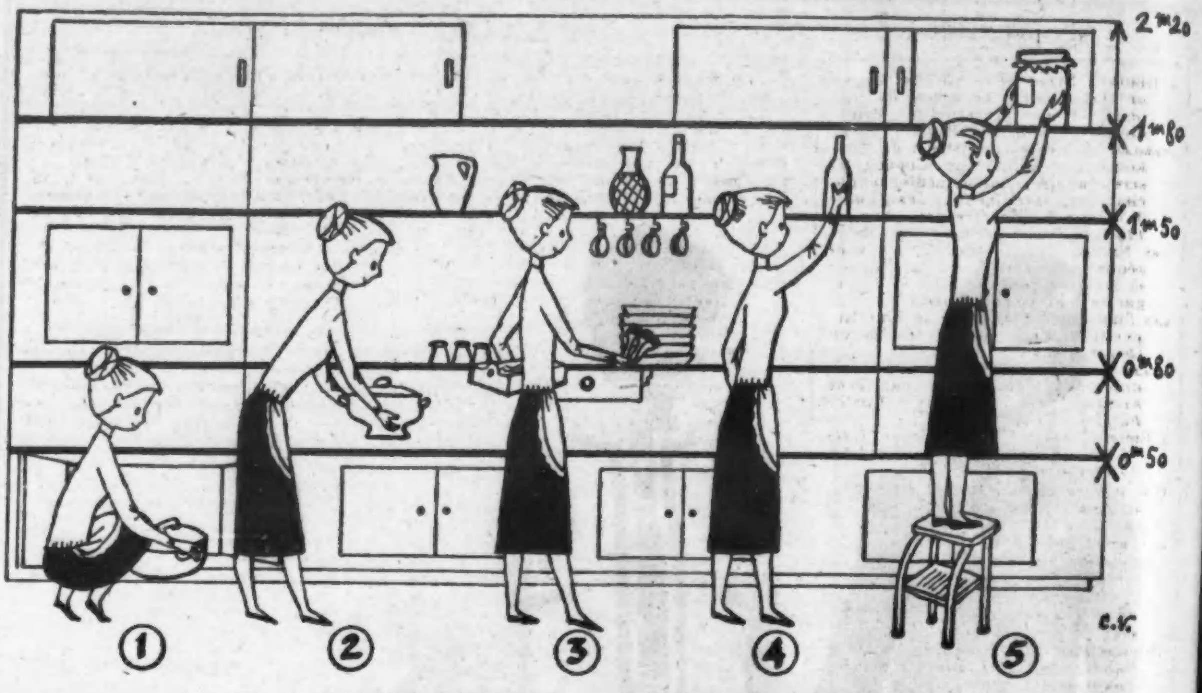
La session terminée, elles savent mettre en pratique cet adage du « Centre d'Etudes des Travaux Féminins » : « La ménagère pratique n'est pas celle qui frotte sans penser, c'est celle qui pense pour ne plus frotter. »

Pour participer à une session :

Si vous habitez Paris, adressez-vous au Centre d'Etudes des Travaux Féminins, 28, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris (6ᵉ). Tél. BAB. 52-50.

Si vous habitez la province, vous pouvez écrire à l'adresse ci-dessus, le Centre vous indiquera les possibilités de session dans votre ville ou dans votre région.

Participation aux frais : 35 NF.



SAVOIR RANGER A LA BONNE HAUTEUR

1 *Au-dessous de 0,50 m. Objets encombrants et lourds, à saisir et ranger en s'accroupissant. Les tiroirs à l'anglaise sont une bonne utilisation de cette zone.*

2 *Entre 0,50 m et 0,80 m. Objets encombrants servant souvent. Attitude meilleure que la précédente, sans effort, ne nécessitant qu'une légère flexion.*

3 *Entre 0,80 m et 1,50 m. Zone idéale de rangement pour objets servant couramment. Visibilité totale, utilisation maximum des dessus et dessous de rayonnage (tiroirs, crochets, panoplies, etc.). Tout est ainsi à portée de la main.*

4 *Entre 1,50 m et 1,80 m. Objets autant que possible sur une seule rangée, sur des rayonnages peu profonds afin de voir et de saisir facilement.*

5 *De 1,80 m et au-dessus. Rangements saisonniers étant donné la visibilité restreinte, la difficulté de préhension et les risques de chute. Nécessitent l'emploi d'un escabeau.*

Line VAUTRIN
3, rue de l'Université
soldera
samedi 13, lundi 15, mardi 16
MIROIRS - COLLIERS
BIJOUX - GANTS, etc.
Réduction
de 40 à 60 %

Royaldaim
LES VÊTEMENTS DE PEAU LES PLUS ÉLÉGANTS
74 Rue de Rennes - Tél. Lit. 44-84
CANNES - PARIS - DEAUVILLE

vernis pour les ongles

JACQUES FATH

NOUVEAU
BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable
Marcel Franck

FEMMES PETITES
enfin des modèles
créés pour vous
« PRÊT A PORTER »
38 - 40 - 42
à l'intention des moins de 1 m. 60
Geneviève CORNE
21, rue la Boétie - ANJou 68-64

A voir, à écouter

théâtre

L'Heureux Stratagème, de Marivaux : un chef-d'œuvre de grâce, de jeunesse. Une merveilleuse comédienne : Geneviève Page. (*T.N.P.*)

Hamlet : le texte irrésistible de Shakespeare traduit par Copeau et servi par un jeune comédien audacieux et intelligent : Jean-Louis Trintignant. (*Théâtre des Champs-Elysées.*) (*Voir critique page 36.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». (*La Bruyère.*)

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Gog et Magog : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière.*)

Long voyage au bout de la nuit : tragique confession d'O'Neill. (*Marigny.*)

Mousseline : on ne badine pas avec l'amour dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine.*)

cinéma

Le Bel Age : un rêve éveillé de Pierre Kast, où toutes les jeunes femmes sont belles et tous les garçons délicats. (*Studio Publicis,* BAL. 76-23.) (Voir page 37 l'article de R. Vailland.)

L'eau a la bouche : trois couples et une nuit d'été, le premier film d'un critique, J. Doniol-Valcroze, devenu metteur en scène. Un charme inégal. (*Madeleine,* OPE. 56-03, et *Mercury,* BAL. 75-90.)

Come back, Africa : vécue sous nos yeux, la vie bouleversante des Noirs d'Afrique du Sud. (*Pagode,* INV. 12-15.)

Le dernier train de Gun-Hill : pour les amateurs de westerns. (*Elysées-Cinéma,* BAL. 37-90.)

Pickpocket : le dernier Bresson, encore plus dépouillé. Pas pour les amateurs de westerns. (*Ciné Panthéon,* ODE. 51-60. *Agriculteurs,* TRI. 96-48.)

Une Leçon d'Amour : un Bergman 1954, inédit à Paris. Une comédie tendre et désabusée. (*Cinéma d'Essai Caumartin,* OPE. 81-50.)

La Mort aux trousses : du bâtiment de l'O.N.U. aux pentes du mont Rushmore, un suspense haletant signé Hitchcock (*Avenue,* ELY. 49-34.)

Confidences sur l'oreiller : pour les amateurs de comédie américaine. (*Reflets,* GAL. 99-91.)

La Grande Epoque : l'âge d'or du burlesque américain. (*Studio Ursulines,* ODE. 39-19.)

Le Dictateur : Hitler vu par Chaplin. Une farce qui donne encore le frisson. (*Celtic,* ODE. 47-62.)

L'Inconnu du Nord-Express : un train, deux hommes, un crime. Du meilleur Hitchcock. (*Studio République,* OBE. 58-08.)

La Nuit des Forains : l'épopée lyrique d'un couple de comédiens ambulants racontée par Ingmar Bergman. (*Studio 28,* MON. 36-07.)

Halleluyah : l'âme des Noirs américains décrite en 1929 par King Vidor. (*Cinéma des Champs-Elysées,* ELY. 61-70.)

Les Liaisons dangereuses 1960 : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim lancé par la censure. (*Rio Opéra,* RIC. 82-54, *Raimu,* ELY. 38-91.)

Hiroshima, mon amour : un film important, difficile et irritant devenu un grand succès de public. (*Voltaire-Gaumont,* ROQ. 65-10, *Studio Raspail,* DAN. 38-98.)

L'Assassin habite au 21 : les débuts de Clouzot dans un film policier. (*Windsor,* WAG. 86-71.)

Chronique des pauvres amants : Florence sous le fascisme par un des inventeurs du néo-réalisme, Carlo Lizzani. (*Quartier Latin,* DAN. 84-65.)

télévision

Jeudi 11 février, a 21 h. 35 : « En français dans le texte », une émission de Louis Pauwels, réalisée par Roger Iglésis. Au sommaire : la création à l'Opéra de « La Dame aux camélias », ballet d'Henri Sauguet.

Vendredi 12 février, a 20 h. 35 : « Un beau dimanche de septembre », une comédie d'Ugo Betti, avec Suzanne Flon (pour la première fois à la télévision).

Dimanche 14 février, a 22 h. 20 : « L'Art et les Hommes », une émission de Jean-Marie Drot.

Lundi 15 février, a 21 h. 35 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique commentée par François Chalais.

Mardi 16 février, a 20 h. 35 : « L'Etrange Madame X... », un film de Jean Grémillon.

Mercredi 17 février, a 21 h 20 : « Le Petit Conservatoire de la chanson », avec Mireille.

occasions

Je propose

- Belle armoire Louis XIII pointes diamant, bon état, 800 N.F. ETO. 17-81.
- Machine a laver Conord « Vaillante », 5 kilos, excellent état. Tél. 354 à Verrières-le-Buisson.

Je cherche

- Fauteuil « Régence » d'époque, plats en vieux Rouen, encrier en argent époque Louis XV, et tous documents et gravures anciennes ou récentes sur l'orfèvrerie. GAL. 56-06, heures des repas.

J'échange

- Manteau satin coton bleu royal, gants, pochette et escarpins assortis (grande taille) contre manteau et mêmes accessoires de satin rouge. Mme Hilbon, 40, boulevard des Invalides, SEG. 19-81.

expositions

Van Gogh : une manifestation exceptionnelle. A ne pas manquer. (*Musée Jacquemart-André,* 158, *boulevard Haussmann.*)

Buffet : des oiseaux dédaigneux et quelques femmes désolées. (*David et Garnier, 6, avenue Matignon.*)

Carrade : le signe de l'ambivalence propre aux œuvres destinées à durer. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Muller : maturité triomphante de la sculpture moderne. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

(*Pour ces quatre expositions, voir page 39 la chronique de J.-F. Chabrun.*)

Alix : une certaine joie de vivre qui s'exprime avec une émouvante liberté. (*Synthèse, 66, boulevard Raspail.*)

« Antagonismes » : une discutable mais passionnante confrontation de peintures et de textes très intelligemment choisis. (*Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli.*)

Art moderne suisse : un pays d'une vitalité picturale certaine. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

Jef Banc : des rêveries — au trait et coloriées — un peu hâtives, mais, parfois, d'une sourde séduction. (*Lacloche, 8, place Vendôme.*)

Baratelli : profonde vitalité de l'abstrait non systématique. (*La Roue, 16, rue Grégoire-de-Tours.*)

Engelman : renouveau du lyrisme romantique. (*Galerie Giraudoux, 10, rue Jean-Giraudoux.*)

Claire Falkenstein : fer, verre, argent, acajou, acier, laiton... une orgie de matières jetées dans le grand « dégel » de la sculpture contemporaine par une main inspirée. (*Stadler, 51, rue de Seine.*)

Gauguin : près de 200 toiles, gravures, dessins et sculptures. De grandes œuvres et beaucoup de surprises. (*Charpentier, 76, rue du Faubourg-Saint-Honoré.*)

Kobzdej : première exposition à Paris du lauréat 1959 de la Biennale de Sao-Paulo. (*Lipschutz, 8, rue de l'Ancienne-Comédie.*)

Lan-Bar : magie des structures végétales. Un peintre en plein essor. (*Art vivant, 72, boulevard Raspail.*)

Lepri : rien ne se démodant, le réalisme irréaliste acquiert un charme irritant pour les uns, captivant pour les autres. (*Furstenberg, 4, rue de Furstenberg.*)

Manguin : intéressante rétrospective, mais qui, pour un peintre de cette qualité, aurait mérité d'être plus complète. (*Galerie de Paris, 14, place François-Ier.*)

Mela : une très émouvante volonté de construction. Peintre à suivre. (*Haut Pavé, 3, quai de Montebello.*)

Portela-Parker : des petits formats d'une grande harmonie poétique. (*Soleil dans la tête, 10, rue de Vaugirard.*)

Surréalisme : l'érotisme cérébral de 1960 et les « tocades » de 1925. (*Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

Bouyssou : dans la lignée d'Utrillo et de Quizet, une vision sereine et de qualité. (*Katia Granoff, 13, quai de Conti.*)

recettes

Epinards a la mode provençale.

1 *kilo d'épinards.*
1 *gousse d'ail.*
75 *gr de beurre.*
75 *gr de gruyère râpé.*
Une grosse poignée de pain trempée dans du lait.
1 *cuillerée à bouche de farine.*
1/4 *de litre de lait.*
Sel, noix muscade.
Des œufs durs.

● Vous jetez les épinards à l'eau bouillante après les avoir bien lavés, et vous les y laissez de 8 à 10 minutes, puis vous les égouttez et vous les hachez. Vous les mettez ensuite à feu doux dans une cocotte avec la gousse d'ail, et vous les remuez pour qu'ils sèchent. Quand ils se détachent bien du fond et des bords, vous ajoutez le beurre qui doit fondre doucement. Remuez toujours. Vous ajoutez le pain trempé et passé à la moulinette, puis la farine, puis le reste du lait, petit à petit. Vous enlevez la gousse d'ail, vous couvrez la cocotte et vous faites cuire à feu doux pendant environ 15 minutes. Alors vous ajoutez le sel, la noix muscade, le gruyère râpé. Mélangez bien le tout et laissez sur le feu encore 6 ou 7 minutes. Vous servez après avoir orné le plat de rondelles d'œuf dur.

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange avec la collaboration de : Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

GALERIE ARNAUD, 34, rue du Four - LIT. 40-26 — CARRADE — *Jusqu'au 1er mars*

Galerie Denise RENE, 124, rue La Boétie — KASSAK

GALERIE LAMBERT, 14, rue Saint-Louis-en-l'Ile (IVe) — KONOK — *Jusqu'au 20 février*

GALERIE MAEGHT — BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY - MIRO - GIACOMETTI - CALDER - BAZAINE - TAL COAT - UBAC - PALAZUELO - CHILLIDA

GALERIE CHARPENTIER - 76, Fg-Saint-Honoré — EXPOSITION — Cent œuvres de GAUGUIN

PEINTRES connus et méconnus XVIIe — Galerie de L'ANCIEN HOTEL DE CROY, 68 bis, boulevard Raspail — DU 6 FÉVRIER AU 19 MARS

Galerie VENDOME, 12, rue de la Paix - OPE. 84-77 — PIERRE PARSUS — *Jusqu'au 27 février*

GALERIE DE PARIS, 14, place François-Ier - ELY. 82-20 — *Exposition* — MANGUIN — PEINTURES, AQUARELLES, PASTELS, DESSINS

Nationale des Beaux-Arts — MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS, 11, avenue du Président-Wilson — *Du 11 février au 5 mars*

Galerie RECIO - 25, rue La Boétie — DIVERS ASPECTS DE L'ART FIGURATIF

Galerie COARD, 36, avenue Matignon - ELY. 28-16 — Ottesen — PEINTURES — Du 9 au 25 février

JACQUES MASSOL — CLERTÉ — 12, rue La Boétie

Galerie André WEIL, 26, avenue Matignon — ROHNER — VERNISSAGE LE 13 FEVRIER

SYNTHESE — Y. ALIX — 66, bd Raspail - 9 février-4 mars

ART VIVANT, 72, boulevard Raspail — LAN-BAR — FEVRIER

Galerie EUROPE, 22, rue de Seine - PARIS (6e) - ODE. 66-75. — Dubuffet, Mathieu, Schwitters, Wols, Weichberger, etc.

STIEBEL - 30, rue de Seine — GUERRIER — SELECTION RETROSPECTIVE 1952-1959 INCLUS — *Vernissage 12 février*

GALERIE DE FRANCE, 3, Faubourg Saint-Honoré - PARIS-8e — Robert MULLER — SCULPTURES

Maison de la Pensée Française - 2, rue de l'Elysée — SCULPTURES ALLEMANDES CONTEMPORAINES — RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ALLEMANDE

GALERIE DAVID ET GARNIER — Bernard Buffet — 6, avenue Matignon - Jusqu'au 12 mars

DIPLOMATIE

Les problèmes du dégel

● *Confrontée à la fin de la guerre froide et à l'approche de la coexistence pacifique, que vaut la politique « atlantique » ? André Fontaine, chef du service étranger du « Monde », donne son diagnostic (1).*

L'ALLEMAGNE, la Corée, le Viet-nam, la Palestine, la Chine sont coupés en deux. On refuse la reconnaissance diplomatique à des gouvernements au pouvoir depuis une décennie, simplement parce que l'on n'est pas d'accord sur leurs origines ou sur leurs tendances. Au début de la guerre froide, des alertes périodiques tenaient les nerfs en éveil, montraient à chacun la fragilité des situations de fait. Aujourd'hui, l'opinion s'est habituée à l'impasse et les gouvernements en ont pris leur parti.

Tôt ou tard, cependant, les choses changeront. Un jour viendra où il n'y aura plus de guerre d'Algérie, où il n'y aura plus de question allemande. Les choses changeront parce que telle est leur nature.

Sur la façon dont elles peuvent changer, M. Krouchtchev semble avoir des idées précises. Sa conviction du triomphe final du communisme ne provient pas seulement d'une croyance philosophique et vague en sa supériorité profonde sur le système adverse. Elle s'appuie sur la claire vision d'un avenir dont la science elle-même garantit à ses yeux l'avènement. C'est une telle conception qui manque malheureusement aux dirigeants du monde atlantique.

Premier exemple : l'Allemagne. Le point de vue allié est simple, logique, conforme au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Elle doit, une fois réunifiée à la suite d'élections libres, décider quelle orientation donner à sa politique étrangère, soit l'alliance avec l'Ouest, soit l'alliance avec l'Est, soit la neutralité.

C'est une doctrine admirable. Elle n'a qu'un inconvénient : elle ne saurait être appliquée sans l'accord du camp d'en face, lequel fait défaut. Comme il n'y voit pas d'intérêt et qu'il n'est pas de moyen de le contraindre, la cause est sans appel.

Les vues du Kremlin ne sont pas moins simples. Elles tiennent en deux points : consolider le régime de l'Allemagne orientale — détacher autant que possible celui de Bonn de l'Ouest.

Une vue de l'avenir

D'où une action diplomatique extrêmement tenace qui vise :

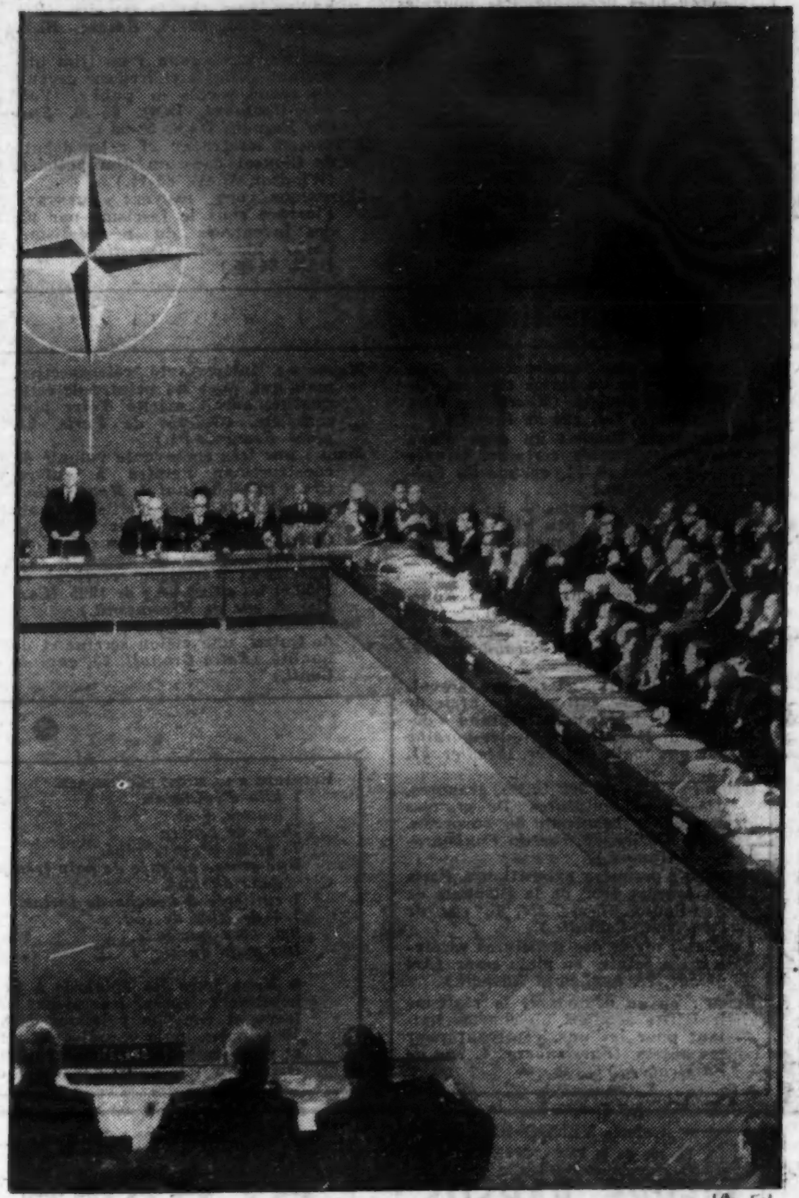
1° A faire reconnaître le gouvernement de Pankow ;

2° A éliminer la tête de pont occidentale à Berlin ;

3° A tendre les bras aux dirigeants de la République fédérale pour les convaincre de traiter directement avec Moscou.

Pas à pas, l'U.R.S.S. avance dans cette direction. La République démocratique allemande conquiert progressivement sa personnalité internationale. Le Président Eisenhower admet le caractère « anormal » de la situation de Berlin, où les alliés acceptent d'envisager un amenuisement de leurs droits. On ne compte plus les hommes politiques de Bonn qui font le voyage de Moscou.

M. Krouchtchev espère qu'un jour le système imposé aux Allemands de l'Est aura donné suffisamment de preuves de son efficacité pour que ceux de l'Ouest modifient leur jugement unanimement hostile à son sujet. Le Dr Adenauer ne sera pas éternellement là, qui s'est consacré corps et âme à la tâche d'amarrer à l'Occident un pays dont il se méfiait lui-même. Ses successeurs n'auront probablement ni sa ténacité ni même sa conviction. Cela leur serait d'autant plus difficile qu'entre temps il sera devenu évident pour l'Allemand moyen que ses protecteurs sont rigoureusement incapables de tenir la promesse qu'ils lui ont faite de réunifier le pays.



LE CONSEIL DE L'O.T.A.N.
Et la nouvelle génération ?

Une nouvelle génération se lèvera alors, qui aura oublié la haine que les atrocités de la guerre et des occupations ont élevée entre Allemands et Russes. Qu'une crise économique éclate, qui mette fin au « miracle allemand », et des millions de chômeurs peuvent être amenés à se demander si le régime communiste, qui assure à tout le moins le plein emploi et qui constate d'un an sur l'autre ses progrès, n'est pas, après tout, préférable. Peut-être, en pensant ainsi, les Soviétiques se trompent-ils, surestiment-ils leurs chances. En tout cas, ils ont une conception de l'avenir, une vue à long terme. C'est précisément ce qui fait si cruellement défaut à l'O.T.A.N.

Les pays « sous-développés »

Autre exemple : les pays dits sous-développés. Ils ne se connaissent pas d'ennemi plus déterminé que le colonialisme. Pour l'abattre, ils peuvent compter en tout état de cause sur l'appui soviétique. Mais, une fois leur indépendance politique assurée, ils s'aperçoivent vite que rien n'est vraiment changé, que leur sujétion subsiste par rapport à l'Occident sur le plan économique. La lutte contre le « colonialisme » se transforme donc en lutte contre « l'impérialisme ». Inutile de dire que les encouragements ne manquent toujours pas de la part de l'U.R.S.S. Ils procèdent à des nationalisations dont ils attendent monts et merveilles. Mais celles-ci ne changent rien, bien entendu, à la condition de masses que l'indépendance et la diffusion de la culture ont rendues pourtant impatientes de mieux vivre. Ils n'ont ni les cadres, ni les structures, ni les moyens financiers nécessaires pour faire face à leurs immenses besoins.

D'où un chaos où sombrent vite les institutions démocratiques au profit de dictatures militaires. Discours démagogiques, surenchère nationaliste, permettent à celles-ci, pendant quelque temps, de contenir les revendications populaires. Mais leur échec est, à la longue, inévitable. Qui alors peut se présenter avec un programme précis, qui peut se vanter d'avoir fait ses preuves dans les luttes et sous les persécutions, qui peut se réclamer du prestige de la réussite soviétique et chinoise ? Personne d'autre que les communistes. Ils évitent d'ailleurs de se brûler prématurément les ailes. Mais ils prennent date et s'infiltrent, méthodiquement, dans l'Etat. Voir, notamment, ce qui se passe à Djakarta et Bagdad. En face, que fait l'Occident ? L'aumône (...).

Contre toute menace, il existe une parade. Encore faut-il la trouver. La défensive ne saurait suffire. Elle condamne sur le front européen au lent repli. A l'extérieur de l'Europe, elle est impuissante à éviter des surprises aussi désagréables que le passage en un tour de main dans le camp adverse, après une émeute de quelques heures, d'un pays comme l'Irak, réputé forteresse du camp occidental. L'offensive sur le terrain choisi par M. Krouchtchev est sans espoir. Elle n'aurait de sens que si l'on employait de part et d'autre des armes égales. Mais c'est le refus des armes du totalitarisme qui constitue l'honneur et la raison d'être essentielle de l'Occident. En y renonçant, il se renierait lui-même.

Pour le moment, l'activité de la diplomatie occidentale consiste trop souvent à imaginer des plans de règlement d'ensemble séduisants pour les amateurs de logique, mais totalement dénués d'attrait aussi bien sur l'opinion que sur les Soviétiques. Ou encore des accords limités, dont leurs auteurs eux-mêmes soulignent la « *modestie* ». Il ne faut pas trop en médire. Après tout, c'est l'imagination des experts qui a trouvé les cotes mal taillées qui ont mis fin aux guerres de Corée et d'Indochine, libéré l'Autriche de l'occupation étrangère, stabilisé la situation au Proche-Orient.

Les bras de M. « K »

Mais il ne s'agit là que de palliatifs. La seule voie qui reste ouverte à l'Occident, c'est celle qui consiste à démontrer l'inutilité de la guerre froide, à faire campagne pour l'armistice, à appeler l'humanité réconciliée à se consacrer enfin à ses vrais problèmes, qui sont ceux du pain et de la dignité pour tous. Il n'est pas nécessaire pour s'y attaquer d'un commun accord que l'un des camps l'ait définitivement emporté sur l'autre. Et leur solution serait infiniment plus facile si les milliards gaspillés aujourd'hui à préparer une guerre à laquelle personne ne croit plus étaient consacrés sans délai à des plans mondiaux de développement.

Une telle reconversion ne peut pas se faire par miracle. Elle n'est d'ailleurs possible que si les Soviétiques s'y prêtent, ce dont ils semblent loin. Mais une action méthodique est possible de la part de l'O.T.A.N., dont le premier effet déjà non négligeable serait d'accroître notablement son crédit auprès des pays non engagés.

Le plus important serait de rassembler en un tout les éléments épars d'une politique active, de leur donner une formulation simple et précise, de nature à faire comprendre à chacun que l'on parle sérieusement, qu'au lieu de se résigner, en attendant un miracle, à une lutte interminable et absurde, on a décidé d'aller de l'avant.

Il faudrait ensuite mener de pair une action d'information et une campagne d'initiatives diplomatiques. La première devrait avoir pour effet de montrer ce qu'est le monde occidental, qu'il soit ou non engagé dans l'O.T.A.N., et de le montrer notamment aux dirigeants soviétiques. Il est facile de dénoncer les libertés que ceux-ci prennent avec la vérité. Il n'en est pas moins évident qu'ils se font de cette vérité une représentation totalement différente de la nôtre et que, sur l'essentiel, ils sont sincères. Ils ne mentent pas lorsqu'ils croient à la supériorité de leur système sur celui du capitalisme. M. Krouchtchev lui-même, fils d'une famille misérable, témoin des dernières années du tsarisme, devenu maître d'un des plus grands empires du monde, est le mieux placé pour constater la prodigieuse transformation de la Russie.

Mais que sait-il du monde libre ? (...) Sait-il que la promotion sociale est un des faits majeurs des grands pays modernes, qu'elle s'est réalisée sans pratiquement verser le sang, que la tendance à l'uniformisation mentale et au progrès économique n'est pas limitée, tant s'en faut, aux démocraties dites populaires? (...)

Personne évidemment ne s'attend à obtenir du chef du gouvernement soviétique qu'il cesse de considérer son propre système comme le meilleur. Mais on pourrait essayer de lui faire comprendre que la classe ouvrière d'Occident — pas seulement celle d'Outre-Atlantique — n'est pas exploitée au point d'être à la veille de chercher refuge dans ses bras.

ANDRE FONTAINE

(1) Ce texte est extrait de « L'Alliance atlantique à l'heure du dégel », qui vient de paraître aux Editions Calmann-Lévy.

SEMAINE SAINTE A SÉVILLE

NOMBREUX VOYAGES ORGANISES
Visite de l'ESPAGNE et du PORTUGAL
A Séville, logement assuré dans la ville même

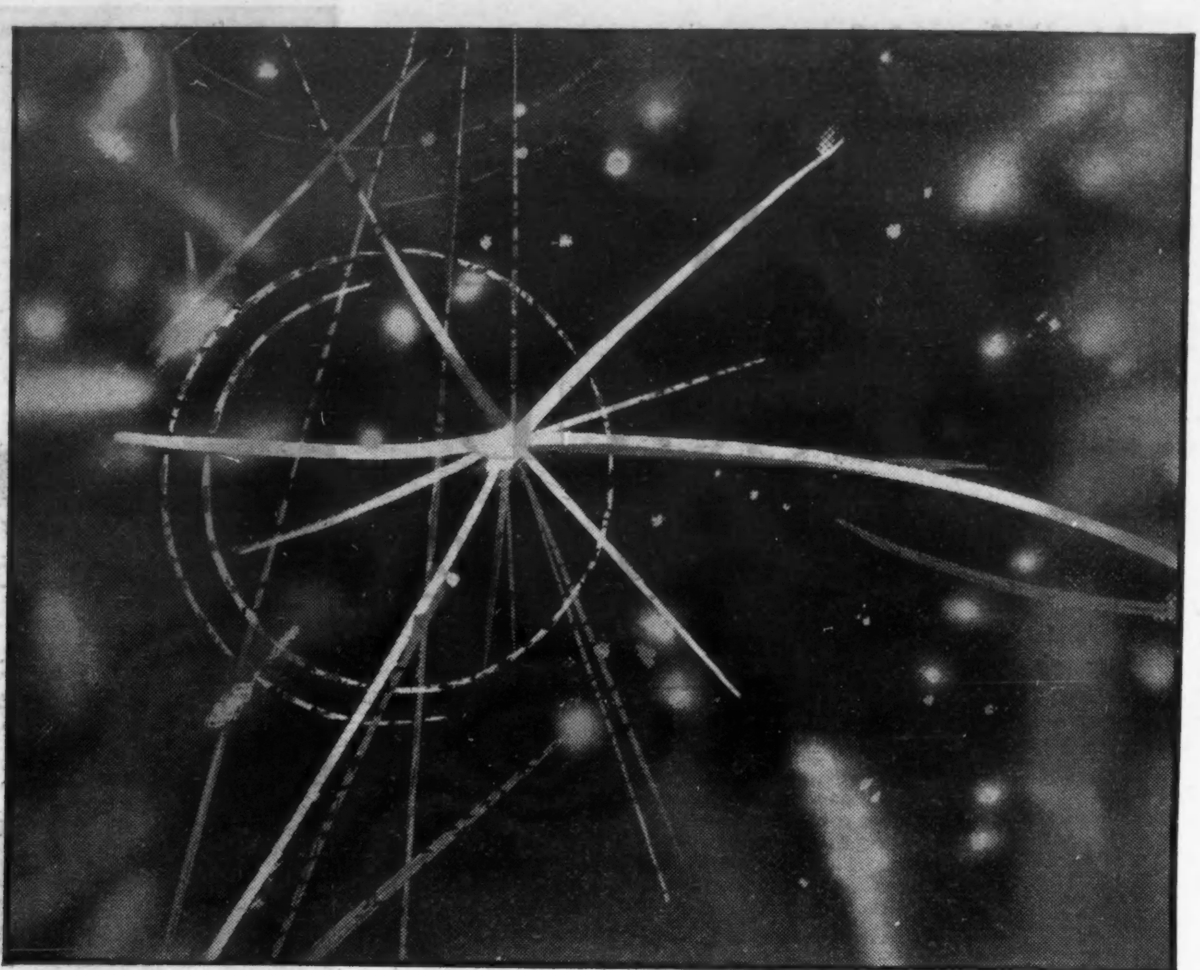
Programme gratuit sur demande

LE TOURISME FRANÇAIS
LICENCE 77
96, rue de la Victoire - PARIS (9e) - TRI. 15.43

SCIENCES

Une machine à chercher

● ***Treize pays — dont la France — ont réuni 130 millions de nouveaux francs pour construire un « synchrotron à protons ». Thomas Lenoir explique l'utilité de cette machine qui ne produit rien.***



DÉSINTÉGRATION D'UN ATOME D'ARGON (*). *A la poursuite des secrets de la matière.* (CERN.)

LA machine a 200 mètres de diamètre. Elle a coûté 130 millions de nouveaux francs. Elle est la plus puissante du monde. Vendredi dernier, à Meyrin, près de Genève, elle a été officiellement inaugurée par les représentants des treize pays qui se sont unis pour la construire. Que produit-elle ? Rien. A quoi sert-elle ? A chercher. Pour trouver quoi ? « *Si nous le savions*, disent les physiciens, *nous n'aurions pas eu besoin de la construire.* » C'est le « synchrotron à protons » du CERN.

Aucun pays d'Europe n'a les moyens d'effectuer seul — comme le font les Etats-Unis et l'U.R.S.S. — les investissements considérables qui sont aujourd'hui nécessaires pour faire progresser la recherche dans le domaine de la physique pure. C'est pourquoi douze nations (Belgique, Danemark, France, Grèce, Italie, Norvège, Pays-Bas, République Fédérale Allemande, Royaume-Uni, Suède, Suisse, Yougoslavie), auxquelles l'Autriche s'est jointe plus tard, ont créé en février 1952 le Conseil européen pour la recherche nucléaire (CERN), financé en commun (1) et chargé de construire les « accélérateurs de particules » qui sont les instruments de base de l'exploration de la matière. Le CERN en a inscrit deux à son programme : un synchro-cyclotron de 600 millions d'électronvolts, mis en service en août 1957, et le synchrotron à protons de 25 milliards d'électronvolts qui vient d'être inauguré.

Des savants de tous les pays membres du CERN ont contribué à la conception et à la réalisation de ce dernier, sous la direction du physicien anglais J.P. Adams. La participation industrielle, scientifique et technique de la France a été très importante. Des physiciens français ont contribué de façon essentielle au calcul des champs magnétiques et du profil des aimants. D'autres ont étudié par des dispositifs analogiques les moyens d'éviter ces « pièges à protons » que sont les résonances parasites caractéristiques de la nouvelle méthode de focalisation magnétique adoptée. C'est un Français, P. Lapostolle, qui a dirigé la mise au point de l'accélérateur linéaire et du délicat dispositif d'injection des particules dans le synchrotron. Un autre, M. Dèche, a supervisé les travaux géodésiques de haute précision nécessaires à la mise en place au millimètre près et à la parfaite stabilité de l'appareil.

La pêche aux rayons

Le seul moyen d'étudier la structure d'un noyau atomique, c'est de le briser. Or, les noyaux atomiques se désintègrent et libèrent certains des éléments qui les composent lorsqu'ils sont heurtés par une particule animée d'une grande énergie. Ces particules existent dans la nature : ce sont les « rayons cosmiques » qui pénètrent en permanence dans l'atmosphère terrestre. Mais ils sont difficiles à capter. Beaucoup sont arrêtés par les hautes couches de l'atmosphère. Ceux qui parviennent jusqu'au sol, d'autre part, ne peuvent être « orientés » vers la cible qu'on leur offre. Pendant longtemps, les physiciens ont dû se contenter d'installer leurs appareils de mesure au sommet des montagnes en attendant qu'un rayon cosmique veuille bien les traverser. Cette hasardeuse pêche à la ligne a pris fin avec la mise au point de machines capables de « fabriquer » des rayons cosmiques en accélérant des particules jusqu'à une vitesse proche de celle de la lumière et en les dirigeant sur les atomes à désintégrer. Plus l'énergie imprimée au « projectile » est grande, plus complète est la désintégration du noyau atomique visé et plus nombreuses les particules élémentaires qui sont libérées dans le choc.

Les projectiles utilisés dans le nouvel accélérateur du CERN sont des protons, c'est-à-dire des noyaux d'atomes d'hydrogène. Suivons-les dans la machine.

« Les grains fondamentaux »

Débarrassés de leurs atomes d'hydrogène par ionisation, ils sont d'abord introduits dans un premier accélérateur linéaire qui leur communique, en moins de 30 mètres, une énergie de 50 millions d'électronvolts. Déviés à la sortie par un dispositif « d'inflexion », ils pénètrent alors en 6 millièmes de seconde dans le synchrotron proprement dit. Celui-ci se compose d'un tube circulaire de 200 mètres de diamètre (soit une circonférence de 628 mètres) et de la taille d'un gros tuyau d'aspirateur. C'est dans cet étroit tunnel où le vide a été fait que les protons vont tourner.

Le premier problème est de les maintenir sur leur trajectoire et d'empêcher qu'ils ne se cognent aux parois. Il est résolu par la création d'un champ magnétique circulaire engendré par 100 unités d'électro-aimant d'un poids total de 4.000 tonnes, réglés de façon à maintenir les particules, à quelques centimètres près, sur une orbite de 200 mètres de diamètre. Le second problème est celui de l'accélération. Elle se fait dans 16 « cavités d'accélération », où les protons reçoivent au passage une brève impulsion magnétique. La difficulté est d'assurer un synchronisme parfait entre le mouvement des particules et la fréquence des impulsions, celles-ci devant être données au moment précis où les protons traversent la cavité. Pour atteindre sa vitesse finale (99,94 % de celle de la lumière, soit environ 300.000 km/sec.), le faisceau de particules doit effectuer près de 480.000 tours en une seconde.

Les protons peuvent alors soit frapper une cible placée dans le tube lui-même, soit être dirigés dans une des deux salles d'expérience contiguës à l'appareil. Ils ont alors une énergie de 25 milliards d'électronvolts.

A quoi vont-ils servir ? A démanteler un peu plus complètement la matière. Il y a un siècle, l'atome était tenu pour la plus petite structure existante. Puis les physiciens s'aperçurent qu'il se composait en réalité d'un minuscule noyau entouré d'un certain nombre d'électrons dont le nombre et la disposition déterminaient les propriétés chimiques des corps (le diamètre moyen d'un atome est d'un cent millionnième de millimètre, le noyau étant par rapport à l'atome comme une balle de golf dans un cercle de 7 km de diamètre). Il y a une quarantaine d'années, lorsque le noyau atomique put être brisé, on y découvrit une combinaison de protons et de neutrons. Un peu plus tard, le photon s'y ajoutait, ce qui portait à quatre le nombre des « grains fondamentaux » de la matière.

Mais les découvertes n'ont cessé de se multiplier et on dénombre aujourd'hui trente-deux particules élémentaires. Aux quatre premières, se sont ajoutés en particulier le neutrino, les mésons mu, pi et k, enfin les hypérons, « particules étranges » beaucoup plus lourdes que toutes les autres et que seuls les accélérateurs géants sont en mesure de produire artificiellement. On a découvert d'autre part qu'à presque toutes les particules connues correspond une « antiparticule », corpuscule jumeau présentant des propriétés en partie identiques et en partie opposées.

Quelles découvertes, quels progrès peut-on attendre du synchrotron du CERN ? Rappelons d'abord que la machine est exclusivement destinée à des recherches de science pure. C'est là le seul principe que l'on puisse poser avec certitude. Pour le reste, le « rendement » scientifique étant directement fonction de la liberté et de l'initiative individuelles, il ne peut être question de développer un programme. Le mieux que l'on puisse faire est d'énumérer certains problèmes qui préoccupent les physiciens en général — pas seulement ceux du CERN — et vers la solution desquels l'utilisation de la nouvelle machine pourrait permettre de progresser.

Les domaines d'exploration

Il y a d'abord celui des propriétés des antiparticules, c'est-à-dire de l'antimatière. Avec un accélérateur de 25 milliards d'électronvolts, on doit pouvoir produire une grande abondance d'antiprotons et d'antineutrons. On peut même espérer une proportion d'antiprotons mille à dix mille fois supérieure à celle obtenue avec l'accélérateur américain de Berkeley d'une puissance de 6 milliards d'électronvolts).

Il faut envisager aussi la découverte possible de nouvelles particules fondamentales. Très schématiquement, on peut dire que plus une particule est massive, plus sa production nécessite des énergies élevées. Or, on constate que les énergies maxima obtenues artificiellement jusqu'ici ne dépassaient que de très peu l'énergie nécessaire pour produire les plus lourdes particules connues. Les physiciens se demandent donc si un flux de protons d'une énergie beaucoup plus élevée permettra de mettre en évidence l'existence de particules plus massives encore. Que le résultat soit positif ou non, il permettra de préciser la notion encore très vague de « particule fondamentale ».

Autre domaine d'exploration : celui du comportement des particules « rares », qui ont des seuils de production élevés et sur lesquelles on ne sait encore presque rien. Une étude précise, par exemple, de la désintégration spontanée de certaines d'entre elles devrait apporter un élément de réponse à cette question essentielle : les lois fondamentales de la nature restent-elles invariantes dans le cas d'un changement de sens de l'écoulement du temps ?

L'imprévu

Enfin, l'analyse du comportement des photons de très haute énergie permettra peut-être de déterminer — ce qui est l'un des grands problèmes de la physique mathématique — s'il existe ou non une limite à la validité des lois de l'électrodynamique quantique telles qu'elles sont énoncées actuellement. Il n'est pas absurde d'imaginer qu'il puisse en sortir un bouleversement important des concepts sur lesquels se fonde aujourd'hui la recherche.

Les physiciens du CERN pourront s'orienter aussi dans beaucoup d'autres directions. Ce qu'ils savent déjà, en tout cas, c'est qu'ils devront compter avec l'imprévu et se tenir prêts à découvrir tout autre chose que ce qu'ils cherchent.

Le synchrotron à protons de Genève ne sera pas très longtemps « le plus puissant du monde ». Les Américains en construisent un d'une puissance de 30 milliards d'électronvolts, qui sera terminé dans le courant de cette année à Brookhaven, et les Russes comptent mettre en service dans un ou deux ans un accélérateur de 50 milliards d'électronvolts. Mais ce n'est pas le « record » qui intéresse les chercheurs du CERN. L'important, pour eux, c'est de pouvoir disposer, grâce à l'effort commun de treize pays, d'un instrument d'exploration qui leur assure des années de travail fructueux à la poursuite des secrets de la matière.

THOMAS LENOIR.

(1) Les participations les plus importantes sont celles de l'Angleterre (25 %), de la France (21,22 %), de l'Allemagne (19,52 %) et de l'Italie (10,09 %).

(*) Cette photo a été prise au sommet de la Jungfrau par des physiciens du CERN. On y suit la trace de la particule à haute énergie qui a heurté le noyau d'argon, gaz rare de l'air. De telles expériences permettent aux savants d'analyser les propriétés des particules.

Exclusif :

PIERRE JACCOUD

par RENÉ FLORIOT

P. JACCOUD.

Le procès de Pierre Jaccoud a laissé à tous ceux qui l'ont suivi un sentiment de profond malaise, que sa condamnation n'a pas dissipé, au contraire. Que l'accusé soit sympathique ou non, de bonne ou de mauvaise qualité humaine, là n'est pas le problème. Est-il coupable de meurtre ? Et s'il ne l'est pas, cela ne signifie-t-il pas que chaque citoyen, fût-ce dans la plus démocratique des nations, peut se retrouver demain déshonoré, brisé, rayé des vivants ?

Comment une telle aventure est-elle possible ?

Lorsque Mᵉ Floriot a pris la parole pour défendre Pierre Jaccoud, tout le monde donnait celui-ci coupable et prévoyait une peine maximum.

Lorsqu'il s'est tu, le doute avait saisi l'ensemble des spectateurs et ébranlé les jurés au point qu'ils firent demi-mesure.

Ce qu'a dit Mᵉ Floriot ne ressortit nullement à l'éloquence. C'est un exercice d'intelligence pure, appliqué à un problème scientifique. Un exercice fascinant.

Voici la démonstration de Mᵉ Floriot.

(Agip.)

TROIS ATTITUDES DE Mᵉ FLORIOT.
« On n'est pas jaloux...

Le 1ᵉʳ mai 1958, à 22 h. 58, la gendarmerie de Plan-les-Ouates est avisée qu'un crime vient de se commettre.

Elle se rend immédiatement sur les lieux et constate que Charles Zumbach, qui habite une petite villa, chemin des Voirets, dans la banlieue de Genève, a été tué sauvagement à coups de revolver et à coups de couteau. Sa femme a été elle-même blessée d'un coup de feu et transportée à l'hôpital.

Interrogée avec beaucoup de ménagements, elle pourra simplement préciser qu'elle ne connaît pas l'agresseur, mais qu'elle peut en donner le signalement approximatif suivant : grand, mince, cheveux foncés, un peu plus de trente ans, proprement vêtu, portant vraisemblablement un veston.

Le juge d'instruction et le procureur général arrivent à leur tour sur les lieux. Ils y retrouvent le fils de la victime, André Zumbach, qui vient de rentrer des studios de Radio-Genève où il travaille.

Qui peut avoir commis ce crime ?

Un rôdeur qui est entré pour voler ? Aucun tiroir n'est ouvert, et il semble bien que la victime ait fait entrer volontairement le meurtrier dans la pièce où le drame s'est passé et qui est la chambre de travail de M. André Zumbach.

Alors, une vengeance ? Et magistrats et policiers d'inviter André Zumbach à dire si son père avait des ennemis. « Non », répond le jeune homme.

Trois coups de téléphone

Il signale toutefois qu'un garage dépendant de la propriété avait été loué à un nommé Clot et que son père avait un jour constaté que ce singulier locataire était en possession d'un attirail de cambrioleur. Il ne l'avait pas dénoncé, mais l'avait prié de quitter les lieux.

Il n'était pas encore parvenu à le faire expulser. Dans la crainte d'être dénoncé, l'homme avait-il voulu faire disparaître celui qui le tenait à sa merci ?

Cette piste sera suivie pendant un certain temps par la police et amènera l'arrestation de Clot et de sa bande, qui comprend un certain nombre de récidivistes, et tous ces hommes seront d'ailleurs ultérieurement condamnés par la Cour d'assises pour de nombreux cambriolages.

André Zumbach continue à s'interroger pour essayer de donner un détail intéressant aux policiers. C'est alors qu'il se souvient de trois coups de téléphone reçus à Radio-Genève dans l'après-midi : à 16 heures, un inconnu l'a appelé alors qu'il était absent. Il lui fut répondu qu'il fallait rappeler à 19 heures. L'inconnu a voulu alors savoir jusqu'à quelle heure durerait son travail. On lui a répondu : *« Jusqu'à 23 heures ou 23 h. 30. »*

Après 19 heures, l'homme téléphone à nouveau deux fois : une fois vers 21 heures, une fois après 22 heures. Le standardiste a passé la communication, mais personne n'a répondu lorsque André Zumbach a décroché l'appareil.

Manifestement, l'inconnu voulait donc s'assurer que le renseignement qu'on lui avait fourni à 16 heures était exact et qu'André Zumbach était bien présent à Radio-Genève.

André Zumbach va tirer de ces faits une conclusion qui me paraît à l'évidence exacte : l'auteur de ces trois coups de téléphone est le meurtrier ou un complice du meurtrier. En revanche, il va faire une déduction manifestement erronée et qui va fausser toute l'instruction.

Il a en cela beaucoup d'excuses, car il s'agit d'un homme frappé douloureusement dans son affection et que ce crime atroce a complètement bouleversé.

Personne ne saurait donc lui faire grief d'avoir manqué de lucidité et de sang-froid.

Il n'en reste pas moins que cette déduction sera le premier élément d'une suite d'erreurs où la justice va s'engager.

André Zumbach pense en effet que *c'était à lui* que le meurtrier en voulait. C'est évidemment ridicule, puisque le crime a été commis à 22 h. 45, c'est-à-dire à une heure où le meurtrier savait, par les trois coups de téléphone qu'il avait donnés, qu'André Zumbach ne serait forcément pas là.

Encore une fois, il est bien certain que si André Zumbach n'avait pas été dans cet état de total bouleversement, il aurait, au contraire, tiré la seule conclusion logique qui s'imposait, à savoir que c'était à son père que le meurtrier en voulait et que celui-ci s'était simplement assuré qu'il ne risquait pas d'être dérangé par le fils pendant l'accomplissement de son forfait.

Supposons, pour fixer les idées, que Clot ou quelqu'un de sa bande ait voulu se débarrasser d'un homme qui détenait un secret redoutable.

Cet individu ne peut commettre son crime qu'une fois la nuit tombée et les voisins couchés. Ceux-ci, en effet, hésiteront, s'ils sont déjà couchés, à sortir de leur maison en pleine nuit, alors qu'ils ont entendu des appels au secours et des détonations. Il faut donc agir tard, mais pas trop tard, car le fils risque d'arriver.

En commettant le forfait à 11 heures moins le quart, on met toutes les chances de son côté.

Ce raisonnement très simple n'a même pas effleuré André Zumbach qui s'est mis à chercher fébrilement quels pouvaient bien être ceux qui lui en voulaient.

Il ne se découvre qu'un ennemi : Pierre Jaccoud.

Pourquoi estime-t-il que Pierre Jaccoud est son ennemi ? Parce qu'il est devenu, au début de l'été 1957, l'amant de Linda Baud et que Pierre Jaccoud l'a su.

D'autre part, André Zumbach a reçu en août et septembre 1957 des lettres dépeignant Linda Baud sous un jour défavorable et contenant trois photos représentant cette jeune fille complètement nue. André Zumbach a, dès le premier jour, été persuadé que ces lettres avaient été l'œuvre de Pierre Jaccoud.

Les révélations de Linda

D'autre part, ce dernier lui a demandé un rendez-vous en octobre 1957, au cours duquel il s'est borné pratiquement à lui demander s'il envisageait d'épouser Linda Baud.

André Zumbach est donc convaincu que Pierre Jaccoud est son ennemi et qu'il n'a pas reculé devant un crime aussi odieux.

Tout ceci est évidemment puéril, puisque, d'une part, il est évident que ce n'était pas à André, mais à Charles Zumbach que le meurtrier en voulait et, d'autre part, parce que nous savons maintenant, sans discussion possible, qu'André Zumbach n'est plus l'amant de Linda Baud depuis novembre 1957 et que Pierre Jaccoud ne l'ignore pas. Pierre Jaccoud ne peut donc avoir aucun ressentiment contre lui, puisque, d'une part, il n'est en rien à l'origine de la fin de sa liaison avec Linda, qui se situe dans le printemps 1956, et, d'autre part, puisque non seulement il n'est plus l'amant de la jeune femme, mais que celle-ci s'affiche déjà depuis plusieurs mois avec un jeune fonctionnaire des Nations Unies, M. Minne.

C'est tellement vrai que depuis le mois d'octobre 1957, André Zumbach n'a plus entendu parler de Pierre Jaccoud qui, apparemment, se désintéresse maintenant complètement de lui.

Si Pierre Jaccoud est, par hasard, jaloux de quelqu'un, ce doit être de ce M. Minne, « Don Juan » des Nations Unies, et non de Zumbach ! On n'est pas jaloux de l'avant-dernier !

Il n'empêche que cet homme, accablé par la douleur et incapable, on le conçoit, de mettre de l'ordre dans ses idées, va révéler ses soupçons au juge d'instruction.

Dès le lendemain, il court chez Linda Baud et lui montre les lettres anonymes dont il ne lui avait jamais parlé et les photographies qui les accompagnaient.

Il est facile d'imaginer les réactions de la jeune femme. Elle conçoit pour Jaccoud une rancune

(Agip.) (Dalmas.)

... AU COURS DE SA PLAIDOIRIE.
... de l'avant-dernier ! »

certaine et elle a reconnu, lorsque je lui ai posé la question, que ses premières déclarations s'en étaient certainement ressenties.

Sur l'invitation de Zumbach, elle téléphone donc au chef de la police et s'offre à faire des révélations.

Que va-t-elle révéler à ce fonctionnaire ? Que Jaccoud est jaloux d'André Zumbach et que c'est la raison pour laquelle il a fait écrire à celui-ci des lettres anonymes.

Premier choc

Elle va révéler que les photos qui accompagnaient ces lettres ont été prises peu de temps auparavant et qu'elle y a consenti uniquement parce que Jaccoud, pistolet en main, menaçait de se suicider si elle n'y consentait pas.

Elle ajoute qu'à une autre occasion, Jaccoud l'a emmenée une belle nuit devant la villa des Zumbach. Il a insisté pour qu'elle aille chercher André et, sur son refus, il a donné plusieurs coups de klaxon, puis est parti. Il a alors conduit la voiture sur les bords de l'Aire, et là, il a sorti son pistolet et elle a senti le froid du canon sur son cou, mais elle a réussi à désarmer son agresseur et est parvenue à s'enfuir, rentrant à pied à Genève.

Lorsqu'elle est venue à cette barre, nous lui avons posé des questions et elle a été obligée de reconnaître qu'elle n'avait pas dit au chef de la police que, postérieurement aux lettres anonymes et à la scène romancée des bords de l'Aire, elle avait rompu avec André Zumbach, et ce, dès novembre 1957, que Jaccoud le savait et qu'il ne lui avait du reste plus jamais parlé de Zumbach, qu'elle s'était ensuite affichée avec Minne et que Jaccoud connaissait l'existence de ce nouveau flirt.

Lorsque je lui ai demandé pourquoi elle n'avait pas révélé tous ces faits, elle s'est bornée à donner cette pauvre réponse : « *C'est parce qu'on ne me l'a pas demandé.* »

Ainsi donc, la suspicion initiale sur Pierre Jaccoud est basée :

1) Sur une déduction manifestement fausse : c'est à André Zumbach que le meurtrier en voulait.

2) Sur une appréciation erronée : le 1er mai 1958, Pierre Jaccoud était son ennemi.

3) Sur une déposition romancée et tronquée qui dissimule une partie de la vérité.

Le juge d'instruction se décide, le 19 mai, à interpeller Jaccoud.

La première question qu'il pose : « *Etes-vous l'auteur des lettres anonymes ?* », est certainement faite avec discrétion et embarras.

Il faut reconnaître qu'il est malaisé de demander à un ancien bâtonnier, député au Grand Conseil, s'il a fait écrire des lettres anonymes contenant les photos de sa maîtresse nue.

Manifestement, il est persuadé que, non seulement Jaccoud va répondre par la négative, mais encore qu'il va s'indigner de se voir soupçonner d'une pareille action.

Notons en passant que si Jaccoud adopte cette attitude, l'affaire est terminée. Personne ne pourra jamais établir qu'il est l'instigateur de ces lettres, puisqu'elles ont été écrites par une femme que nul ne connaît et que la police n'aurait jamais identifiée si Jaccoud n'avait pas révélé son nom après s'y être fait autoriser par elle.

Il y avait, il est vrai, les photographies que seul Jaccoud pouvait avoir prises, puisqu'elles l'avaient été dans sa propre garçonnière, mais l'homme avait pu les laisser traîner, elles avaient pu lui être subtilisées à son étude.

En bref, une dénégation énergique coupait court à toute discussion.

Or, à la surprise du magistrat, Pierre Jaccoud répond, sans hésiter, qu'il a dicté ces lettres à une tierce personne.

C'est un premier choc pour le juge.

Il va donc demander à l'avocat de lui permettre, non pas de perquisitionner, mais de visiter son étude et son appartement, et Jaccoud acquiesce sans difficulté.

A l'étude, on trouve un pistolet Mauser 6/35 avec des cartouches.

La teinture

A l'appartement, le juge qui, manifestement, est gêné et qui va vite, ne découvre ni la gabardine ni le poignard marocain, mais encore des balles de 6/35 avec cette circonstance particulière que ces projectiles sont contenus dans une boîte de 25 et qu'il n'y en a plus que 19.

Or, il est établi par les constatations faites sur place que le meurtrier a utilisé 6 balles.

C'est un second choc pour le juge qui saisit arme et munitions et commet un expert pour vérifier si ce pistolet peut être l'arme du crime.

Or, cet expert, avant de procéder à sa mission, examine l'arme et est frappé par deux détails : les rayures du canon ont été griffées récemment, quant à la pointe du percuteur, elle a été limée.

Il faut savoir, pour comprendre l'importance de cette découverte, que lorsqu'on retrouve, comme c'est le cas en l'espèce, les balles dans le corps d'une victime et les douilles éjectées par un pistolet, il est facile de dire si une arme quelconque est ou n'est pas l'arme du crime et cela en examinant ses rayures et son percuteur. Il est donc bien évident que si l'arme a été maquillée, justement sur ses rayures et sur son percuteur, l'identification sera rendue beaucoup plus difficile.

Or, cela l'avocat qu'est Pierre Jaccoud ne peut pas l'ignorer.

C'est un troisième choc pour le juge et il n'est pas besoin d'avoir reçu ses confidences pour se rendre compte qu'il a dû être le plus sérieux, et de loin.

Pendant ce temps, Jaccoud est parti à l'étranger pour assister à des congrès internationaux, et il rentre teint en blond.

Bien entendu, tout le monde le remarque et le juge d'instruction comme les autres.

Le magistrat l'interpelle à nouveau et, pour la première fois, Jaccoud va lui mentir en affirmant que c'est par suite d'une erreur d'un coiffeur qui ne comprenait pas le français que ses cheveux ont pris cette teinte nouvelle.

Cette explication ridicule est la preuve que depuis que Jaccoud a été interpellé une première fois par le juge d'instruction, il a été tellement bouleversé qu'il est prêt à faire n'importe quelle sottise.

On s'est beaucoup interrogé sur cette teinture. Le président avait lui-même déclaré que c'était idiot et tout le monde en est convenu.

Je crois que, pour comprendre Jaccoud, il faut, par la pensée, essayer de se représenter le choc que peut recevoir un homme connu, qui vient de dépasser la cinquantaine et qui, après une vie de travail acharné, est arrivé à la situation enviée qu'il souhaitait et sur le plan professionnel

→

FABRIQUE
DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES
POUR MONTRES
*
J. CHATENOUD ET Cie
ANNECY (France)
Téléphone : 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76
*
Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

→

et sur le plan politique. Si l'on ajoute que cet homme porte un nom respecté et qu'il est père de trois enfants, on admettra, je pense, que se sentir suspecté d'un crime atroce ferait chanceler la raison de plus d'un.

Et personne à qui se confier ! Alors, jour après jour, l'inquiétude grandit.

L'avocat qu'est Jaccoud sait qu'on va obligatoirement le confronter avec Mme veuve Zumbach. Et si elle le reconnaissait !

L'histoire judiciaire est pleine de ces erreurs commises par des victimes qui, de la meilleure foi du monde, dans un groupe de personnes qu'on leur présente, reconnaissent, sans hésitation, comme étant le criminel le greffier du juge ou un inspecteur de police (c'est ce qui se produira, du reste, dans cette affaire).

Alors, c'est l'inculpation, le déshonneur, la situation brisée, les enfants qu'on montre du doigt dans la rue... et c'est l'idée folle de se faire décolorer qui doit, bien plus sûrement qu'une reconnaissance hypothétique de Mme Zumbach, le désigner à l'attention.

Si Jaccoud avait expliqué tout cela à son juge, peut-être n'en serions-nous pas là. Mais comme c'était difficile pour le bâtonnier Jaccoud d'avouer, à ce jeune magistrat à la nomination duquel il avait concouru, un pareil état d'âme.

Il est, du reste, vraisemblable que le juge ne l'aurait pas cru.

Nous voyons tous les jours arriver dans notre cabinet des malheureux qui s'effondrent en sanglotant et qui menacent sincèrement de mettre fin à leurs jours, uniquement parce qu'un magistrat instructeur les a inculpés ou les a même simplement menacés de les inculper d'un délit très mineur.

Devant le juge, ils ont fait bonne contenance et puis, maintenant, c'est l'écroulement...

Le rôle de Mme Zumbach

Les magistrats dont c'est le métier de prononcer les inculpations finissent par ne plus se rendre compte du retentissement qu'elles peuvent avoir sur les intéressés. Certes, je ne méconnais pas que, dans notre affaire, le juge n'ait pas mesuré, tout au moins partiellement, la répercussion qu'avait pu avoir sur Jaccoud, son initiative, mais il savait que, le même jour, le bâtonnier avait plaidé brillamment une affaire difficile. En tout cas, Jaccoud n'a pas osé avouer la vérité et cela démontrerait, s'il en était encore besoin, à quel point il était désemparé.

Comment a-t-il pu lui, avocat expérimenté, soupçonner que le juge croirait une pareille fable et, en tout cas, ne la ferait pas vérifier ?

La vérification a eu lieu : elle a été accablante : c'est bien volontairement que Jaccoud s'est fait teindre.

C'est le quatrième choc pour le juge, qui fait arrêter Pierre Jaccoud.

Voulez-vous que nous nous arrêtions ici et que nous fassions le point ?

Cette arrestation a le retentissement que vous savez. Chacun est frappé de stupeur, mais personne ne défend Pierre Jaccoud, non pas que cette accusation ne stupéfie pas tous ceux qui le connaissent et encore plus ceux qui l'admirent, mais il ne vient à l'idée de personne que ce jeune magistrat a mis ce grand bâtonnier sous mandat de dépôt sans avoir la certitude totale de sa culpabilité.

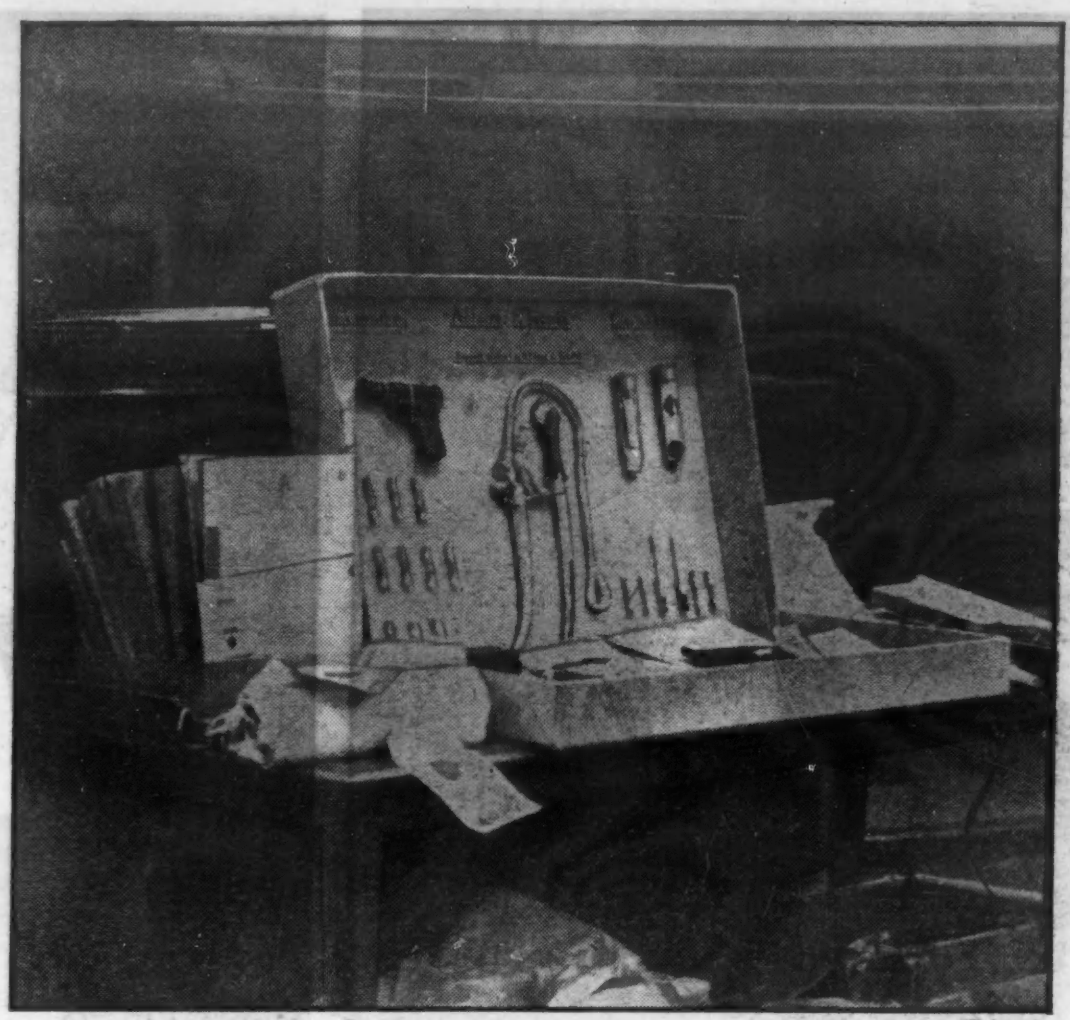
On est atterré. Chacun s'interroge. Tout le monde déplore le scandale, mais chacun est persuadé que si le moindre doute avait existé, le magistrat aurait reculé devant une telle mesure et, comme cette mesure va se prolonger pendant dix-huit mois, la conviction va aller en s'affermissant, s'il en était encore besoin, d'autant que, par quelques communiqués opportunément publiés par la presse, on apprend que d'autres preuves ont encore été réunies contre l'ancien bâtonnier.

Et cependant — mais ça, le public ne le sait pas — il a été établi :

1) Que les 19 cartouches 6/35 qui restaient dans la boîte de 25 étaient d'une marque tout à fait différente de celles qui avaient provoqué la mort de Zumbach.

2) Que le pistolet 6/35 saisi s'était révélé, après une expertise très sérieuse, comme ne pouvant pas être l'arme du crime.

En d'autres termes, Jaccoud avait été arrêté parce qu'un fils bouleversé de douleur avait fait une déduction ridicule (c'est moi qui étais visé par le meurtrier), tiré une conclusion puérile (je continue, au 1er mai 1958, à avoir un ennemi implacable en la personne de Pierre Jaccoud) parce que son ancienne maîtresse, sous le coup d'une colère du reste légitime, avait dissimulé toute une partie de la vérité au chef de la police et parce que, sous le coup de l'affolement, il s'était fait teindre les cheveux.



(Dalmas.)

LES PIÈCES A CONVICTION.
« Une conclusion puérile. »

Si par la suite, et notamment lorsque le rapport d'expertise démontra que son pistolet ne pouvait être l'arme du crime, Jaccoud avait été rendu à la liberté, quel scandale ! On n'eût pas manqué de reprocher violemment à ceux qui avaient pris cette décision d'avoir agi avec une légèreté incompréhensible.

C'est alors que l'on va découvrir d'autres charges en même temps que, par un phénomène curieux que l'on rencontre dans l'analyse de presque toutes les erreurs judiciaires passées, on va tenir pour négligeables les éléments qui innocentent Jaccoud, soit en les oubliant, soit en les déformant, de telle manière qu'ils ne constitueront plus un obstacle à la thèse de la culpabilité.

C'est Mme veuve Zumbach elle-même — et je m'excuse de la mettre en cause, car je respecte sa douleur — qui va, inconsciemment, j'en suis sûr, donner l'exemple.

Vous vous souvenez que deux éléments du signalement qu'elle avait donné du meurtrier étaient : *« Un peu plus de trente ans et grand. »*

Une contre-vérité

Le premier détail sera oublié, et pourtant, Mme Zumbach a vu le meurtrier de son mari à deux mètres, dans une pièce — vous avez pu le constater lors de la visite sur les lieux — qui était violemment éclairée. A-t-elle réellement pu confondre un homme de trente ans et un homme de cinquante ans ?

Elle a ajouté qu'il était grand, et c'était une impression qui devait correspondre à la réalité, puisque, lorsqu'on la mettra en présence de cinq hommes, elle dira en parlant de celui qui porte le n° 3 : *« C'est celui-là qui ressemblerait le plus, la grandeur correspondrait. »* Or, *« celui-là »*, c'est l'inspecteur de police Cristina, qui mesure 1 m. 81, c'est-à-dire 8 centimètres de plus que Pierre Jaccoud.

Voilà ce que disait Mme Zumbach avant l'arrestation de Pierre Jaccoud.

Le 28 octobre, alors que Pierre Jaccoud est arrêté depuis quatre mois, interrogée par le juge d'instruction, elle dira : *« En ce qui concerne le signalement de l'homme, je me rappelle avoir dit qu'il s'agissait d'un homme de taille moyenne. »*

Et aucune objection ne lui sera faite !

Comment l'homme était-il vêtu ?

Interrogée le lendemain du drame, Mme Zumbach avait dit qu'il était proprement vêtu et devait avoir un veston. Manifestement, pour Mme Zumbach, l'homme était en « taille ». L'expérience prouve que lorsqu'on ne fait qu'entrevoir un individu, c'est d'abord sa silhouette que l'on retient : grandeur, grosseur, allure générale. Or, il est bien certain que l'allure générale est très différente, suivant que l'homme paraît avec un veston pincé à la taille ou, au contraire, est vêtu d'un manteau ample et sans ceinture.

Mme Zumbach, en parlant du veston, répondait manifestement à une question du policier qui voulait savoir si cet homme en taille était vêtu d'un blouson, d'un chandail ou d'un veston.

Jaccoud est arrêté et on retrouve chez lui la fameuse gabardine à laquelle manque un bouton.

Le 28 octobre, Mme Zumbach déclare qu'il lui est maintenant impossible de préciser *« si l'homme portait un manteau ou s'il était en veston »*.

Sa vieille amie, Mme Delacretaz, qui la reconduisait en voiture de l'ouvroir, le soir du crime, a été frappée, comme elle, par la présence du vélo du meurtrier qui était appuyé contre la haie de la propriété de Zumbach.

A trois reprises différentes, elle a précisé la couleur de la bicyclette.

Elle affirme une première fois qu'elle était de couleur gris souris, une seconde fois qu'elle était grise et une troisième fois qu'elle était gris clair.

Elle l'a tellement bien vue qu'elle a précisé que les pneus étaient petits.

La couleur de cette bicyclette paraissait tellement acquise que lorsque, le 19 mai, le juge fait sa visite domiciliaire, il trouve au domicile de Pierre Jaccoud une bicyclette de couleur noire qui est la seule que possédait celui-ci, qu'il ne saisit pas, justement parce que cette bicyclette est noire et qu'elle ne peut pas être celle qu'a vue Mme Delacretaz.

Eh bien, à l'audience, Mme Delacretaz, considérant la bicyclette de Jaccoud complètement noire, déclarera « qu'il est bien possible que cette bicyclette soit celle qu'elle a vue ».

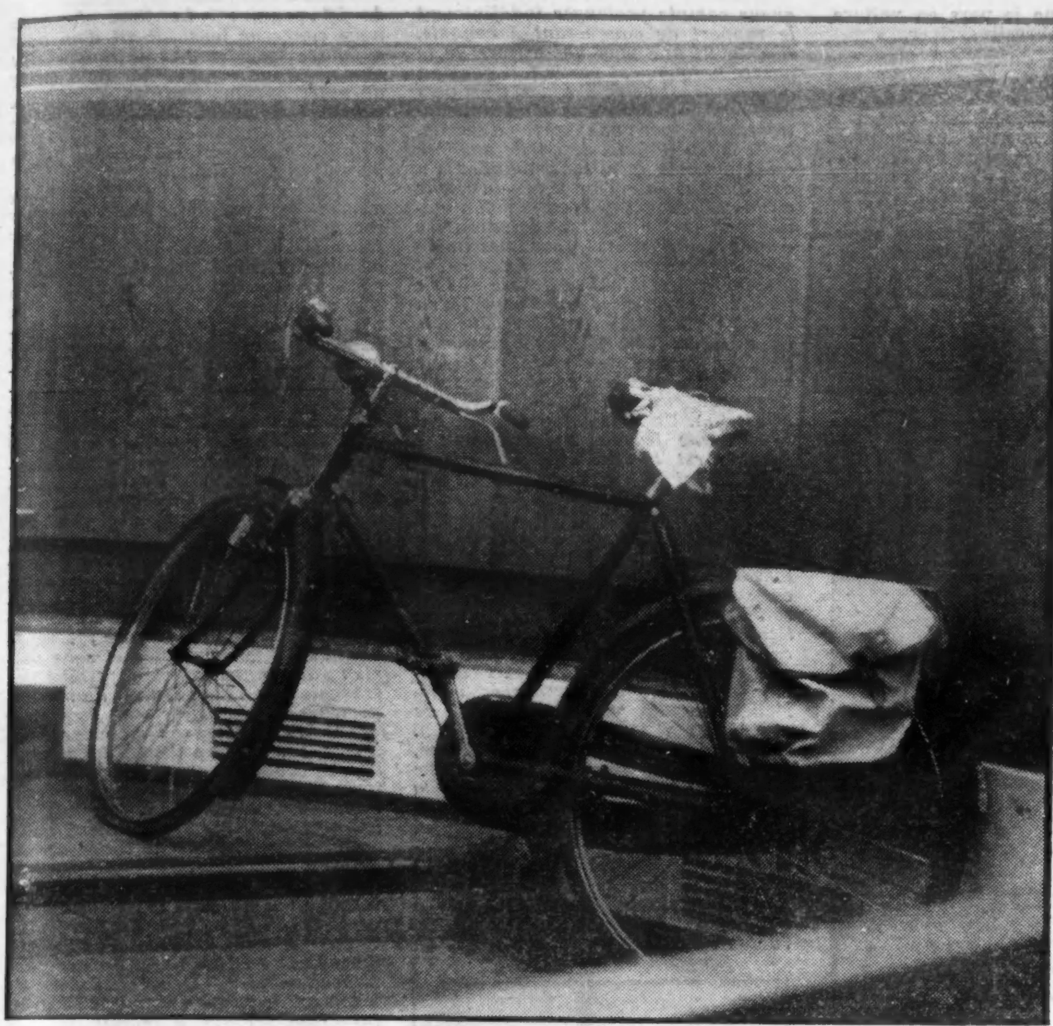
Il faudrait alors admettre que Mme Delacretaz voit grises des bicyclettes noires.

M. le procureur général ne s'est pas laissé arrêter par cette hypothèse. Il a émis l'idée que peut-être, la nuit, à la lumière des phares, toutes les bicyclettes étaient grises.

Il y a mieux : deux jours plus tard, l'expert habituel du juge d'instruction, M. Hegg, est venu

De la naissance
à la maturité
VALS DIGESTIVE
EAU MINERALE NATURELLE
C'est la santé

Quelques
PARDESSUS
démarqués
160 NF, 180 NF, 200 NF
Jack Romoli
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72



(Dalmas.)

LA BICYCLETTE DE Mᵉ JACCOUD.
« La nuit, donc, toutes les bicyclettes sont grises ? »

nous affirmer que, sans que personne le lui ait demandé, il avait fait l'expérience et qu'effectivement, un vélo noir paraissait gris aux phares.

Nous avons maintenant la preuve que c'était une contre-vérité, puisque, lors du transport sur place, l'expérience a été faite et que, comme tous les gens de bon sens le pensaient, les phares d'automobile n'ont pas pour effet de modifier la couleur des objets.

Des raisonnements absurdes

Ainsi donc, résumons-nous.

C'est au père que le meurtrier en voulait et certainement pas au fils.

Il était de grande taille, il avait une trentaine d'années et son vélo était gris clair.

Pierre Jaccoud n'a jamais vu Charles Zumbach, il est de taille moyenne, il a cinquante-trois ans et la seule bicyclette qu'il possède est noire.

Tout ceci n'a aucune importance. C'est certainement lui le meurtrier !

En effet, on a retrouvé sur place un bouton analogue à ceux qui se trouvaient sur sa gabardine. Chose plus grave : un bouton manque à ladite gabardine.

Mieux encore, le reste de fil qui tenait après ce bouton miraculeusement trouvé est d'une contexture et d'un coloris exactement identiques au morceau de fil que l'on trouve sur la gabardine à la place du bouton manquant.

Le fourreau du poignard marocain porte des traces de sang dont « l'ancienneté » d'après les experts correspond approximativement à l'époque du crime.

Des traces de sang sont trouvées également sur la fameuse gabardine. Qui plus est, un morceau de foie humain a été trouvé à l'intérieur de la poche de cette gabardine dans laquelle vraisemblablement Jaccoud avait placé son poignard.

Enfin, s'il est exact que le pistolet automatique trouvé chez Jaccoud n'est pas l'arme du crime, il est par contre établi que l'avocat a possédé une autre arme : un pistolet à crosse noire dont il s'est certainement débarrassé depuis le crime.

Je vais vous démontrer, sans discussion possible :

1) Que Jaccoud s'était débarrassé de ce pistolet noir depuis au moins dix-huit mois au moment du crime ;

2) Que rien ne permet de dire que le bouton trouvé sur les lieux du crime provient de la gabardine de Jaccoud ;

3) Que rien ne permet d'affirmer que les taches, du reste microscopiques, trouvées sur la gabardine correspondent à des cellules sanguines ou hépatiques :

Mais je voudrais, d'ores et déjà, faire deux remarques, sur lesquelles je reviendrai plus complètement, qui vous confirmeront encore que c'est forcément en faisant des raisonnements absurdes que l'on peut penser à la culpabilité de Jaccoud.

Supposons-le coupable.

Il va donc, lui qui possède une voiture, se rendre en bicyclette dans la banlieue de Genève, porteur à la fois d'un poignard marocain et d'un pistolet.

Il a donné des coups de téléphone et il sait qu'André Zumbach ne sera pas là avant 23 h. 10. Que ferait-il devant la villa de Zumbach vingt-cinq minutes avant ?

Le procureur général soutient qu'il y était néanmoins et que le père Zumbach, en ouvrant les volets, l'a aperçu. Admettons-le.

Jaccoud, que Charles Zumbach ne connaît pas, n'avait pas d'explications à lui donner. Il pouvait simplement prétendre qu'il cherchait quelqu'un ou qu'il se promenait. En tout cas, on ne tue pas un homme parce qu'il vous demande ce que vous faites devant sa propriété.

Comme l'accusation sent tout le ridicule d'une telle situation, elle soutient que peut-être Jaccoud venait, en l'absence du fils, essayer de récupérer ses lettres.

Les lettres

C'est oublier que celles-ci avaient été envoyées huit mois auparavant, que Jaccoud n'en avait plus jamais entendu parler et qu'on se demande ce qu'il pouvait en redouter.

A supposer qu'il ait éprouvé brusquement le besoin de les récupérer, et ce, pour des motifs que, personnellement, je n'aperçois pas, il pouvait tout d'abord, avant d'employer le pistolet et le poignard, en faire la demande à André Zumbach et tout permet de penser que cet homme d'honneur les lui aurait restituées sans difficulté.

Admettons cependant qu'il ait préféré employer la manière forte, lui dont il est impossible de citer, en cinquante-trois ans de vie, un seul acte de violence, et qu'il ait décidé cette expédition extraordinaire à Plan-les-Ouates : encore fallait-il être certain que les lettres s'y trouvaient. Or, il y avait au moins une chance sur deux qu'André Zumbach les ait détruites, car c'est généralement le sort que l'on réserve à ce genre de missives.

A supposer qu'il les ait conservées, il pouvait les avoir dans son portefeuille, soit dans son bureau de Radio-Genève, soit dans la villa de ses parents.

Comment Pierre Jaccoud aurait-il pu imaginer de venir réclamer à Charles Zumbach, dont nous savons que celui-ci n'en connaissait pas l'existence, ces lettres anonymes dont rien ne permettait d'être certain qu'elles se trouvaient dans la villa.

Ajoutons au surplus qu'aucun tiroir n'a été ouvert et que rien n'a été fouillé.

Allons plus loin et demandons-nous ce que pouvait craindre Pierre Jaccoud.

Tout d'abord, il savait par la presse qu'André Zumbach était fiancé à celle qui est devenue sa femme et que le début de ces fiançailles était contemporain de l'aventure qu'il avait eue avec Linda Baud. Ceci mettait tout de même le jeune homme dans une situation difficile, à supposer, ce qui paraît exclu, quand on le connaît, qu'il ait eu brusquement, et huit mois après leur réception, envie de se servir de ces lettres.

Au surplus, quel danger représentaient ces lettres pour Pierre Jaccoud : elles n'avaient pas été écrites par lui et personne ne pouvait retrouver la scriptrice.

Elles n'étaient authentifiées que par les photos. Ce n'est tout de même pas André Zumbach qui avait soigneusement caché cette aventure à sa fiancée qui allait les montrer et c'était encore moins Linda Baud. Alors ?

Et voici ma deuxième remarque, avant de discuter l'une après l'autre chacune des charges.

La gabardine et le poignard

Si Jaccoud est coupable, il sait qu'on peut identifier son pistolet, qu'on peut trouver des traces de sang sur le poignard et sur la gabardine, qu'on constatera d'autre part l'absence d'un bouton sur ce vêtement.

Ce dernier détail ne peut pas lui avoir échappé, car toute la presse suisse, dès le lendemain, signale qu'un bouton de manteau a été découvert à proximité des lieux du crime.

Il faudra donc admettre que cet homme prendra la précaution de faire disparaître le pistolet, mais conservera le poignard, alors que personne, sinon sa femme, n'en connaît l'existence, puisqu'il a toujours été dans un placard et que ses trois enfants et ses trois domestiques, interrogés, ont tous déclaré qu'ils ne l'avaient jamais vu.

Non seulement il gardera ce poignard et cette gabardine, mais encore il ne prendra même pas la peine de retirer le fil qui pend encore après l'étoffe, il ne pensera pas à faire recoudre le bouton, alors que je vous ai démontré, au cours des débats, que trois au moins de ces boutons avaient déjà été remplacés.

Admettons qu'il ait été partiellement négligent jusqu'au 19 mai, date de la visite domiciliaire du juge et qu'il ne se soit pas, jusqu'à cette date, inquiété du poignard et de la gabardine. Au cours de cette visite, il doit terriblement redouter la découverte de ces deux objets compromettants. Il pousse un grand soupir dès que le juge est parti et, dès le lendemain, il jette le poignard dans le Rhône. Reste la gabardine. S'en débarrasser n'est pas un problème, puisqu'elle est vieille et élimée et qu'il s'en va pour un long voyage à Bordeaux, à Paris, à Bruxelles, à Amsterdam et à Stockholm. S'il revient sans sa gabardine, où la retrouvera-t-on et que pourra-t-on lui reprocher ?

Il pourra, sans crainte d'être démenti, affirmer qu'il l'a perdue ou qu'il l'a oubliée, ce qui ne l'a pas outre mesure préoccupé, étant donné qu'elle avait quatre ans d'âge.

Or, le 17 juin, lorsque les policiers perquisitionnent, gabardine et poignard sont toujours à leur place.

RENE FLORIOT.

[Vous avez lu.

Juré, en votre âme et conscience, auriez-vous condamné Pierre Jaccoud ?...

Nous ne vous demandons pas de répondre à cette question car tout débat sur ce point est stérile. Nous avons seulement voulu apporter ici à tous ceux qui croient à la rigueur intellectuelle, et à la nécessité d'essayer de s'y tenir, un document qui donne à réfléchir.]

PROCHAINEMENT

Une grande exclusivité de L'EXPRESS

« LA GUERRE DES GÉNÉRAUX »

Une confrontation des mémoires des hommes d'Etat et des chefs militaires qui ont conduit la dernière guerre, par le grand historien militaire britannique :

B. H. LIDDELL HART

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● Un romancier espagnol arrêté. — De nouveaux textes de Simone Weil. « Ce seul grand esprit de notre temps », selon Camus. — André Gorz : la branche mélancolique de la littérature contemporaine. — Monique Lange : une façon d'être hors la loi.

LE jeune romancier espagnol Luis Goytisolo vient d'être arrêté par la police franquiste à Barcelone.

Son dernier roman, « Las Afueras » (Les Faubourgs), salué par la critique espagnole comme un événement littéraire, sortira prochainement en France, aux Editions du Seuil.

Luis Goytisolo est le frère de Juan Goytisolo, qui vit en France, où ses premiers romans « Jeux de mains » et « Deuil au Paradis » (Gallimard), ont eu plus qu'un succès d'estime.

Les deux frères appartiennent à cette nouvelle génération d'écrivains espagnols dont l'indépendance d'esprit est en train de rétablir le prestige de la littérature espagnole dans le monde.

En régime fasciste, ce sont là des choses que le pouvoir ne peut pas tolérer.

★

DANS une petite chambre étroite qui donne sur les jardins du Luxembourg et l'avenue de l'Observatoire, au cinquième étage de la rue Auguste-Comte, une vieille dame menue, au visage bienveillant et triste, a l'amer privilège de pleurer deux des esprits les plus marquants de notre époque, qui moururent en pleine jeunesse : sa fille, Simone Weil, et son ami, Albert Camus.

« *Camus venait souvent me voir,* me dit Mme Weil. *Nous parlions de Simone ; comme ses visites me faisaient du bien ! La veille de son départ pour Stockholm, il est venu ici un soir. Il voulait se recueillir dans cette chambre. Il m'a demandé une photo de Simone pour l'emporter avec lui. La dernière fois que je l'ai vu, quelques jours avant ce voyage fatal, il m'a demandé de lui montrer le diplôme de Simone,* « Science et perception, de Descartes », *annoté de sa main. Je lui ai dit :* « Emportez-le. » *Il m'a répondu :* « Ce n'est pas prudent. Vous n'en avez qu'un seul exemplaire, et comme je pars en voiture, un accident pourrait arriver... »

Albert Camus supervisait lui-même la publication des œuvres de Simone Weil dans sa collection « Espoir » et son aide fait aujourd'hui défaut à Mme Weil qui corrige les épreuves de « Ecrits historiques et politiques », un recueil d'essais et d'articles publiés dans des revues ou inédits, qui paraît ce mois-ci.

En 1951, lorsqu'il eut pris connaissance de « La Connaissance ouvrière », Camus écrivait à Mme Weil :

« *Simone Weil, je le sais encore mieux maintenant, est le seul grand esprit de notre temps et je souhaite que ceux qui le reconnaissent en reçoivent assez de modestie pour ne pas essayer d'annexer ce témoignage*

(Archives.)

LUIS GOYTISOLO.
Intolérable...

bouleversant. Pour moi, je serais comblé si l'on pouvait dire qu'à ma place, et avec les faibles moyens dont je dispose, j'ai servi à faire connaître et à répandre une œuvre dont on n'a pas encore mesuré tout le retentissement. Croyez bien que je parle ici sans désir de vous être agréable, je dis seulement une petite part de ma reconnaissance envers celle que je regretterai toujours de n'avoir pas connue... »

Extrait des « Ecrits historiques et politiques », un article de Simone Weil à propos des « nouvelles données du problème colonial » :

« *Il ne serait pas difficile de trouver une colonie appartenant à un Etat démocratique où la contrainte soit à bien des égards pire que dans le pire Etat totalitaire d'Europe. La coexistence de deux races, même si l'une dirige, n'implique pas elle-même une si grande contrainte. Des bases d'une collaboration suffisante pour réduire la contrainte au minimum pourraient être trouvées (...). Si la population de la colonie a le sentiment que le vainqueur compte prolonger indéfiniment le rapport de conquérant à conquis, il s'établit une paix qui diffère de la guerre uniquement par le fait que l'un des camps est privé d'armes. C'est vers une telle situation que tend automatiquement, par une sorte d'inertie, toute colonisation... de quelle manière est-il possible qu'elle s'améliore ? Un des moyens que l'on peut concevoir est la naissance d'un mouvement d'opinion dans la nation colonisatrice contre les injustices effrayantes imposées aux colonies. Un tel mouvement d'opinion semblerait devoir être facile... L'expérience montre qu'il n'en est rien (...). D'une manière générale, les Français sont tellement persuadés de leur propre générosité qu'ils ne s'enquièrent pas des maux que souffrent par eux des populations lointaines (...). Un autre moyen, celui qui se présente le plus naturellement à l'esprit, est une révolte victorieuse. Mais il est difficile qu'une révolte coloniale soit victorieuse. Le nombre serait du côté des révoltés ; mais le monopole de la technique et des armes les plus modernes pèse plus lourd dans la balance des forces (...) en supposant qu'une révolte armée soit heureuse, l'acquisition et le maintien de l'indépendance, dans de telles conditions, exigeraient une telle tension morale, une mise en jeu si intensive de toutes les ressources matérielles, que la population risquerait de n'y gagner ni bien-être ni liberté (...).*

Il semble qu'il n'y ait pas d'issue, et pourtant il y en a une. Il existe une troisième possibilité. C'est que la nation colonisatrice ait intérêt elle-même à émanciper progressivement ses propres colonies et qu'elle comprenne cet intérêt. Or, les conditions d'une telle solution existent. Le jeu des forces internationales fait que la France a intérêt, un intérêt urgent, évident, à transformer ses sujets en

(Archives.)

SIMONE WEIL.
Inoubliable...

collaborateurs (...). Il y aurait à examiner les modalités d'autonomie administrative, de collaboration au pouvoir politique et militaire, de défense économique. Ces modalités différeraient nécessairement selon les colonies (...). En ce qui concerne la France, il n'est pas sûr qu'une telle politique, même rapidement et intelligemment appliquée, puisse être efficace. Il est peut-être trop tard. S'il est vrai, par exemple, qu'au Nord-Annam et au Tonkin, neuf familles sur dix environ avaient perdu au moins un de leurs membres à cause de la répression de 1931. Mais ce qui est à peu près certain, c'est que cette politique offre à la France l'unique chance de conserver son rang de grande puissance. Pour moi, je juge cette solution infiniment préférable, si elle se réalise, à une émancipation qui résulterait d'un soulèvement victorieux. Car elle permettrait aux populations soumises aujourd'hui à tant d'intolérables contraintes d'accéder au moins à une liberté partielle sans être forcées de tomber dans un nationalisme forcené... »

Simone Weil écrivait ceci en 1938.

« *Ils sont terribles, certains articles de Simone sur les colonies* », a dit Albert Camus à Mme Weil.

★

« LE Traître », d'André Gorz, qui paraissait au Seuil il y a deux ans, et dont Sartre disait notamment (dans une préface de 50 pages) : « *Le livre de Gorz nous concerne tous... il est d'un bout à l'autre traversé par le mouvement qui nous anime, par le mouvement de notre époque. Radical et modeste, vague et rigoureux, banal et inimitable, c'est le premier livre d'après la défaite...* », est maintenant jugé par la presse anglo-saxonne.

« Time » écrit : « *Les lecteurs qui aiment les énigmes philosophiques seront fascinés par ce rébus qui ne fournit que des indices et n'indique aucune solution. Essentiellement, ce n'est pas une autobiographie — bien que certains faits correspondent à la vie personnelle de Gorz — car l'auteur ne cherche pas à se décrire, mais à se renier et à se détruire.* « Le Traître » *appartient à cette branche mélancolique de la littérature contemporaine dans laquelle une centaine de Jobs, de Silone à Koestler, ont plaidé leur cas malheureux devant le tribunal peu sentimental de l'Histoire — le cas des personnes déplacées...* »

Pour « Newsweek », « Le Traître » est « *une remarquable biographie* », dont le héros est « *l'exemple classique de ces jeunes Européens modernes désespérés, déchirés par des événements publics et privés des années de guerre, pessimistes (...). Il fut attiré vers l'analyse dépouillée et sans illusion de l'intellectualisme moderne français... En résumé, un brillant autoportrait.* »

En Angleterre, « The Observer » écrit : « *...le livre dans l'ensemble a l'accent convaincant d'un homme qui tente honnêtement de se sauver par l'usage de son raisonnement et de son intelligence et qui, d'une certaine manière, y réussit dans le cadre de son œuvre.* »

Pour le « Times Literary Supplement », « Le Traître » ressemble à première vue à l' « Outsider » (de Colin Wilson) sous une autre étiquette (...) : « *Les circonstances dans lesquelles vit le héros n'ont rien de vraiment tragique (comme il l'admet lui-même presque à regret), mais il en est profondément insatisfait, ainsi que de lui-même, et de sa propre insatisfaction, et de l'intérêt qu'il se porte à lui-même ; et de cet enchevêtrement complexe d'introspection douloureuse, Gorz réussit à faire un livre honnête et dense.* »

★

APRES avoir vendu des millions et des millions de livres dans le monde entier, la « New American Library » a reçu enfin, l'autre jour, sa première commande officielle d'Union soviétique : cinq exemplaires de « Ambre »...

★

ENGAGEE il y a dix ans comme dactylo chez Gallimard (elle tapait les « Carnets » de Valéry), Monique Lange (32 ans) s'occupe maintenant du Service des Traductions et publie ce mois-ci un second roman, « Les Platanes », 150 pages (le premier, « Les Poissons-Chats », n'avait que 90 pages) : « *Je montre ce que j'écris à tout le monde, et chaque fois que quelqu'un trouve un passage mauvais, je le coupe* », m'explique-t-elle, avec ce sourire qu'elle a, un peu gavroche, ce bout du nez qui remue lorsqu'elle va se moquer d'elle-même, et ses yeux brun chaud, ses cheveux noirs tout courts qui lui font une tête de petit garçon espagnol.

« *J'ai mis cinq mois à l'écrire, pendant le week-end et le matin, de 9 heures à 9 h. 30, au bureau après avoir accompagné ma fille Carole à l'école. C'est l'histoire d'une fille qui s'accroche à un homme qui en aime une autre. Elle est parfaitement lucide, elle sait que c'est foutu, mais elle sait que toutes les minutes qu'elle gagne, c'est de l'éternité. Seulement chaque fois qu'il est sur le point de s'attendrir, elle gâche tout en parlant et elle le sait. C'est plus fort qu'elle : elle parle. Elle ne triche pas. D'ailleurs à un moment donné, elle dit :* « Nous, les femmes, on est nées pour le mensonge ; quand on dit la vérité, il y a un déséquilibre. »

C'est une emmerdeuse, mais elle est sympathique. Ce genre de femme, tant qu'elle a des hommes amoureux d'elle, ça va, mais elle risque d'être vouée à la solitude de l'homme. C'est une façon d'être hors la loi, d'être une femme libre, de ne pas jouer le jeu féminin total. Elle a besoin de l'homme, mais avec une part de solitude beaucoup plus grande que la petite femme dépendante. Et puis elle a de l'humour, un humour qu'elle exerce souvent contre elle... »

ANNE-MARIE DE VILAINE.

A toutes les questions
que vous vous posez sur

LE SAHARA
ET
LE PÉTROLE

il est répondu dans le

NUMÉRO SPÉCIAL
de
LA NEF

LA NEF
● Revue trimestrielle
● En vente dans les kiosques et librairies
● Abonnements : 30, rue de l'Université, Paris

ENTRETIEN

Tout le monde est anarchiste

● *Après « Sexus » et « Plexus », Henry Miller publie « Nexus ». (1). Voici ce qu'il a raconté à « L'Express ».*

— Oserais-je vous demander si vous avez « Nimbus » de Henry Miller ?

DANS le sein — à la hauteur de la poitrine — du bel immeuble élancé et grave qui cale le ciel, rue Campagne-Première, une porte s'entrouvre. La femme qui me regarde est belle comme un rêve d'eunuque. Elle est en chemise de nuit — ou bien est-ce un songe ?

— *Monsieur ?*

Accent américain. Sourcils à vous couper le souffle.

— J'ai rendez-vous avec Henry Miller.

— *Entrez. Mon mari est dans la baignoire.*

Beau studio, moquettes laineuses, soyeuses ; livres agglomérés aux murs, tendant leurs cous suppliants : écoutez-moi, écoutez-moi. Comme dans un décor de théâtre, un escalier dur court vers la fenêtre, une rampe orne les murs hauts, on entend des bruits d'eau, des piaffements assourdis, quelque chose qui s'ébouriffe.

Sur la grande table dressée au milieu du lieu, un petit déjeuner fume : café, croissants qu'on devine tendres. Il est dix heures. Un monsieur entre deux âges, l'œil éveillé et la paupière lourde, gravite autour, décrivant des cercles de plus en plus stricts. Enfin, il alunit tout près d'une tasse. Il porte un pyjama rouge — rouge cerise, précisera-t-il tout à l'heure ; ses pieds sont nus et extrêmement propres.

Mme Henry Miller est partie se rimmeliser les cils.

Le pyjama cerise boit, d'un air amène. Le café ne lui sort pas, fumant, des narines, il ne hennit pas, Pégase éclatant à sabots de chair humaine. Pourtant, il y a en lui quelque chose de secret et d'égérique. La Muse secrète. Nuage de couchant rougi qui se serait condensé en un Anglais artiste et 'riste.

— *Un siège ? Une tasse de café ?*

Après avoir voleté à travers la loggia, la charmante Mme Miller atterrit sur ses talons graciles. Elle s'est muée en une femme du monde délicieusement habillée, elle me regarde d'un œil profond, sombre, un peu extatique, elle ressemble à une page de Henry Miller avec je ne sais quoi de plus hautain, d'inaccessible.

A peine ai-je le temps de refuser. Quoi ? C'est donc Lui ?

Il descend avec majesté l'escalier qui, à travers la fenêtre, s'enfonce dans les toits et le ciel. Il y a en lui de l'archange. Serait-il l'huissier du paradis ? Une chaine d'acier pend en effet sur ses épaules d'athlète vieilli, disparait dans les épaisseurs du pantalon, à la hauteur d'un nombril qui est celui du monde. Tout est gris : cheveux, yeux de poussière et de rêve, peau un peu blette qui habille un crâne qu'on sait beau et pur, chemise — ample et vague comme un style — soyeuse, laineuse. Miller s'est choisi en fonction de la moquette, qu'il va fouler d'un pied définitif. Il me regarde d'un sourire dur, soupçonneux. Soudain, le visage s'épanouit, ouvre ses pétales vieux de marbre veiné d'acier. Je discerne le sens de la chainette : elle symbolise la ride qui unit, ombilicalement, Miller l'immortel au temps qui passe, nuage floconneux que tissent les Parques.

L'interview commence aussitôt après l'amerissage, assis.

— Nom ?

— *Miller, Henry.*

— Profession ?

— *Aucune, et toutes. Poète.*

— Ascendance ?

— *Singe. Plus près de nous, Allemands.*

— Une goutte de sang néo-zélandais ? Birman ? Basque ?

— *Non. Singe : puis Allemand.*

— Lieu de naissance ?

— *New York.*

— Seconde naissance, je veux dire en France ?

— *A l'âge de trente-huit ans.*

— Pourquoi êtes-vous venu en France ?

— *Passer d'agréables vacances. Ecoutez, vous me terrorisez. Seriez-vous juge, et moi attaché, le cou sous la guille-eau-tiiine ?*

Il parle un français lent, un peu nasillard, très correct.

— *Essayons des bâtons rompus ? Voulez-vous ?*

Je m'étrangle presque de respect.

— Monsieur Miller, dis-je faiblement, quelle est, selon vous, votre importance, votre signification dans la littérature contemporaine... ?

— *Nulle. Ah ! notez cependant que je viens d'être élu à l'Académie américaine.*

— Le libellé exact de cette institution sans doute séculaire ?

— *Ah ! je ne me rappelle plus. Academy? Institute of Arts and...*

— *Peu importe*, dit l'homme en pyjama cerise, qui, entre temps, a fini son café et s'est chaussé de savates fort coquettes. Il donne des signes d'impatience, couve Miller de son regard désabusé, un peu aigri.

— Changeons d'axe : bâtons rompus, bâtons rompus. Vous demanderai-je quel est... votre premier souvenir d'enfance ?

Une pause. Le visage méditatif s'éclaire.

— *Ah ! vous tombez dans le mille. Jamais encore je ne l'ai dit à personne. Jamais je ne l'ai écrit.*

— Vous ne l'avez jamais publié, Henry ? dit le pyjama rose, intéressé.

— *Non. Ah ! le voici. Je me vois — à l'âge de deux ans et demi sans doute — assis sur ma* high chair of baby...

— *Sa haute chaire de bébé*, traduit aimablement l'homme au pyjama flamme.

— *Oui. C'est à Manhattan. Je suis chez des amis de mes parents. On m'apporte une assiette de porridge. Autour de moi, on parle. On parle allemand. Mais je n'écoute pas. Je suis enchanté, subjugué, ensorcelé par un oiseau qui chante, qui chante dans une cage superbement suspendue au plafond, au-dessus de nous.*

— Maitre, c'est merveilleux, dis-je, en plein enthousiasme. N'est-ce pas la clef même de votre œuvre ? Enfant parmi les hommes, vous étiez condamné à écouter des discours stupides et lourds. Mais vous les dédaigniez ; entendant à la place un chant céleste, un chant d'oiseau, tout en trilles et en contre-uts, et vos yeux, au lieu de suivre la trajectoire des cuillers à porridge, sont fixés au ciel. Vous entendez la musique des anges. Vous êtes le metteur en scène du ciel. Bâtons rompus.

— Pourquoi écrivez-vous, Monsieur Miller ?

— *Mauvaise habitude*, dit Henry Miller, lugubre. *Aussi, moyen de ne pas me suicider. Se suicider ? Est-ce qu'on dit ça ?*

— Etes-vous donc en état permanent de suicide ?

Mais il ne répond pas, jette un regard circulaire sur le studio à loggia, le pyjama grenat, la belle Mme Miller, aux cils maintenant droits et purs comme des épées, et qui annule l'espace avec la nostalgie d'un ange peint par Cocteau.

— Que pensez-vous de l'amour, de la mort, de la nuit de l'homme ?

— *Je n'ai pas d'attitude vis-à-vis des problèmes philosophiques. J'ai la philosophie de la non-philosophie. Je n'ai que des non-problèmes.*

— Croyez-vous alors en un non-Dieu ?

Une grande stupéfaction court à travers l'assistance morose. Miller cligne nerveusement de l'œil.

— *Vos questions ne sont pas idiotes*, dit-il avec douceur. *Quand j'étais jeune, je lisais beaucoup : Kant, Schopenhauer, Blake. Je ne lisais pas Descartes...*

J'émets un « Ah ! » déçu.

— *Je pense, donc je suis... Mais je m'exerce justement à penser à rien, à ne pas penser... On cogite trop, on n'existe pas assez. On pense tant qu'on a fini par excogiter la bombe atomique, et la civilisation qui pense le plus est celle qui est menacée de n'exister point...*

→

(1) Correa, 466 pages, 16,50 NF.

PRIX DES DEUX-MAGOTS
BERNARD-G. LANDRY
Aide-mémoire pour Cécile
roman
denoël

Révélé par son récit LA PANNE
Grand Prix de la
TRIBUNE DE LAUSANNE 1958
Friedrich
DÜRRENMATT
publie un nouveau roman
LA PROMESSE
qui lui vaudra l'audience
d'un très vaste public
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

— Reprochez-vous à l'Occident la bombe atomique, monsieur ? dis-je poliment. N'êtes-vous pas vous-même une espèce de bombe atomique de l'art ?

— Parce que je fais tout éclater ? dit-il, incrédule.

— Alors, pourquoi nous reprocher la bombe atomique ? N'est-elle pas plutôt *la bombe artiste ?*

— Mais, objecte-t-il, *si elle fait sauter tout le bazar, c'est la fin de la philosophie, pas ?*

— Et la solution de tous les problèmes...

— Mais vous êtes trop logique, "Mister Weber. Toujours vous me mettez sur la guille-eau-tiiine, à la question, au supplice. Parlons autre chose, voulez-vous ? — Un penseur que j'ai beaucoup pratiqué : Bergson. Je me souviens d'une lecture que j'ai faite aux ouvriers de mon père, qui était tailleur... J'aimais aussi Nietzsche. J'avais une amie anarchiste, une Russe, Emma Goldmann, disciple de Bakounine... Elle me faisait lire des tas de trucs, des pièces de théâtre.

— Mais il n'y a plus d'anarchistes, monsieur Miller.

— Parce que l'anarchisme est partout, il est entré dans les mœurs. Tout le monde est anarchiste. Il ne faut pas réfléchir. Il faut plonger dans les données immédiates ! Et les données immédiates, ce sont les tripes ! Les tripes ! Penser avec ses tripes, écrire avec ses tripes ! Bergson est le plus grand anarchiste de tous les temps.

Le téléphone sonne.

— Il n'est pas là, répond Mrs. Miller. *Non, demain non plus, il part pour le Danemark.*

Et, silencieusement, comme le plateau quand la pièce est finie, le studio se peuple. Voici un petit garçon aux cheveux plus blonds qu'aucuns cheveux : c'est le fils de Henry Miller, il s'appelle Tony, il s'étonne toujours que les passants, dans la rue, caressent ses cheveux plus blonds que le miel. Voici Jean Fanchette, Mauricien et bilingue, directeur de « Two Cities », il vient avec un journal du soir, il y a quelque chose sur Miller, son maître, dans la page littéraire. Voici le téléphone qui sonne et resonne. Voici la porte qui s'ouvre, des fleurs, des visiteurs. La journée s'annonce redoutable. Laissons Miller à sa paix d'outre-Rocheuses, laissons-le préparer son voyage dans le Midi, laissons-le à ses non-problèmes, à ses sur-livres sur Sur.

— N'oubliez pas de m'envoyer une copie de votre papier, dit Miller en m'ouvrant la porte qui — il y a un siècle — s'est entrebâillée pour me laisser entrer dans la demeure du songe.

JEAN-PAUL WEBER.

MÉMOIRES

7, rue de l'Odéon

● ***Quatre ans après sa mort, Adrienne Monnier, « nonne gourmande » de la littérature, livre ses souvenirs.***

(Archives.)

ADRIENNE MONNIER EN 1915.
Insensée d'invention...

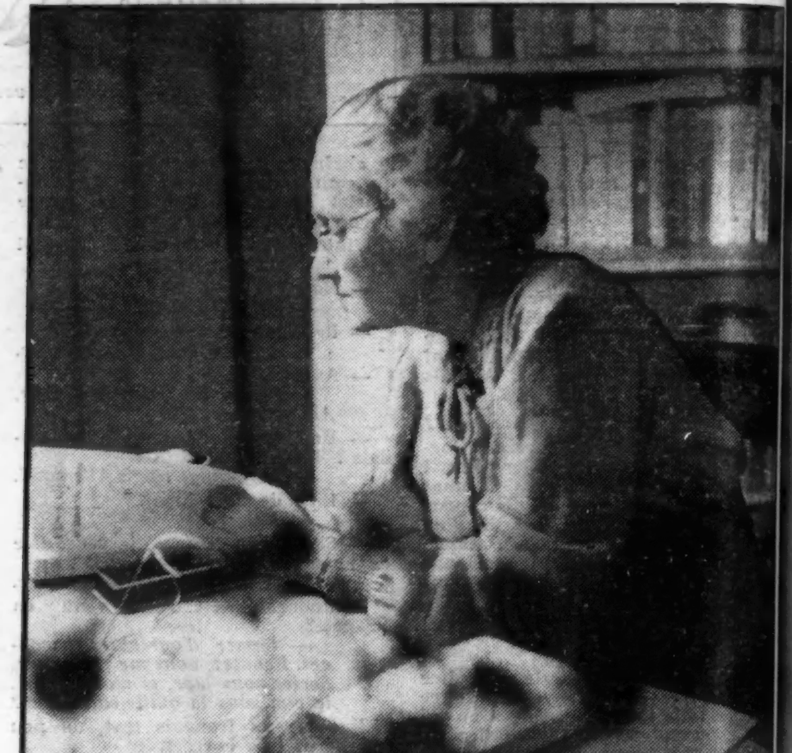
Il y a cinq ans, Adrienne Monnier mourait. Au 7, de la rue de l'Odéon, une galerie de tableaux s'est substituée à sa librairie. Les murs gris de « la Maison des amis du livre » ont été passés à la chaux et chaque jour sont plus rares ceux qui se souviennent d'une femme haute comme trois pommes, laquelle, durant un quart de siècle, réussit, dans cette boutique, à se concilier l'amitié de tant d'écrivains, celle de ses aînés comme de ses cadets. Cela méritait un livre de souvenirs, mais ce soin de l'écrire, Adrienne Monnier le remit sans cesse à plus tard...

Et une nuit du mois de mai 1955, elle se donnait la mort sans s'être mise à cette œuvre que ses amis attendaient. On le regrette. Mais refermant le petit recueil de ses rares écrits, que Maurice Saillet fait paraître, ayant lu ses souvenirs de la « Rue de l'Odéon » (1), chaque lecteur comprendra que, pour elle, le plaisir de lire et de faire lire passa toujours celui d'écrire. D'autres ont entrepris et se chargeront de composer l'histoire littéraire de l'entre-deux-guerres. Adrienne Monnier, elle, avait choisi de le vivre — et comme personne.

La N.R.F.

Secrétaire aux « Annales », une toute jeune fille qu'endormaient les belles voix consacrées par la mode, ne rêvait que de « Mercure », N.R.F.... autant dire plaies et bosses ! Rachilde, qu'elle était allée supplier, ne le lui envoya pas dire, il fallait être inconsciente pour vouloir renoncer au confort bourgeois des « Annales » et solliciter le plus bas des emplois au « Mercure ». « Insensé d'invention », ce furent les mots de Valette. Heureusement pour elle, Adrienne Monnier étant en effet parfaitement inconsciente, et c'est en pleine guerre un matin de 1915, qu'elle ouvre boutique au 7, rue de l'Odéon.

Elle entre en littérature comme d'autres prennent le voile. La comparaison n'est pas d'aujourd'hui, mais il faut la retenir car Adrienne Monnier s'est plu à cultiver cette image d'une religieuse des lettres. Tour à tour, « nonne gourmande » pour Poulenc, « sacristine en robe de bergère » aux yeux de Sachs, elle s'imposait enfin comme une sorte de « Mère Supérieure du livre ». L'immuable costume de bure grise ne fut sans doute pas étranger à la renommée du personnage, mais si Monnier mit quelque complaisance à accentuer cette élégance toute monacale, l'habit n'aurait pas suffi à faire la gloire de la libraire.



(Gisèle Freund.)

... ET EN 1950.
... la Mère Supérieure du livre.

La célérité durable de la Maison des amis du livre tint à ce qu'elle fut tout à la fois forum et confessionnal. Salon aussi. Encore qu'on ne lui donna jamais ce titre. Un salon donnant de plain-pied sur la rue et où venait qui voulait. Le premier fut Paul Fort — *« et personne ne pouvait mieux représenter, aux yeux d'une jeune fille qui sortait des « Annales », le poète en personne »,* — bientôt Fargue survenait, avant que ne suivent tous les autres que l'on sait : Claudel, Gide, Valéry, Apollinaire, Valery Larbaud... Après eux, Monnier devait attirer à elle et veiller sur trois générations d'écrivains.

De loin, voilà qui vous a tout l'air d'une vie facile. Pourtant, se persuader qu'il est aisé de réussir dans le commerce du livre en étant si bien entourée serait mal comprendre. Vers 1915, en fait d'auteurs, Monnier ne connaissait que leurs bouquins, lesquels, de l'avis général et à cause d'une compréhension trop lente, étaient pour la plupart mort-nés. De ces invendus, elle fit sa spécialité.

Dès lors, si beaucoup de jeunes hommes hors-la-loi des lettres vinrent tourner autour de celle qui, pour rien au monde, n'aurait exposé dans sa vitrine Bourget, Bazin et Bordeaux, c'est que la curiosité était la plus forte. Quand on en est à compter ses lecteurs sur les doigts d'une main, n'est-il pas naturel qu'on ait envie de s'installer à demeure dans une librairie qui pousse vos volumes en vitrine et où l'on vous cultive un public en serre chaude ? Monnier fit plus encore. Non contente de s'être donné des rois, elle voulut une rivale. Ayant appris que Sylvia Beach tenait comme elle une librairie de prêts rue Dupuytren, elle n'eut de cesse que la jeune Américaine vienne s'installer vis-à-vis de chez elle, 12, rue de l'Odéon.

Partie de dames

C'est en 1921 que s'engagea cette prestigieuse partie de dames qui devait durer vingt ans. D'un côté l'équipe française de la Maison des amis du livre, de l'autre les Anglais et les Américains, « Shakespeare and Co ». Passer d'un trottoir à l'autre, c'était alors traverser l'océan, et ces quelques pas, les ont franchis tous ceux qui comptent dans les lettres d'aujourd'hui.

(1) Albin Michel, 288 p., 7,80 NF.

Lisez le livre passionnant qui a inspiré le film

MONTANELLI
LE GÉNÉRAL DELLA ROVERE

Flammarion

ALGER, 2ème VILLE DE FRANCE
par F. ESPEL et D. DIMKA

Le livre que vous devez lire dès AUJOURD'HUI
Toutes Librairies, 28,50 NF

Editions Pensée Moderne, 48, rue Monsieur-le-Prince, Paris

(Archives.)

(Archives.)

ARAGON ET ANDRÉ BRETON EN 1916 A LA MAISON DES AMIS DU LIVRE.
L'honneur de servir ceux qui risquent.

Entre autres prodiges, et sans esprit de rivalité, on y réussit l'édition d'« Ulysse ». Car non contente de vendre et de prêter des livres, Adrienne Monnier et Sylvia Beach se firent éditrices de certaines œuvres qu'elles étaient alors seules à comprendre. Quand l'édition se révélait impossible, on organisait des lectures. Valéry offrait en primeur « Le cimetière marin », Gide « Le retour de l'enfant prodigue », Claudel « L'ours et la lune », Suzanne Balguérie chanta le « Socrate » de Satie. C'est rue de l'Odéon encore que « Le navire d'argent » prit le large avant de sombrer noblement comme tant de petites revues. Si on ne parle pas de « La gazette des amis du livre » ni des premiers numéros de « Littérature », non plus que de « Commerce », c'est que la simple énumération des hauts faits de la rue de l'Odéon requerrait à elle seule des feuillets et des feuillets.

Pourtant, il faut dire qu'Adrienne Monnier, dans le même temps qu'elle se consacrait aux plus grands, s'essayait à faire débuter un certain J.-M. Sollier auteur de quelques textes donnés aux revues, lesquels furent réunis par « La maison des amis du livre » où ils parurent en plaquette. Ces « Fableaux » (2) viennent d'être réédités. Le nom de J.-M. Sollier a disparu de la couverture et c'est celui d'Adrienne Monnier qui le remplace. Ainsi peut-on se demander si la tentation d'écrire ne fut pas la plus forte et si, « l'honneur de servir ceux qui le risquent » ne suffisant plus, Adrienne Monnier ne voulut pas entrer en rivalité avec eux.

Sans crainte

En fait, ce ne fut là qu'une passade. Et ces croquis pleins de verve, mordants et caricaturaux, pour la plupart fixés au cours de ses vacances savoyardes, n'ont, je pense, jamais été, dans l'esprit de l'auteur, les premières pages d'une « œuvre ». Simple divertissement — mais plein de saveur — proposé à ses amis. Ceux-ci, après les « Fableaux » et « Rue de l'Odéon », ouvriront encore aujourd'hui un troisième petit livre que Maurice Saillet vient de faire paraître à leur intention, « Trois agendas » (3) où Adrienne Monnier consignait l'essentiel de certaines heures de sa vie.

En 1921 quelques pages de vacances passées avec Gide et qui peuvent s'intercaler dans le Journal qu'il n'a pas tenu cette semaine-là. L'agenda de mai-juillet 40 voit passer les silhouettes de Walter Benjamin, de Koestler pour lesquels — nous le savons, d'autre part — Adrienne Monnier fit tout ce qui était humainement possible afin de leur permettre de quitter à temps la France. Puis c'est l'occupation. Le moins littéraire et sans nul doute le plus captivant, parce que le plus pathétique est le troisième de ces agendas. Monnier y consigne l'évolution de son implacable maladie à laquelle, les médecins n'y pouvant rien, elle mettra volontairement terme après avoir écrit ces dernières lignes d'autant plus poignantes qu'elles sont exemptes d'emphase : « *Je mets fin à mes jours ne pouvant plus supporter les bruits qui me martyrisent depuis huit mois, sans compter les souffrances et les fatigues que j'ai endurées ces dernières années.*

« *Je vais à la mort sans crainte, sachant que j'ai trouvé une mère en naissant ici et que je trouverai une mère également dans l'autre vie.* »

Elle n'a jamais eu le temps de tirer des souvenirs de ces notes brèves. Toujours elle sut préférer à la sienne la gloire des autres.

Un sourire universel

A ce jeu, ruinée plusieurs fois, Adrienne Monnier se retrouvait sans cesse plus riche d'amitiés. Si l'on y réfléchit un peu, il ne dut pas toujours être facile de faire vivre en bonne harmonie tant de génies divers. Plus d'un se cabra. Claudel, à qui elle envoyait « Ulysse » pour le gagner à Joyce, lui retourne « le bouquin qui a, je crois, une certaine valeur marchande et qui pour moi n'offre pas le plus petit intérêt ». Quant à Léautaud, au seul nom de Claudel il s'écriait : « *Ah, non ! pas ce type-là, il va nous ramener les curés.* » Et s'il n'y avait que ces deux-là...

Vraiment non, il ne dut pas être facile d'amener tous ces grands esprits à consentir simplement à la bonne intelligence. Sans parler des clients ordinaires. Adrienne Monnier fut pourtant aimable à tous car « *l'esprit des livres est un sourire universel. Je m'efforçais donc de sourire à tous ; ce fut d'abord appliqué, souvent contraint, puis les petites victoires en amenèrent de grandes : mon sourire me faisait sourire.* »

Ce sourire était-ce celui qu'on voit aux saintes des images ? Peut-être bien. Mais le regard bienveillant n'excluait pas que la dent soit dure. Certes, les livres passaient avant tout, ils excusaient beaucoup, mais pas au point d'empêcher Adrienne Monnier de nourrir quelques opinions personnelles sur leurs auteurs. Cela valait un livre de mémoires. Elle ne l'a pas écrit et, après « Les gazettes » (4), ce petit livre de la « Rue de l'Odéon » ne saurait en tenir lieu. Des articles de revue, une conférence, quelques portraits, voilà juste ce qu'il faut de pages aiguës et précieuses pour nous faire regretter que leur auteur ne se soit jamais résignée à l'égoïste plaisir de se souvenir une plume à la main. Jusqu'aux derniers jours, elle voulut découvrir, lire encore, écouter ceux qui souhaitaient d'écrire... Et quand elle ne s'en sentit plus la force, elle eut du moins le courage de se tuer jour ne pas devenir celle qui doit se contenter d'un beau passé — et rien de plus.

DOMINIQUE FABRE.

(2) Mercure de France, 126 p., 4,80 NF.
(3) Mercure de France, hors commerce.
(4) René Julliard, 316 pages, 6,90 NF.

RJ

VÉRITÉ ET ACTUALITÉ

M W

L'histoire en train de se faire n'appartient pas aux historiens, elle appartient aux victimes, aux acteurs et aux témoins. Dans la collection « Mappemonde » dirigée par Gaston Bonheur (secrétaire général : Georges Pernoud), seront rassemblés les morceaux choisis de la vie, de notre vie, dans leur désordre, leur chaleur, leurs contradictions. Là se cotoieront le tragique et le comique, les passions et l'indifférence. C'est désormais le public qui sera le seul juge, témoin et spectateur privilégié des séismes politiques ou organiques de notre temps. Avec le journalisme moderne, ses possibilités d'ubiquité, de transmission fidèle, directe et rapide, ce sont les faits eux-mêmes qui parleront. Un monde précis ne peut plus se satisfaire d'une histoire poétisée ou faussée, une histoire partielle ou partiale. Le premier volume de la collection « Mappemonde » — qui paraît aujourd'hui en librairie — est consacré à la catastrophe du barrage de Malpasset : « A FREJUS, CE SOIR-LA ». Il est dû à une équipe de journalistes : Jean Mezerette, Gaston Bonheur, Georges Menant, Odette Valeri, Maurice Croizard, Georges Pernoud, qui ont rassemblé les documents d'un hallucinant témoignage vécu.

RJ

Tentative réussie

Dans ces TENTATIVES qui ont obtenu des voix à l'un des grands prix de décembre dernier, Christian Yve nous montre un homme dont les conflits intérieurs, les velléités avortées, la débauche lasse et sans conviction ont éteint l'enthousiasme. La mort intervient brutalement au moment où après une confession qui est le centre du roman, l'image de son passé ressuscité, la tendre Marie-Christine, va peut-être le sauver de lui-même. Ce sera à nous de décider si une telle mort se présente comme une dernière charité ou une dernière malchance.

RJ

Une vieille fille toute simple

UNE PERSONNE, le nouveau roman de Raoul Carson, l'auteur des VIEILLES DOULEURS, nous frappera par son ton d'authenticité. Il donne ici deux récits, deux portraits de personnages humbles et effacés. L'un et l'autre ont en commun une vision claire et dure de l'existence. L'auteur, qui sait « laisser parler » ses malades, nous fait pénétrer au cœur de leur monde insolite, solitaire et émouvant. Une vieille femme —un garçon d'amphithéâtre : figures quotidiennes et mystérieuses que n'eût pas désavouées Pirandello.

RJ

Lise DEHARME

Laissez-moi tranquille

Dans son dernier et mystérieux roman, LAISSEZ-MOI TRANQUILLE, qui a déjà défrayé la chronique, Lise Deharme met en scène une ravissante enfant de 14 ans, au visage d'ange... Conte de fées, ou conte de diablesses ? Enfant modèle, ou monstre de perversion ? Qui est la véritable Carole ?

RJ

Un boueux amateur d'art

Marc-Antoine, le héros de COCAGNE, le nouveau roman d'Yvan Audouard, sera bientôt une figure aussi populaire et évocatrice que Tartarin ou Marius. Marc-Antoine était boueux en Arles. Rien ne le disposait à devenir peintre maudit si ce n'est une certaine complaisance à rêvasser pendant qu'il conduisait la benne à ordures par les matins clairs dans le grondement des poubelles. La « révélation » se produisit lorsque Julien dit le Tremblant dut subir l'humiliation de « baiser Fanny ». Or, Fanny, la Fanny de la Petite Douane, Fanny qui avait disparu, était sans doute la plus jolie Fanny de la Camargue. Si vous ne savez pas qui est Fanny, c'est tout un monde, toute une tradition tendrement ironique que vous découvrirez dans COCAGNE. Mais si vous avez le souvenir de cette Fanny-là, ou d'une autre jolie personne, vous retrouverez autour de Marc-Antoine tout le charme et toute la poésie provençale. Un roman vif et coloré pour les amateurs de littérature provençale.

RJ

Roger RUDIGOZ

Attention ! chien méchant

Le « chien méchant », c'est le patron tâtillon, médiocre et malhonnête de Martin, héros du curieux roman de Roger Rudigoz, CHIEN MECHANT, qui vient de paraître. Avec Martin, le lecteur parcourra tantôt la voie excitante de la vengeance, tantôt les cocktails où se rencontre le Tout-Paris.

RJ

NICOLE HIRSCH

Le soir de Fidelio

la jeune fille et le chef d'orchestre...

RJ

Claude FAUX

Les jeunes chiens

C'est dans un château transformé en sanatorium pour adolescents que Claude Faux a situé l'action de son premier roman, LES JEUNES CHIENS. En l'espace d'un week-end pendant lequel vont se multiplier les incidents triviaux, burlesques et les accidents tragiques, nous aurons pénétré au plus profond des consciences inquiètes de ces jeunes gens condamnés par la maladie à penser la vie au lieu de la vivre. Dans cet univers clos, où la réalité des biens portants pénètre comme un leurre, un défi ou une fascination, chaque acte devient plus significatif : il s'agit d'affirmer une résistance à la mort toute proche ou d'abdiquer devant elle. LES JEUNES CHIENS, pas encore domestiqués, se lancent inconsidérément dans toutes les attitudes d'esprit, cherchant à tâtons une réponse à leurs problèmes. Il leur faut savoir s'il vaut la peine de vivre, pendant ce temps d'arrêt : choisir d'être vivant, ou d'être un mort en sursis. Une vue naturaliste, un langage brutal, et un esprit profondément idéaliste concourent à donner de ces jeunes chiens une peinture fidèle et profonde.

RJ

Christian PINEAU

Mon cher député

Dans son premier roman, MON CHER DEPUTE, l'ancien Président Pineau, qui connaît les détours du sérail, s'amuse à nous présenter un brave député, aussi honnête que médiocre, en proie aux pièges et aux bévues qui le guettent dès son arrivée à la Chambre. On ne saurait juger que cette aimable satire puisse réformer les mœurs de l'Assemblée Nationale ni celles des électeurs, mais il déborde d'humour, parfois même d'humour noir.

CLAUDE JULIEN

le nouveau Nouveau Monde

Une Amérique inquiète dont les traits nouveaux sont pour la première fois révélés...

JULLIARD

CLASSIQUES

Six romans de Guy de Maupassant

● *Maupassant, conteur du plaisir, des farces, des parties de campagne, est peut-être davantage celui de la souffrance.*

SEPT années durant, Guy de Maupassant ne publia pas une ligne : Flaubert, son maître, déchirait tout. En 1880 — Flaubert mourut cette année-là — Maupassant avait trente ans ; ce fut « Boule de suif », « La Maison Tellier », et un succès vertigineux. Le canoteur, le rat de papier du ministère de la Marine devint, en peu de mois, le chéri des dames du monde, et des autres. Il avait un bateau dans le Midi, une villa à Etretat, un appartement à Paris, meublé à l'odalisque, un domestique qui veillait sur lui et ses costumes.

Très vite, pourtant, Maupassant s'ennuya : hors la farce et l'obscénité, il conversait mal. Mais où aller dans cette société immobile ? Il voyagea : l'Algérie, la Bretagne, l'Italie, l'Angleterre. Il y avait un peu la chasse, beaucoup la mer. Seulement, il était malade : sa formidable ennemie, la paralysie, était en marche. Tout bien compté, il ne lui restait pour se faire une vie que le legs de Flaubert : la littérature.

Une véritable étude de Maupassant devrait en effet commencer par Flaubert. Qu'était-ce, au fond, que la littérature pour le retraité de Rouen ? Et qu'en passa-t-il dans le sang plus épais de son élève ? Bien sagement, Maupassant a noté les consignes. On les trouve dans sa correspondance et dans cet Art poétique, préface à « Pierre et Jean » : découvrir en tout un aspect qui n'a été vu jusque-là par personne ; puis l'exprimer d'un mot, d'une touche... En somme, un art de peindre. Mais si c'est pour peindre, pourquoi écrire ?

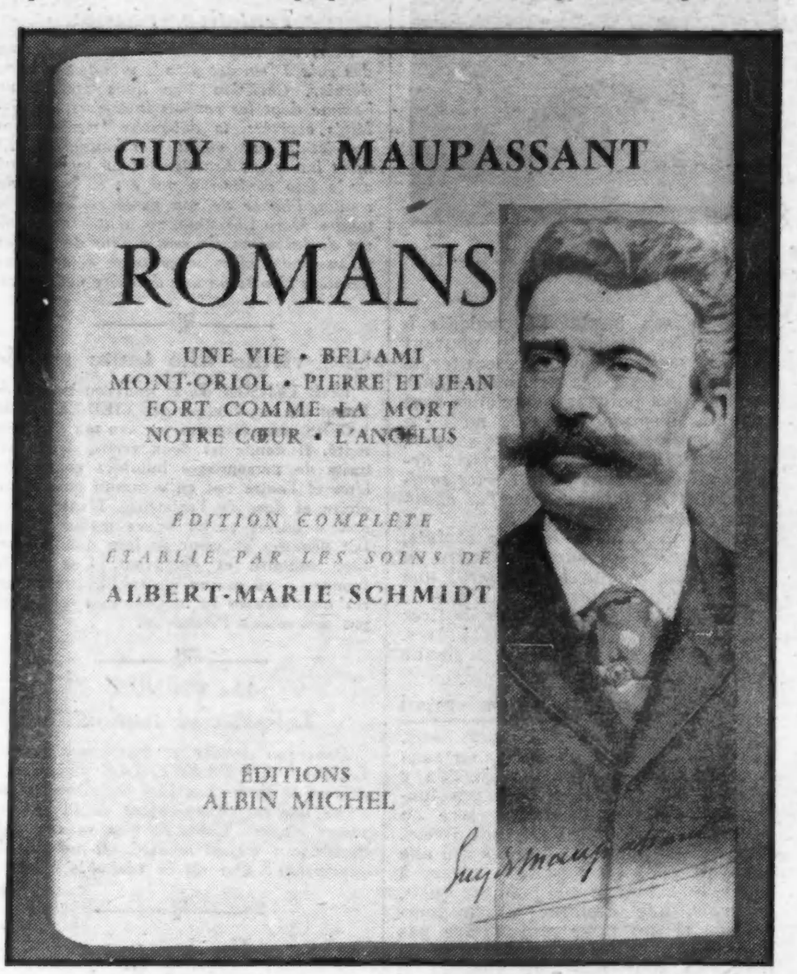
Flaubert suffoquait dans son époque ; Maupassant s'y ennuyait. Flaubert ne supportait pas la bêtise (il faudrait encore voir ce qu'il appelait bêtise), Maupassant était lui-même un peu bête. Un athlète. Il aurait pu, lui, se passer d'écrire. Seulement Flaubert lui avait mis une plume dans la main en lui disant : « Tu verras ce qu'on peut faire avec ça ». Ensuite, il y eut sa maladie. Maupassant est un bel exemple d'écrivain poussé à écrire par autre chose que son talent.

Souffrance et sensualité

Cela est surtout visible dans l'œuvre romanesque. Les contes, en effet, sont à part : des appareils montés spécialement pour donner une secousse. Ils la donnent, on en a fini d'eux et eux de nous.

Les romans offrent une meilleure prise. Dans chacun, il y a une histoire d'amour — c'est presque trop dire : de sens. Et qui va mal. C'est un mari brutal dès le lendemain du mariage, une maîtresse frigide, un amant qui se lasse. C'est banal. C'est même tellement banal, étant donné le ton du récit, les descriptions des personnages, la façon rude et brusque dont les choses sont amenées, qu'on ne comprend pas pourquoi tout cela ne finit pas dans la bonne humeur, chacun prenant cyniquement son parti. Pas du tout : une mort lente, douloureuse, qui paraît venue d'ailleurs, qui sûrement se trompe, n'appartient pas à ce livre-là, va s'insinuer à travers les pages, elle ravage ces existences capitonnées, faites pour le plaisir et la bonne chère, stupéfie et glace tout. Une souffrance atroce, perpétuelle, hurlante, qui, dans « Une Vie », saisit Jeanne un an après son mariage avec Lucien, ne quitte plus Christiane Andermatt négligée par Paul (« Mont-Oriol »), ni Pierre face à l'adultère de sa mère (« Pierre et Jean »). C'est la souffrance même de la vie, atteinte à la moelle.

Maupassant était bâti pour être le peintre de la sensualité, des avidités repues, ou même de l'immobilité — celle de la Marne, digérante, assoupie, n'imaginant plus rien que ses rameurs. Il ne l'est pas. Ses personnages sont des vers coupés en deux : ils se tortillent et, en dehors de la fin de leurs souffrances, de leur propre fin, on ne voit absolument pas quelle espèce de consolation leur proposer.



GUY DE MAUPASSANT.
Un domestique veillait sur ses costumes.

La vie gâchée de Jeanne l'est sans rémission possible. Et lorsque le héros de « Fort comme la mort » s'aperçoit qu'il est vieux, que c'est atroce, que toute cette célébrité, ce succès, n'empêche pas que, pour lui, c'est fini, qu'il n'est plus du côté d'Annette, de sa peau douce, des coups au cœur et des arbres en fleur du printemps parisien, il a parfaitement raison. Parfaitement raison de se laisser écraser par un fiacre quelques jours plus tard.

Il y a, chez Maupassant, une évidence du malheur tout à fait extraordinaire. Il ne l'escamote pas : ni en tirant du côté de la vie future — totalement athée — ni des petites consolations qui restent quand le véritable objet du désir échappe. Il refuse net toute dialectique du malheur, cette espèce de fil, de pansement, que l'humanité ne cesse de tisser autour de ses grands drames pour tâcher pieusement d'en atténuer le scandale, l'horreur intolérable.

C'est horrible, le malheur, et Maupassant ne le tolère pas. Voilà.

Bel-Ami

Alors on ne peut pas s'empêcher d'évoquer sa maladie : ces migraines, la cécité progressive, les hallucinations. Médicalement, Maupassant a résisté d'une façon prodigieuse à son mal : il l'a dégusté jusqu'au bout. Sa force taurine lui valut ce surcroît : il mit dix ans à mourir ; et tout ce temps-là, il écrivait. Il avait parlé de se tuer mais il ne l'a pas fait ; il est tombé à quatre pattes, comme pour voir jusqu'où oserait aller l'insondable possibilité d'horreur qui ne cesse d'accompagner toute vie.

Ce n'était pas sa faute s'il n'était pas doué, au premier abord, pour faire un grand écrivain. S'il va tout droit au sujet bateau : les malheurs d'un sentimental épris d'un snob, d'une jeune épouse trompée, d'un homme célèbre qui vieillit. Si son meilleur personnage c'est Bel-Ami, le fat à la moustache soyeuse.

Il avait fait du journalisme, il parlait du journalisme ; il était dans les jupes des putains et des mondaines, il décrivait les unes et les autres. Il n'a pas cherché à trouver mieux, il n'est pas allé cueillir, inventer un milieu plus original ou relevé, des héros plus noblement susceptibles de le représenter.

Il avait son matériel, qu'il connaissait ; il a eu la simplicité de s'en servir. Avec n'importe quel alphabet on peut se faire entendre, si on l'utilise. Maupassant n'eut pas le temps d'aller jusqu'au bout. Son dernier roman, « L'Angélus », n'est pas achevé. Mais il savait exactement ce qu'il voulait y mettre, et c'était, plus encore que les précédents, pitoyable et atroce.

Dans les six romans (1) ici réunis s'entend cette plainte lancinante d'animal blessé. Flaubert aussi était blessé. Mais il savait pourquoi : il y avait la condition humaine et il y avait la société. La société passait d'abord. Maupassant n'eut pas le temps, pas le goût de s'interroger beaucoup sur la société : il avait un corps et on le prive de son corps. Voilà de quoi aboyer, comme il l'écrivit, hurler comme certains chiens dans la nuit, au fond des bois, « d'une plainte lamentable », interminable, jusqu'à la clinique du Dr. Blanche.

L'adieu à la vie

Adieu, Maupassant ! Il aimait aussi la nature. Il y souffrait moins, il y sentait moins les progrès de sa disgrâce. C'avait été son élément. Dans « Une Vie », il parle d'une façon inoubliable de la mer, « sa grande voisine », qui s'étendait sous les fenêtres de Jeanne, et sans qui, les premières nuits de son déménagement, elle ne peut plus s'endormir. La nature, elle aussi, est source de souffrance, comme tout ce qu'on aime — qui peut donc manquer.

La littérature romanesque de Maupassant, c'est l'adieu à la vie dans ce qu'elle a de plus coutumier, de plus futile, de vraiment profond. Regrette-t-on une existence ou la lumière ? Maupassant, lui, regrette les éléments du jour : l'été, l'eau, la chair. Il n'en est pas fatigué, il n'a pas eu le temps, il en a les sens encore chavirés.

Sans doute n'est-il pas allé bien loin dans la représentation de son temps. Il n'avait pas souffert de la société, ou si peu : il avait été Bel-Ami, l'homme à succès. Entre la paralysie par virus ou par impuissance sociale, il eût probablement choisi la seconde — laissant à d'autres le soin de subir la première, d'en étudier l'horreur, d'en mourir épouvanté.

Lui, il s'était rompu sous la maladie : il lui a rendu les honneurs. Ce fut réciproque ; grâce à elle, il a pu montrer ce que c'était qu'un animal malade : un être plus grand que sa nature.

Or, le reste en dépend.

MADELEINE CHAPSAL.

(1) Albin Michel. 1.424 pages. 57 NF.

ÉCONOMIE

« Le monde en friche » par Gabriel Ardant

● *Comment aider les pays sous-développés ?*

LA géographie de la faim, c'est aussi la géographie de la mort.

Le déséquilibre actuel, c'est le contraste de la richesse et de la pauvreté.

Ayant ainsi posé le problème que devront résoudre les hommes de la seconde moitié du XXe siècle, Gabriel Ardant souligne que nous approchons de la fin de la résignation.

A cette échéance inévitable, ne conviendrait-il pas d'ajouter pour nous-mêmes, citoyens des contrées développées, la fin d'une illusion : celle que l'apport extérieur — investissements privés, aide financière publique, coopération technique même — *peut à lui seul* résoudre un problème plus complexe que notre fausse et apparente philanthropie feint de le croire.

Dressant le bilan des richesses inexploitées, l'auteur du « Monde en friche » (2) en précise en effet les diverses natures : sous-emploi, inutilisation de l'intelligence, facteurs économiques, démographiques ou sanitaires, notamment.

Dans une partie méticuleusement constructive, Gabriel Ardant démontre alors la nécessité et la possibilité d'agir sur « les centres nerveux du sous-développement » par :

— le plein emploi,
— l'investissement matériel « planifié et éclairé »,
— l'investissement intellectuel.

L'originalité de cette étude réside, entre autres, dans la proposition de création d'un « Fonds international de régularisation des cours des denrées stockables ». Réserve contre la famine, cet organisme dont le principe semble calqué sur celui de l'Office du blé de 1936, serait un élément de stabilité ou, au moins, d'équilibre des prix ; il réduirait l'amplitude des récessions et permettrait aux différents pays engagés de s'engager avec moins d'appréhension dans une politique de plein emploi.

Tandis que l'Etat membre du Fonds ne se prive que de produits en excédent et *au moment où ils sont en excédent*, le pays sous-développé, « déversoir » naturel, pourra bénéficier de dons ou de prêts, ou d'une combinaison des deux, tout en garantissant son indépendance politique.

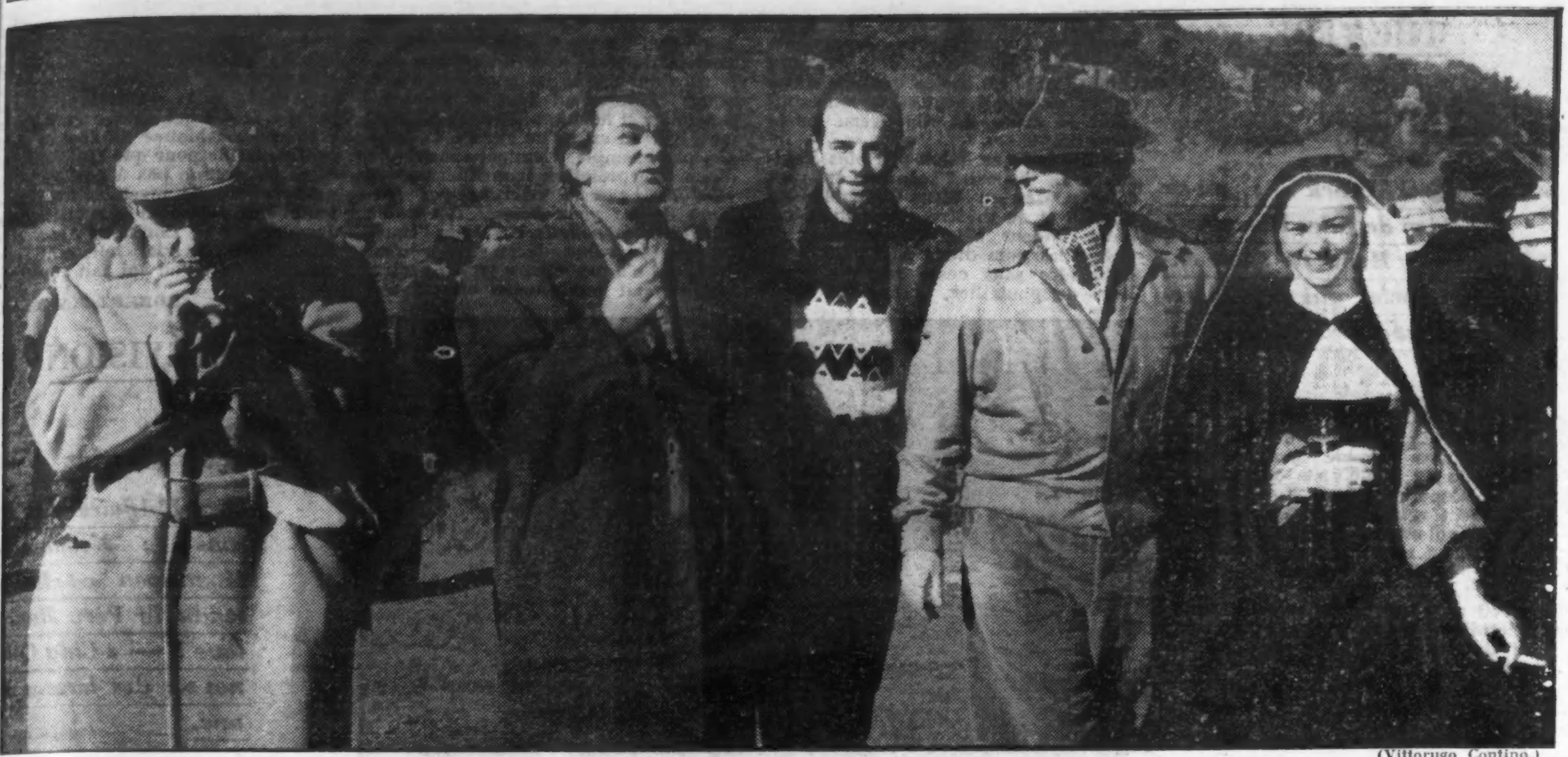
Gabriel Ardant sera-t-il entendu? On le remerciera en tout cas de mettre connaissances et imagination à la disposition d'un « monde en friche » qui ne demande qu'à être cultivé. Dans tous les sens du terme.

DANIEL MAYER.

(2) « Presse Universitaire de France ». 308 pages. 14 NF.

le CONTRAT SOCIAL
Revue bimestrielle
165, rue de l'Université, Paris-7e
AU SOMMAIRE DU NUMERO 1 - 1960
B. SOUVARINE : Le culte de Lénine
Léon EMERY : Technique et communisme
Michel COLLINET : L'homme de l'organisation
K. PAPAIOANNOU : Marx et le despotisme
Aimé PATRI : Quelques subtilités du marxisme
L'expérience communiste
Pages oubliées d'Ivan Pavlov
Abonnement annuel (6 numéros)
France et Communauté ...... 10 NF
Etranger ...... 12 NF
Le numéro : 2 NF

HYPNOTISME
Fortifiez votre personnalité et n'ayez pas de complexes d'infériorité ! Soyez fort et dominateur ! Gagnez beaucoup d'argent ! Sachez plaire, charmer et être heureux ! Etudiez mon COURS D'HYPNOTISME par correspondance en langue française et vous changerez votre vie. Réussite largement prouvée. Brochure et renseignements gratuits sur demande à C. H. KIERNAN — Apartado 24 — ESTORIL (Portugal.)



(Vittorugo Contino.)

LEO GENN (L'ANGLAIS), SERGE BONDARTCHOUK (LE RUSSE), PETER BALDWIN (L'AMÉRICAIN), AVEC ROBERTO ROSSELLINI ET GIOVANNA RALLI.
Rome, ville ouverte...

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***Klosters : un camp de luxe pour scénaristes déplacés. — Sartre et Dassin : un coup de foudre. — Serge Bondartchouk : interprète de Rossellini.***

ON m'avait promis Rex Harrison, Yul Brynner, William Wyler, Stanley Donen et *tutti quanti*. On m'avait dit :

« Vous verrez, Klosters, c'est Beverley Hills transplanté dans les Alpes suisses, les bungalows de Hollywood dans des chalets de bois peints, avec des Facel Vega qui bordent le trottoir des deux côtés... »

J'ai commencé par voir des Volkswagen, et dans ce coin d'Amérique, on parlait un drôle d'incompréhensible allemand.

Et puis, j'ai découvert « La Chiesa Grichina », centre de gravité de la vie klorsterienne, où un orchestre italien ne cesse de lancer des « Ciao ciao bambina » très napolitains.

Quand je me suis enquise des événements marquants de la localité, on m'a raconté avec des frissons l'affreuse histoire du moniteur satyre qui avait été en prison pour avoir violé une petite fille. Il travaille de nouveau, mais on fait très attention de ne plus lui confier les classes enfantines.

D'américain, je ne trouvai qu'un « bowling » perfectionné, électrique, flambant neuf, et autour de ce bowling quelques Anglais communiant avec les Suisses dans leur amour de la bière.

« Alors, où sont les Américains, ai-je demandé. Où est ce Saint-Tropez yankee ? »

On m'a répondu : *« D'abord, ce n'est pas Saint-Tropez. L'endroit est beaucoup plus fermé, beaucoup moins dissolu. Ce serait plutôt une sorte de « Cafe Society ».*

D'ailleurs les Américains sortent peu de chez eux. Ils se sont fait construire des maisons-modèles, où le moindre bouton de sonnette vient de New York. Depuis deux ans, le prix du terrain a monté. Il paraît qu'un mètre carré d'Alpes suisses allemandes vaut autant qu'un mètre carré de dock à San Francisco.

— Peut-être pourrais-je leur téléphoner et leur rendre visite ?

— *Certainement,* me répondit-on, *mais vous n'avez pas de chance cette semaine, tout le monde est parti à gauche et à droite. Il n'y a personne chez Deborah Kerr, personne chez William Holden, et William Wyler vient de partir. Vous trouverez seulement Irwin Shaw (« Le Bal des Maudits »).*

Irwin Shaw avait la grippe. Il venait de terminer son dernier livre : « Deux semaines ailleurs ». Il préparait sans doute un nouveau scénario qu'il vendra 100.000 dollars, comme d'habitude.

D'autres scénaristes installés à Klosters gagnent aussi agréablement leur vie : Peter Viertel, Harry Kurnitz, Sam Taylor qui, en ce moment, confectionne une mouture américaine d'« Aimez-vous Brahms » sous la direction d'Anatole Litvak.

— Mais enfin, pourquoi sont-ils là ? Est-ce la lente propreté suisse qui les attire ? La passion de l'hygiène, du bon air et du sport ?

— *Non,* m'a-t-on avoué alors timidement, *ce serait plutôt les « taxes ». Tous ces gens-là gagnent trop d'argent. Ils ont fui devant les impôts. »*

Cet Eden neigeux, ce « Cafe Society » ultra-snob m'apparut soudain comme une « assignation à résidence », un camp de luxe pour personnes déplacées.

Bien que Françoise Sagan ait transporté sa petite bande sur les cimes, non, Klosters n'avait finalement rien à voir avec Saint-Tropez et son désordre. Un simple village suisse où régnait mieux encore qu'ailleurs la convention du snobisme.

★

DANS ce circuit fermé, les nouvelles parviennent quand même. Pas les nouvelles politiques, mais celles du cinéma, pour lequel et duquel tout le monde vit ici.

J'ai appris ainsi que Carlo Ponti avait demandé à « Julie » (traduisez : Jules Dassin) de mettre en scène « Les Séquestrés d'Altona ». « Julie » a quitté précipitamment la Grèce où il tourne un film (l'histoire d'un metteur en scène américain qui tombe amoureux d'une prostituée grecque) pour rencontrer Jean-Paul (Sartre). Ils ont eu l'un pour l'autre le coup de foudre. Tout est d'accord, sinon encore signé. Là-dessus « Jean-Paul » est parti pour Cuba. « Fidel » (les Américains aiment bien la familiarité des prénoms) l'a invité à faire une tournée de conférences.

★

A Rome, Roberto Rossellini est de nouveau en pleine action. Il en est à la cinquième semaine de tournage de son dernier film : « Il faisait nuit à Rome ». Il tourne en famille (son neveu est premier assistant, son fils est second assistant et sa nièce est script) cette histoire de trois soldats qui se cachent dans Rome en attendant la libération. Ils se cachent dans trois endroits différents, qui sont évidemment autant de milieux différents : famille princière, populaire et couvent. Giovanna Ralli interprète le rôle d'une fausse religieuse qui fait du marché noir, fume, jure et chante des chansons d'amour en retroussant sa robe, mais c'est un acteur inattendu qui a le rôle principal : le metteur en scène soviétique Serge Bondartchouk (« Le Destin d'un homme ») qui attire une foule de journalistes.

Bondartchouk est très impressionné par la méthode Rossellini et stupéfait par la rapidité du tournage. Il raconte qu'en Russie tout doit être « authentique ». Si un scénario spécifie qu'une scène doit être tournée à 80 km de Kiev, on va la tourner à... 80 km de Kiev, etc.

C'est sans doute ce qui explique le quatrième voyage de Marcello Pagliero en U.R.S.S. où il tourne « Vingt mille lieux sur la terre » avec Tatiana Samoïlova (dialogues de Michel Cournot). Pagliero a déjà passé treize mois en U.R.S.S. et il prévoit, si tout va bien, que le film sera terminé dans cinq mois...

★

A Paris, on continue de projeter le beau film de Lionel Rogosin « Come back, Africa ». Dans ce film, sur la ségrégation en Afrique du Sud, une femme chante pendant dix minutes avec une voix extraordinaire. Elle s'appelle Miriam Makeba et bouleverse les firmes de disques parce qu'elle ne veut pas enregistrer et souhaite rentrer dans son Afrique natale. Elle chante maintenant à New York au « Blue Angel » où les connaisseurs viennent chaque soir lui faire une ovation. Sa voix possède à la fois des échos de Ella Fitzgerald et de Harry Belafonte.

Mais Miriam Makeba (de son vrai nom : Zensi Miriam Makeba Qgwashu ogu vama yi keti lenenxgomasittu xa saku aga ba ukutsha sithatheizitsha sizi khalu sivuke ngomso sizi chole ezo zinge knayo zinga bikho nfalo singamalamu singa mangamla nagithi) qui gagne 750 dollars par semaine (soit huit ans de loyer pour une famille noire de Johannesburg) ne veut pas entendre raison. Elle veut retrouver les siens.

MICHELE MANCEAUX.

POUR VOUS !

MELOMANES...

DISCOPHILES...

VOX

a créé

LA COLLECTION DES 5 SIECLES

Vous y trouverez des œuvres rarement éditées
PIERRES PRECIEUSES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE

ALBINONI

CONCERTI A CINQUE .... DL 190

J.-S. BACH

2 MOTETS. Volume 1 .... DL 512/1
4 MOTETS. Volume 2 .... DL 512/2

Carl Philipp Emanuel BACH

SYMPHONIE N° 5 EN SI MINEUR.
SYMPHONIE EN RE MAJEUR.
QUATUOR POUR CLAVECIN, FLUTE, ALTO ET VIOLONCELLE.
TRIO POUR FLUTE, VIOLON, CLAVECIN ET BASSE CONTINUE } DL 463/1

HAYDN

CONCERTI POUR FLUTE ET ORCHESTRE.
CONCERTI POUR COR ET ORCHESTRE.
CONCERTO POUR TROMPETTE ET ORCHESTRE. } DL 480

LOCATELLI

CONCERTI POUR VIOLON ET ORCHESTRE .... DL 500/2

VIVALDI

6 CONCERTI (extraits de La Stravaganza) .... DL 100
CONCERTI POUR DEUX HAUTBOIS ET DEUX CLARINETTES.
CONCERTO POUR DEUX VIOLONS.
CONCERTO POUR HAUTBOIS ET BASSON. } DL 450

La riche présentation de chacun de ces disques sous album toilé, la qualité de l'interprétation et de la gravure donnent à cette collection une place de choix dans votre discothèque.

CHEZ LES DISQUAIRES L'ALBUM 29,71 NF + t. l.

...et demandez chaque mois à votre disquaire
LE DISQUE DU MOIS - PRIX SPECIAL 14,86 NF + t. l.

En février :

BEETHOVEN

4 SONATES : Appassionata, Waldstein, Clair de lune, Pathétique. PL 11.570

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● ***« Knock » : est-ce bien de Jules Romains ? — « Hamlet » : une entreprise qui sert le renouveau de la tragédie.***

● Knock.

L'ŒUVRE immense de M. Jules Romains semble prendre ses dimensions : il en reste deux farces : « Les Copains » et « Knock ». Des vingt-sept volumes des « Hommes de bonne volonté », nous gardons les pierres, un recueil de documents sur la société et une source inépuisable de dictées ; du poète et de l'essayiste survit un éditorialiste pour un grand quotidien qui ne se pique beaucoup ni de pensée ni de poésie. Et des sept volumes du théâtre complet, parfois une pièce renait : « Jean Le Maufranc » l'autre jour à la télévision ; « Amédée », dont Robert Hirsch fait une déchirante tragédie, mais il y a « Les Copains » et surtout il y a « Knock ».

Parfois, on se demande si c'est bien le Jules Romains que nous connaissons qui a écrit « Knock » il y a trente-sept ans. Il y a dans son dernier livre : « Hommes, Médecins, Machines », quelques pages sur « Médecine et Littérature », d'un conformisme sans défaillance : à moins que ces pages n'aient été écrites ironiquement par le docteur Knock lui-même ? Et dans un autre sens, ce titre en trois mots, c'est aussi le secret de « Knock », portrait-charge d'un médecin qui n'est plus tout à fait un homme et qui tend à devenir une machine, comédie-farce dont le mérite est de se tenir entre l'humanité et la grande mécanique.

La pièce n'a pas vieilli parce qu'elle n'a pas de graisse superflue, parce qu'elle est d'une précision et d'une sécheresse sur lesquelles le temps n'a pas de prise. C'est une réussite déjà classique : parfois, quand on connait le texte, on se chatouille (ou on se gratouille ?) pour rire encore, ce qui n'arrive pas quand il s'agit d'un comique plus spontané comme celui de Molière. Mais auprès des spectateurs nouveaux, « Knock » (1) devrait retrouver sa force et son succès. M. Maurice Teynac a une autorité qui mérite tous les éloges, mais il a tellement peur de ne pas nous faire oublier Jouvet qu'il nous y fait penser tout le temps. Il peut se permettre de jouer plus large, avec plus d'aisance. A une ou deux exceptions près, il est par malheur fort pauvrement entouré.

● Hamlet

Une nouvelle compagnie qui, dans un grand théâtre, monte un grand chef-d'œuvre, un jeune comédien qui s'attaque presque pour ses débuts à un grand rôle, l' « Hamlet » des Comédiens des Champs-Elysées et de M. Jean-Louis Trintignant est une entreprise qui appelle la sympathie au départ (2). C'est ce qu'il faut retenir surtout, même s'il y a quelques réserves à formuler à l'arrivée.

Voici la tragédie de Shakespeare, presque sans coupures (quatre heures de spectacle) dans la traduction abrupte, mais fidèle, de Jacques Copeau et de Suzanne Bing. Et le metteur en scène, M. Maurice Jacquemont, semble bien avoir voulu présenter la pièce de Shakespeare et rien que la pièce de Shakespeare dans sa vie et son développement, sans proposer une interprétation sociologique, psychologique ou psychanalytique. Le texte, un large mouvement comme le vent dans les voiles et vogue la galère d' « Hamlet » sur la froide scène du théâtre des Champs-Elysées et plus tard dans les universités et dans les usines. Voilà du moins quelque chose qui existe et qui peut servir puissamment la cause du renouveau de la tragédie.

Il n'y manque qu'un peu plus d'exigence. Le dispositif scénique qui veut faire penser au Vieux-Colombier de Copeau et au théâtre élisabéthain est d'une laideur bête et agressive ; il oblige les comédiens à monter et à descendre sans cesse sur des escaliers de poulailler, il ménage différents lieux pour l'action, mais le metteur en scène ne semble pas s'être préoccupé de les hiérarchiser et de les organiser. Les costumes taillés dans des matières tristes (pauvreté n'est pas vertu, ni excuse) sont sans beauté. Mlle Catherine de Seynes est une Ophélie émouvante, M. Jacquemont un Polonius goguenard et vivant, les autres font ce qu'ils peuvent.

Le rôle d'Hamlet, a-t-on dit, est ambigu et mystérieux, comme le sourire de la Joconde. Très jeune, vêtu de noir, M. Jean-Louis Trintignant a pour lui un physique émouvant, intelligent, qui attache parce qu'il traduit la tension intérieure, la présence fidèle du comédien à son rôle. Il joue presque toute la pièce légèrement déhanché, les yeux au sol, les mains gantées de noir nouées derrière son dos, ce qui donne au personnage une allure d'adolescent têtu et boudeur, rancunier et fiévreux. C'est un Hamlet, mais ce n'en est qu'un : ces yeux baissés, par exemple, viennent sans doute d'une interprétation trop littérale des vers 70-71 : « *Ne cherche pas toujours de tes yeux baissés ton noble père dans la poussière.* » Mais l'Hamlet que la reine décrit ainsi, c'est celui qui n'a pas encore vu le Spectre, qui ne sait pas encore où est son père. M. Trintignant prend possession du rôle avec une jeune autorité qui séduit : comme il sera intéressant de le voir jouer Hamlet dans cinq ans, dans dix ans...

(Pic.)

JEAN-LOUIS TRINTIGNANT DANS « HAMLET ».
Comme le sourire de la Joconde.

● Piège pour un homme seul

« Piège pour un homme seul », de M. Robert Thomas (3), est une pièce policière honnête — ou presque. Le point de départ intéresse (dans un chalet de montagne, un homme dont la femme a disparu voit arriver une femme qui se dit sa femme et qu'il ne reconnait pas : Simulation ? Amnésie ? Machination criminelle ? Et de qui contre qui ?), le développement est ingénieux, nous sommes accrochés jusqu'à la fin qui manque un peu de cette vraisemblance au second degré indispensable pour que l'intrigue policière ne prenne pas à posteriori une petite allure de mystification. Excellente interprétation de MM. Pal... Jacques Morel, Christian Alers et de Mme Gaby Sylvia, tellement supérieure à ce qu'on lui fait jouer.

ROBERT KANTERS

(1) Théâtre Hébertot.
(2) Théâtre des Champs-Elysées.
(3) Bouffes-Parisiens.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● ***« L'Affaire des Poisons » : Madame de Montespan a-t-elle entendu le Père Bourdaloue ? — « Cinq Colonnes » : des larmes à la une.***

TERESA STICH-RANDALL. La meilleure interprète vivante de Mozart. « *Dis-moi ce que tu chantes et je te dirai qui tu es.* » Teresa Stich-Randall ne confie rien à Bernard Gavoty qui ne nous la fasse aimer : par exemple, ce plaisir singulier qu'elle éprouve, au festival d'Aix-en-Provence où le théâtre de l'Archevêché est en plein air, à regarder depuis la scène les étoiles au-dessus de sa tête tandis qu'elle joue et chante... Elle nous assure que dans un opéra elle se sent portée par son rôle, par l'action, par les autres interprètes ; le terrible, c'est de chanter toute seule un lied sur une scène...

★

L'ARCHE DE NOE. LE LOUP. La télévision doit-elle susciter une littérature spéciale à son usage ? Le petit écran m'apparaît plutôt comme le révélateur de tout ce qui se joue ou se filme en dehors de lui et même des plus vieux chefs-d'œuvre qu'il rajeunit miraculeusement. Tout lui appartient. Ne fabriquez rien exprès pour lui, adaptez tout au plus, ne faites rien à sa mesure. Voilà mon avis et ce n'est certes pas ce *loup* qui m'en fera changer.

★

L'AFFAIRE DES POISONS. Mme de Montespan a-t-elle été si noire ? Elle n'était pas en tout cas plus belle ni plus royale que Mme Claude Gensac, et Julien Bertheau est un Louis XIV un peu débonnaire mais vraisemblable. « *Il y a du fauve en lui* », a dit Nietzsche du XVII[e] siècle français. Oui, un fauve ligoté par l'étiquette, un fauve emperruqué qui croit au diable et qui n'en a pas peur. Les libertins l'étaient au-delà de tout. Et Tartuffe, gibier de bagne, nous l'avons vu sous les traits de Lesage, l'amant de La Voisin. J'aurais aimé que le commentateur, à la fin de cette admirable émission, nous lût ce que le Père Bourdaloue, en pleine affaire des poisons, osa prêcher devant la Cour : « L'aurait-on cru, si la même Providence n'avait fait éclater de nos jours ce que la postérité ne pourra lire sans en frémir ; aurait-on cru, dis-je, que le sacrilège eût dû être l'assaisonnement d'une brutale passion ? Que la profanation des choses saintes eût dû entrer dans les dissolutions d'un libertinage effréné ? Que ce qu'il y a de plus vénérable dans la religion eût été employé à ce qu'il y a de plus corrompu dans la débauche et que l'homme, suivant la prédiction d'Isaïe, eût fait servir son Dieu même à ses plus infâmes voluptés ? » Mme de Montespan a-t-elle entendu cela ? Mais elle était de ces femmes *qui, goû... tant dans le crime une tranquille pai...*

THEATRE DE PARIS
100[e]
de l'éclatant succès comique
LA JUMENT DU ROI
avec
Sophie DESMARETS et la compagnie Jacques FABBRI
Tous les soirs, 21 heures (sauf jeudi) - Matinée dimanche 15 heures - TRI. 20-44

TNP RÉCAMIER
3, rue Récamier — Métro : Sèvres-Babylone
LE SCHMÜRZ
(ou LES BATISSEURS D'EMPIRE)
de BORIS VIAN
Tous les soirs 20 h. 15 (Relâche jeudi) - Dimanche matinée 14 h. 30 - Soirée 21 heures - 7,50 NF
50[e] représentation

Jacques Doniol-Valcroze dans « Le Bel Age ».
Mon, ton, son, notre rêve de bonheur.

...nt su se faire un front qui ne rougit jamais.

★

CINQ COLONNES A LA UNE. L'Algérie. Nous ne voyons pas ces images dans un état d'esprit partisan. Mais toutes les paroles nous semblent fausses, tous les sentiments équivoques. Nous avons hâte de tourner la page. Voici les enfants substitués de Roubaix. On ne filme plus les gens aujourd'hui, mais leur douleur. Des larmes à la une. Pas des larmes de glycérine : de vraies larmes, celles qu'on ne voit pas et qui ne se manifestent que par une grimace. La douleur non jouée est laide. Telle est cette époque ; en filmant l'agonie de Dullin, elle avait dès le départ battu son propre record.

Le sérieux des deux enfants, victimes de ce drame. Le grave petit garçon que sa nouvelle mère n'embrasse pas.

★

C'EST à la chirurgie de la main qu'Etienne Lalou prétend ce soir m'intéresser. Voilà l'occasion de le suivre à l'hôpital Saint-Antoine. Pour une fois, le vieux cheval ne se cabre pas à la porte de l'abattoir. La main, cela ne me fait pas peur. Et puis qui sait ? Il sera peut-être question de mon cas : ce medius de la main droite qui est sorti du rang et que je ne puis redresser. Je vois sur l'écran des muscles changer de place, un annulaire substitué à un pouce. Mais l'idée fixe de la consultation gratuite touchant mon medius me rend inattentif à toutes les belles choses que je vois et à toutes les ingénieuses réflexions d'Etienne Lalou. Mais je n'entends pas parler de mon medius. C'eût été un grand hasard...

FRANÇOIS MAURIAC.

CINÉMA

« Le Bel Age » vu par Roger Vailland

● *Un stylo, une caméra et pas de message.*

Le deuxième long métrage de Pierre Kast, « Le Bel Age », sort cette semaine. Roger Vailland, qui a été l'un de ses premiers spectateurs, a voulu en être aussi le critique. Voici son opinion :

« LE Bel Age » ne pose aucun problème, ne soulève pas de question, ne résout pas de difficultés. Pas de « salades » ! Comme mon plaisir a été vif !

Ni récit ni absence de récit. Pas de « suspense », même métaphysique. Pas d'intention, même cachée. De la technique je n'ai rien deviné, pas même la volonté de mettre la technique au défi. Que d'agréables moments !

« Le Bel Age » est un film qu'on projette sur un écran, c'est donc probablement du cinéma. Mais le texte est pour le moins aussi important que les images, et beaucoup plus souvent commentaire que dialogue « en situation ». Pierre Kast, pour ce qu'il avait envie de dire, s'est servi de ce qu'il avait sous la main : son stylo et sa caméra. Ni du cinéma ni de l'anti-cinéma. Depuis l'époque des « collages » surréalistes, on n'a rien fait d'aussi singulier, d'aussi *rigoureusement* dépourvu de principe.

« Avoir envie de dire » n'est pas l'expression exacte. Je ne suis pas sûr que Kast ait eu envie de dire quelque chose. Pas de message, par chance. Il s'est servi de son stylo et de sa caméra, comme les enfants de leur imagination, entre le moment où ils s'endorment, pour « rêver éveillés » le monde où ils souhaiteraient vivre.

Dans le rêve éveillé de Pierre Kast, toutes les jeunes femmes sont belles et tous les garçons délicats. Ils jouent avec la passion, sans jamais s'y brûler. Ils ne confondent jamais possession et propriété. Tous les lieux sont faits par le bonheur. Les « affinités électives » imposent leurs lois et après quelques pleurs, les amours sont heureuses. « Le Bel Age », la belle vie, le bonheur.

Cela vaut exactement ce que vaut l'âme de l'auteur. Je n'aime pas beaucoup âme, ce mot dont on fit un usage si bizarrement religieux, mais il convient ici, l'aveu de Kast étant si total (et si pudique) qu'on peut en attribuer ceci au cœur, ceci à la tête, cela au ventre, etc. Mon, ton, son, notre rêve de bonheur. « Le vert paradis des amours enfantines. » Voilà où il ferait bon vivre.

ROGER VAILLAND.

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● *« Au risque de se perdre » : de quoi décourager quelques vocations hésitantes.*

S'IL est vrai que les bons sentiments ne font pas de bonne littérature, ils font, en revanche, d'interminables films. Mais qu'importe ! Le nom d'une vedette, un noble sujet attirent souvent les foules. Et si l'écran reste vide, la salle est pleine.

Nous avons tous un ami encombrant qui, nous parlant du roman de Kathryn Hulme, nous disait avec impatience : « Lisez cela, lisez cela... » Impatience qui nous impatienta. Et voilà peut-être pourquoi quelques-uns d'entre nous n'ont jamais mis le nez dans ce chef-d'œuvre.

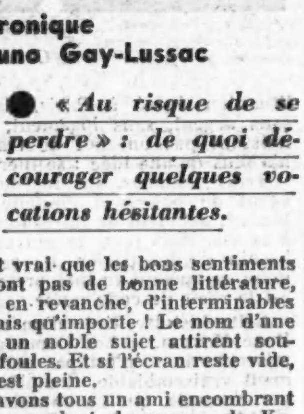
Si l'on en croit le scénario de « Au risque de se perdre » (1), la romancière a négligé de nous conter le pourquoi de cette vocation qu'il nous faut accepter comme un plat indigeste tout au long de cet énorme repas. D'un seul coup, nous voici en effet devant une jeune personne qui fait sa valise d'un air décidé et s'en va au couvent comme d'autres prendraient le train pour Saint-Tropez. Le parloir, il est vrai, aurait tout l'air d'une salle d'attente si quelques nonnes ne surgissaient soudain, comme d'énormes souris, pour entraîner, d'un air gourmand, l'innocente enfant. Lourdes portes de chêne, bruit de verrous, silence et prière forcée. Notre héroïne ne s'attendait pas à ça. Nous non plus. De postulante, la chère petite deviendra cependant novice, puis prononcera les vœux éternels. Et nous chercherons, bien en vain, sur ce visage têtu, un charme qui quelquefois nous touche chez ceux qui ont la foi. C'est sans doute pourquoi, afin de nous convaincre, on insistera sur les humiliations successives de notre nonne.

On nous montrera aussi un peu de sang, mais rassurez-vous, ce sera sur la joue. Enfin nous entendrons des cris terribles, car pour mater la rebelle on la jettera parmi les fous. Veut-on nous dire, à mots couverts, que ces religieuses de Frans Hals dissimulent, sous leurs lourdes paupières, les rêves du divin marquis ?

Mais voici, sans entracte, la seconde partie. Nous changeons d'air. Les bords du Congo, un village, une mission, autant dire le paradis terrestre →

(1) Ermitage.

STUDIO DE L'ÉTOILE
14 RUE TROYON - ETOILE 19-93
Un nouveau chef-d'œuvre du cinéma japonais !
24 Prunelles
de KEISUKE KINOSHITA

REX - NORMANDIE - MOULIN-ROUGE

LES LOUPS DANS LA BERGERIE
Un film de HERVÉ BROMBERGER
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA		
Lundi 15....	20 h.	CARMEN
Mercredi 17..	21 h.	Soirée réservée
Vendredi 19 .	21 h.	Soirée réservée
Samedi 20 ..	20 h.	CARMEN
Dimanche 21.	20 h.	CARMEN

OPERA-COMIQUE		
Mercredi 17..	21 h.	LA TOSCA
Jeudi 18	20 h. 45	MIREILLE
Vendredi 19 .	21 h.	LAKME
Samedi 20 ..	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Dimanche 21.	14 h. 30	SPECTACLE DE BALLETS
Dimanche 21.	20 h. 30	MIGNON

mis à part quelques traditionnels lépreux. La colonisation belge a fait ici merveille. Nous constatons, le rouge au front, que les hôpitaux, là-bas, sont des palaces où l'on rêverait d'être dorloté, parmi tant de verdure et des noirs si gentils. Enfin apparaît le mal sous l'aspect d'un infatigable chirurgien. Sœur Luc va-t-elle succomber ? Le bacille de Koch tombe par miracle dans cette chaste poitrine; et s'il permet au beau docteur de voir d'un peu plus près sa malade, le flirt sera bref. Car notre nonne aime avant tout la médecine et regarde plus volontiers dans le microscope que dans son cœur ingrat.

Des déesses en plastique

Nous nous épongeons le front. Il fait aussi chaud ici qu'en Afrique et nous avons hâte de regagner l'Europe où, sans plus d'explication, sœur Luc fera soudain ses valises pour servir Dieu à sa façon. Ainsi cette belle vocation qui, depuis le début du film, s'était perchée sur son épaule comme un oiseau apprivoisé, s'envolera pour chercher une proie plus comestible.

Avouons, avec embarras, que nous n'avons pas compris grand-chose à ce personnage, pas plus charnel que mystique, et plus entêté à se soumettre qu'à prier. Notre héroïne, nous le savions, ne pouvait ni se perdre ni se sauver car elle porte le regard d'une actrice, Audrey Hepburn qui, ici, oublie d'être ce qui pour nous compte avant tout : une femme.

Nous n'avons pas compris davantage cet « ordre » maladroitement détaché de sa fin divine et dont les méthodes de « dépersonnalisation » expliqueraient cette boutade d'un communiste: « *L'Eglise est le plus fort de tous les partis.* » Voilà de quoi, sans doute, décourager quelques vocations hésitantes.

Peut-être aussi ne pouvons-nous plus nous passionner pour ces nobles sujets sur lesquels nous avons disserté ou séché en classe de troisième. Nous aimons aujourd'hui regarder ce qui se passe dans la rue, dans une chambre, un compartiment de chemin de fer. Mais les grands problèmes, ainsi posés sur un piédestal, nous donnent, on peut l'avouer, le torticolis. Nous sommes devenus des gens simples, sinon difficiles. Et nous préférons quelquefois la bonne médiocrité bien vivante et charnelle de nos petites vedettes nationales à la perfection de ces déesses en plastique qui, par le mystère de la publicité, connaissent la vogue des produits ménagers.

Bref, nous ne voulons plus qu'on nous serve de belles « tranches de vie » dans ce vieux moule où les grandes firmes font depuis trop longtemps mijoter des plats qui n'ont plus de goût, et lasseront bien un jour aussi l'appétit des foules.

BRUNO GAY-LUSSAC.

URSULINES - 10, r. Ursulines - ODE. 39-19
La Grande Epoque
« THE GOLDEN OF COMEDY »
présentée par
RENE CLAIR

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, rue Mr-le-Prince ESP. SUD-AMER.

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

L'ÉCLUSE
MARC et ANDRE - ANNE GACOIN
ADA LONATI - JEAN OBE
Compagnie Yves JOLY - Les FRERES ENNEMIS - BARBARA
Au piano : DARZEE
15, quai des Grands-Augustins
Tous les soirs 22 h. 30 sauf lundi

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRAdAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

ROTISSERIE DE L'ABBAYE
SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS
Sous les voûtes du XIII^e siècle, troubadours et ménestrels. Rôtis et volailles à la broche.
Dîners - SOUPERS AUX CHANDELLES
22, RUE JACOB - DANton 36-26

La critique de René Guyonnet

● *« Pantalaskas » : généreux mais vieillot.*

« PANTALASKAS » (1) est le premier grand film de Paul Paviot, réalisateur de nombreux courts métrages dont « Chicago digest », « Louis Lumière » et « Bip ». Mais ce premier film est malheureusement du vieux cinéma.

Certes, « Pantalaskas » n'est pas une simple production commerciale, une affaire comme il s'en monte parce qu'il faut bien vivre. Au contraire, le propos du film ne manque pas de générosité. Pantalaskas est un géant

si la mise en scène avait donné à l'histoire sa vraie dimension, qui est celle d'un conte. Alors, la construction, très libre, du récit, le dialogue juste et nerveux, et parfois inattendu, de Jacques-Laurent Bost, la générosité des intentions auraient pris leur valeur. Mais là où il aurait fallu jouer délibérément la fantaisie, le saugrenu, nous n'avons qu'un populisme vieillot, quand ce n'est pas le plat réalisme d'un documentaire comme il y en a tant. (On devrait bien interdire à tous les réalisateurs, et pour une génération au moins, de filmer les quais de la Seine.)

Les acteurs sont eux aussi dirigés selon les principes conventionnels du film bien français : ils singent le « naturel ».

Curieusement, en voyant « Pantalaskas », je pensais au « Nazarin » de Luis Bunuel, qui est aussi un film-

(R. Hauert.)

GYORGY CZIFFRA.
Comme Ben-Hur sur son char.

lituanien égaré à Paris. Sans ami, sans argent, sans logement, ne connaissant pas un mot de français, il n'a plus qu'une idée : se tuer.

Trois hommes, un instituteur, un agent de police et l'hôtelier qui le logeait, décident de lui redonner goût à la vie. Mais pour le sauver, ils ont besoin de lui parler. Ils se mettent donc en quête d'un interprète. Le film est le récit de cette quête.

Cette histoire, tirée d'un roman de René Masson, « Les Compagnons de miséricorde », n'est pas particulièrement vraisemblable. Comment croire, par exemple, que ce Pantalaskas qui, visiblement, vivait en France depuis quelque temps, puisqu'il avait une chambre d'hôtel, ne parle pas un mot de français ? Et pourquoi cet hôtelier, assez méchant pour le mettre à la porte, se donnerait-il tout ce mal, ensuite, pour le sauver ?

Les quais de la Seine

Mais là n'est pas le vrai reproche que l'on peut faire au film. La vraisemblance n'aurait guère d'importance

itinéraire avec un personnage central qui part à la recherche de l'homme à travers des épisodes très librement assemblés. Si Bunuel a réussi là où Paviot a échoué, c'est parce qu'il n'a pas hésité à pousser jusqu'au fantastique alors que Paviot n'a pas trouvé le ton qui aurait donné corps au film.

RENE GUYONNET.

(1) Marbeuf, Vendôme.

MUSIQUE

Gyorgy Cziffra

● *Un grand pianiste qui mène sa carrière comme une starlette.*

IL est grand, il est fort, il rayonne de puissance ; quand il entre en scène, et qu'il se fraie un passage au milieu des musiciens de l'orchestre, on a l'impression d'assister à l'arrivée dans l'arène de Ben-Hur lui-même, d'un Ben-Hur qui ressemblerait à la fois à Alain Cuny et à Eddie Cons-tine. D'ailleurs, il est à son p comme Ben-Hur sur son char, com un gladiateur en face de son adv saire ; il fonce, il écrase au pass les obstacles, il taille, coupe, éca piétine, supprime ou méprise, mais toute façon il termine vainqueur, la foule qu'il salue, avec un rien condescendance, et qui l'acclame, encore toute palpitante à cause risques courus et des périls évi

C'est ainsi que Tarzan triomph jadis des pièges de la forêt vierg c'est ainsi que Gyorgy Cziffra trio phe des embûches sans nombre mées sous les doigts des virtuoses Liszt ou Rachmaninoff.

On a dit, et écrit, de lui qu'il é exceptionnel à partir du jour où nations « de l'Ouest », après Budape ont fait la connaissance de ce réfu d'un genre spécial; il est certain jamais l'animal humain ne sem s'être aussi bien adapté à une méc nique comme celle du piano, et personne, à l'heure actuelle, n'est p venu comme lui à concilier la rapid et la force, la virtuosité pure et puissance, tout en donnant une sen tion d'infaillibité qui ne se déme jamais.

Certains traits écrits par Liszt pr nent, sous ses doigts, une allure qu' n'ont avec personne d'autre ; ils se blent acquérir comme par mira leur véritable physionomie, grâce « tempo » impitoyable que l inflige Cziffra, et l'on a l'impr sion qu'on les entendait jusque-là t lentement, que les autres pianis étaient impuissants à retrouver, d un amas de détails trop visibles, pensée de l'auteur, qui tout d'un co grâce à Cziffra, naît tout naturel ment de leur ensemble, comme la c leur blanche surgit des couleurs spectre solaire tournant à une all suffisante.

C'est pourquoi il est naturel que, jour au lendemain, après une d monstration éblouissante offerte concerts Colonne, le nom de Cziff soit devenu célèbre, et qu'il ait acq pour un public friand de merveille les prestiges accordés jusque-là seul nom de Paganini.

Des bandes dessiné

Malheureusement, ce public q rêve devant les exploits des virtuo est le même qui, par sa crédulité, fait la proie volontaire de la pub cité. Ce public-là en viendra bient à n'admettre de lecture que s forme de bandes dessinées ; il lui f dès à présent des nouvelles qui le fr pent, par leur incongruité, par qu'elles auront d'indiscret ou de s péfiant. B.B. et Farah Diba, Tow send et Luis Mariano lui servir donc de pâture toute naturelle, et l amours de l'une comme les voitures l'autre n'auront plus de secrets p personne, puisque aussi bien la pre s'empressera de faire son office.

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

CINEMA QUARTIER LATIN
de CARLO LIZZANI (en v. o.)
CHRONIQUE DES PAUVRES AMANTS
A. LUALDI, M. MASTROIANNI
Prix International Cannes 1954
9 RUE CHAMPOLLION - DAN 84-65

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
Un film actuel
COME BACK AFRICA
(REVIENS AFRIQUE) de Lionel ROGOSIN
« Je veux montrer ce que l'on évite de voir... »

PANTHEON et AGRICULTEU
13, rue Victor-Cousin ODE. 15-04
8, rue d'Athènes TRI. 96-48
PICKPOCKET
de
ROBERT BRESSON

POCHE-MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
TCHIN-TCHIN
300e ET DERNIERES
Location par téléphone LIT. 92-97

Par suite d'une erreur technique, le film « VEL D'HIV' », complément du programme de « LA SOURIS QUI RUGISSAIT » a été présenté pendant quelques jours au cinéma « LORD BYRON » sous une forme tronquée. Cette erreur est aujourd'hui réparée et le film passe dorénavant dans sa forme intégrale.

Communiqué.

Après *Colère froide*, André Haguet réalisera en mai *Escalier de secours*, tiré du roman de Frédéric Dard, *Des yeux pour pleurer.*

(Florida Film - Continent Film, en coproduction).

Communiqué.

On voulait croire que, dans l'esprit de cette foule naïve, la part du rêve serait préservée, et que tout ce qui touche à la musique bénéficierait, si l'on peut dire, d'un pacte de non-agression : jusqu'à ces derniers temps, il en fut ainsi ; aucun « écho » ne venait nous gêner dans le plaisir que nous dispensent les Oïstrakh, les Clara Haskill ou les Szeryng.

Voilà qu'aujourd'hui un grand, un très grand pianiste, jeune, lucide, permet tout à coup qu'on parle de lui comme d'une vedette de cinéma de troisième catégorie que l'on voudrait lancer, alors que son talent le place bien au-dessus de ces nécessités ; il supporte que l'on raconte à son sujet les histoires les plus déplacées ; il admet que ses sautes d'humeur soient montées en épingle, et concourent à tracer de lui un portrait qu'il veut dès à présent légendaire ; bien mieux, il exagère certains traits de son caractère, pour que la réalité dépasse encore la fiction.

Tout ceci, et bien autre chose encore, ne serait que battage d'estrade sans intérêt s'il ne s'agissait pas de l'un des talents les plus authentiques de notre temps. Gyorgy Cziffra est l'un des plus grands pianistes actuels : il est donc profondément déprimant de le voir mener sa carrière comme une starlette en mal d'engagements.

Il est indécent qu'un artiste comme lui contribue volontairement à fausser l'échelle des valeurs, et à brouiller, dans l'esprit du public, des notions déjà indécises. Lui qui est un vrai musicien n'a pas le droit de rabaisser la musique avec la complicité de mœurs barbares. Et si, un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, les pianistes et les chefs d'orchestre vont rejoindre Margaret et Soraya dans le courrier du cœur des magazines pour midinettes, il en portera assurément la responsabilité...

CAMILLE RAMEAU.

EXPOSITIONS

La chronique de Jean-François Chabrun

● ***Cent dix Van Gogh, les meilleurs et les moins connus : Un pardon pour celui qui a mal vécu.***

SAMEDI après-midi, 6 février. Il y a trois jours à peine que l'exposition Van Gogh vient d'ouvrir ses portes, pour deux mois, au musée Jacquemart-André. A l'entrée du 158, boulevard Haussmann, le froid ne décourage pas la foule de piétiner en une interminable queue. Comme aux beaux jours du cinéma retrouvé, la dernière guerre finie.

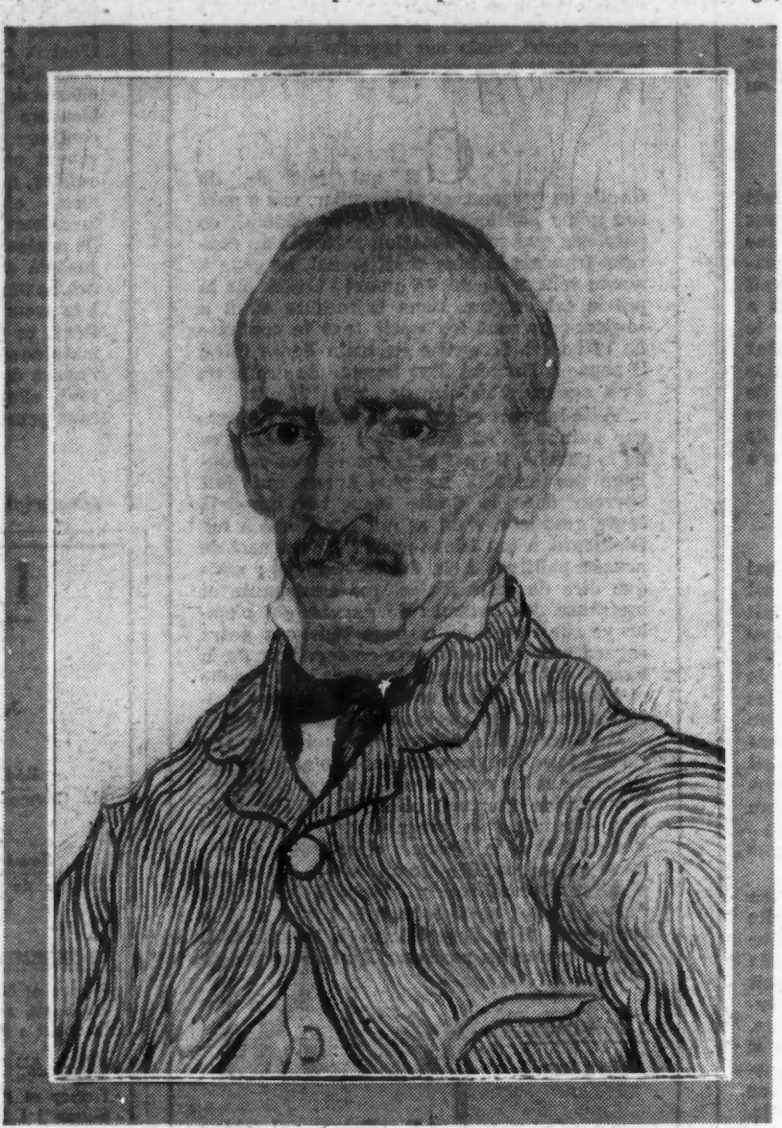
A l'intérieur, la bourdonnante cohue des grands succès. Devant la « Plage de Scheveningue », peinte par Van Gogh au début de sa carrière, en 1882, une de ces charmantes et cocasses vieilles demoiselles anglo-saxonnes comme on n'en rencontre qu'à Paris ou sur les routes de Haute-Provence me dit d'un ton apparemment très naturel :

— *Quel beau tableau ! Dommage qu'il n'ait pas continué.*

A côté de nous, un jeune homme déclare à sa compagne avec une touchante conviction :

— *« Il » sortira grandi de cette exposition !*

La vieille demoiselle affirmait à sa façon qu'on avait tort de négliger la période dite « hollandaise » de Van Gogh. Quant au jeune couple, ce qui l'étonnait le plus, c'était de découvrir que des tableaux mille fois vus et revus en reproduction possédaient en réalité un pouvoir de rayonnement singulièrement imprévisible : c'est le cas des admirables « Alyscamps », par exemple, de la collection Niarkos. C'est aussi celui de la « Ronde des Prisonniers », des « Arènes d'Arles », de « La Promenade », des anciennes collections Stouchkine et Morosoff « nationalisées » par les musées soviétiques. Le public occidental contemple ces toiles pour la première fois. Les héritiers ont en effet renoncé — après mille tractations — à profiter de leur sortie du territoire russe pour faire valoir les droits légaux qu'ils ont sur elles.



(Archives.)

PORTRAIT DU SURVEILLANT EN CHEF DE L'HOPITAL A SAINT-RÉMY.
« Comment un homme peut-il, malgré la vie, devenir poète ? »

« Une reine qui a du malheur »

Quand il s'agit d'un personnage de l'importance de Van Gogh, on ne saurait trop répéter que son œuvre est incomparablement plus importante que sa légende. Il n'est célèbre ni pour s'être coupé l'oreille, ni pour avoir séjourné dans une « maisons de fous » à Saint-Rémy-de-Provence, ni pour s'être suicidé à Auvers-sur-Oise dix ans à peine après avoir réellement commencé à peindre. Il est célèbre parce qu'il s'appelle Van Gogh et que ce nom figure au bas de quelques œuvres — toiles ou dessins — d'une *ferveur* inégalée, inégalable. Venues de Hollande, de Russie, de Suisse, de Grèce, cent dix de ces œuvres sont ici rassemblées. Elles comptent à la fois parmi les meilleures et parmi celles qu'on connait le moins.

Exceptionnelle, l'exposition du musée Jacquemart-André a le mérite, en outre, de présenter toute une partie documentaire beaucoup plus orientée en fonction de l'œuvre que de la vie proprement dite de Van Gogh.

C'est peut-être la meilleure façon de démystifier le problème que de présenter, sans tenter de les interpréter, les données d'un mystère. Quel mystère, quel problème ? Ceux précisément qu'à propos de Verlaine (mais ce pourrait aussi bien être Van Gogh) Gaston Bachelard évoque en critiquant la critique psychologique :

> *« D'un poète, elle fait un homme. Mais dans les grandes réussites de la poésie, le problème reste entier : comment un homme peut-il, malgré la vie, devenir poète ? »* Et il écrit encore : *« ...l'œuvre n'a-t-elle pas dominé la vie, l'œuvre n'est-elle pas un pardon pour celui qui a mal vécu ? »* (1).

Le public du « Boulevard du Crime » disait : *« Le théâtre, c'est une reine qui a eu du malheur. »* Il ne faudrait pas en conclure aujourd'hui que *« la peinture c'est un peintre qui a eu de la malchance de son vivant »*.

(1) Gaston Bachelard : « La poétique de la rêverie », p. 9, Ed. Presses Universitaires de France.

On espérait que Bernard Buffet, si talentueusement doué, nous prouverait, au moins, que le bonheur et la réussite sociale ne sont pas incompatibles avec la réussite réelle.

Nécessité de la rouerie

En fait, sa dernière exposition, sur le thème des « Oiseaux » (2), est à peine scandaleuse et bien décevante.

A peine scandaleuse : sur les corps de femmes torturées par un désir aussi stéréotypé que celui de quelque « Bluette flétrie » des « Courriers du Cœur », de grands oiseaux dressent leurs masses sublimement impassibles et méprisantes. On songe à « l'esprit triomphant de la matière », un des thèmes le plus souvent traité, mais avec un sens beaucoup plus sûr de l'érotisme trouble, au Salon des Artistes Français d'il y a soixante ans, du temps où l'on considérait encore Van Gogh comme un « fou ».

Bien décevante: on s'aperçoit, en effet, que, jusqu'à nouvel ordre, Buffet — dont on attendait tant — se contente, comme les « Artistes français » ou comme certains abstraits, d'« idées appliquées ». Pour l'instant, sa peinture n'existe que sur un seul plan.

Or, si chaque siècle a trouvé des raisons différentes d'admirer Rembrandt ou Molière, c'est parce que leurs œuvres sont nouées autour de contradictions internes d'une inépuisable richesse ; parce qu'elles posent des problèmes essentiels avec assez de force et de subtile rouerie pour que le public de chaque époque soit amené à les reposer en fonction des moyens dont il dispose alors.

Le manque de rouerie qui caractérise la plupart des « abstraits » contemporains (par exemple : l'œuvre pourtant si nécessaire d'Herbin qui vient de mourir) est-il sur le point, la période de prosélytisme systématique terminée, de céder la place à des modes d'expression plus courageusement complexes ?

Virage « en profondeur » ?

Deux expositions donnent actuellement à le croire ; celle du sculpteur Muller (3) et celle du peintre Carrade (4).

Il y a chez le sculpteur une maturité que n'atteint pas encore tout à fait le peintre. Les rudes exigences du matériau brutalement livré à l'espace l'aident sans doute à conquérir plus vite la liberté de dépasser — mais non de négliger — le « dicktat » non figuratif en même temps que la « leçon » figurative.

C'est vers une telle libération que tend également Carrade. Et déjà, dans plusieurs de ses toiles, on retrouve le signe de cette ambivalence sans laquelle il n'y a pas d'œuvre durable.

Sorti des « idées appliquées », l'art d'aujourd'hui est peut-être en train d'accéder à de nouveaux domaines d'expression, d'effectuer un virage « en profondeur » dont l'avenir nous dira s'il doit être comparable à celui que symbolisent Cézanne, Van Gogh et Gauguin.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Muller comme Carrade et tous ceux qui s'efforcent de sortir de la trop facile abstraction systématique seront longtemps encore classés parmi les « abstraits ».

Dans le « Mercure de France » de janvier 1890, Albert Aurier, le seul critique assez lucide pour avoir parlé — très élogieusement même — de Van Gogh vivant, le classait bien, néanmoins, parmi les « décoratifs ».

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(2) David et Garnier, 6, avenue Matignon.

(3) Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

(4) Arnaud, 34, rue du Four.

GALERIE CHARPENTIER
CENT ŒUVRES
DE
GAUGUIN
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

PEINTRES DU XXe SIÈCLE
Directeur : L. AYMONIER
162, boulevard Haussmann - WAG. 35-69
EXPOSITION
MACLET
Du 15 au 29 février 1960

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

5 FEVRIER

NON, ce n'est pas la fin de la tragédie. Pas même la fin d'un acte. C'est un épisode qui laisse debout face à face les adversaires : l'Etat d'une part qui pour une fois l'a emporté, parce qu'à cet intervalle de la durée, un grand homme l'incarne, et d'autre part les intérêts butés et aveugles qui ne croient qu'à la force. Cette droite « la plus bête du monde » selon M. Guy Mollet, je la définirais plutôt la grande analphabète en fait d'Histoire. Elle ne sait pas lire l'Histoire, ni celle du passé, ni celle qui se déroule sous ses yeux. Pour certaines gens, on dirait qu'il n'existe pas de contexte au drame algérien.

L'ETAT pour une fois l'a emporté... Oui, pour une fois. Imaginons le 6 février 1934 un Daladier qui n'eût pas capitulé devant l'émeute : il n'est pas exagéré de dire que l'Histoire du monde aurait changé. La politique française ce jour-là a été infléchie dans le sens souhaité par le fascisme. Mais ce ne fut pas le pire : l'Etat ne fit plus peur à Catilina qui désormais le brava sans risque. Toute cette poussière de Catilinas qui se trouvent aujourd'hui sous les verrous ont en vérité quelque raison de se plaindre : l'impunité était la règle jusqu'à ce jour et il eût été honnête de crier gare.

C'EST qu'aujourd'hui l'Etat est quelqu'un et que ce quelqu'un est de Gaulle. Mais même quand l'Etat n'était personne, il aurait pu gagner : le 13 mai 1958, cette Chambre si impopulaire qu'elle fût et si discréditée, je l'imagine décidant de siéger en permanence, mettant hors la loi les factieux de l'armée d'Algérie mais aussi les généraux de la métropole qui se dérobaient aux ordres du ministre ; je l'imagine faisant appel à toutes les forces de la gauche, sans aucune discrimination, non pour sa propre défense mais pour celle de la République... Cet Etat si faible, je jurerais qu'il eût gagné simplement parce qu'il était l'Etat.

Osons dire en clair les raisons de sa défaite : les pires aventuriers de la droite font moins peur à cette vieille nation que les plus honnêtes gens de la gauche. Pflimlin a cédé en 1958 pour la même raison qui avait fait capituler Daladier en 1934. Tout et n'importe quoi plutôt que le Front Populaire, amorce d'une démocratie populaire. Et si nous remontions jusqu'en 1940 et même jusqu'en 1871, nous constaterions que la même phobie, à ces dates-là, décida de notre destin.

POUR la première fois en cette fin de janvier 1960, la subversion tentée en Algérie par les ultras et certains éléments de l'armée a vu se dresser contre elle dans la métropole l'opinion unanime et toute la grande presse d'information. C'est que cette fois la présence de Gaulle au pouvoir donnait à la bourgeoisie française une garantie suffisante contre le Front Populaire. Mais ne nous y fions pas : il n'y a pas de commune mesure entre la peur qu'elle a des activistes et des colonels de la droite et l'horreur que l'ombre seule du Front Populaire lui inspire. Il n'existe pas de général factieux qu'elle ne préfère mille fois, je ne dis pas même à un homme d'Etat communiste, mais à un progressiste. Voilà la vérité amère ou consolante selon le parti que nous avons choisi, mais sur laquelle nous avons tous intérêt à ne pas nous aveugler.

CE qui fait de Gaulle un personnage si singulier, mis à part son génie politique, c'est que ce général, ce patricien que son éducation rattache au courant français le plus traditionnel, ne cède à aucun réflexe de droite quand l'intérêt de la patrie est en jeu. Dans la mesure où il a toujours présent à l'esprit tout le contexte de l'Histoire française en train de se faire, il pense à l'opposé d'un homme de droite ou d'un agrégé d'histoire de style Bidault.

Voilà la vraie raison de sa solitude : étranger autant qu'on peut l'être aux idéologies de la gauche, il l'est plus encore à ce camouflage des intérêts les plus âpres qui fait horreur dans la droite française. Par-delà toute grandeur, c'est ce qui m'attache à lui. D'ailleurs, à qui irions-nous ? Ce qui sert de pensée politique à la droite répugne ; mais que dire de cette dialectique tranchante et inefficace des hommes de gauche qui n'embraye sur rien ? Alors nous tournons notre regard vers ce fils et vers ce serviteur de la France qui ne reconnaît les siens ni à gauche ni à droite, et même ses frères d'arme s'irritent de ce qu'il ne ressemble à aucun d'eux.

Il ne ressemble à personne mais il appartient à tous. Croyez-vous donc qu'aujourd'hui en châtiant les coupables il obéisse aux mouvements de l'orgueil offensé ? Il était allé très loin dans la longanimité, parce qu'il s'identifiait à la France, c'est-à-dire à une mère qui ne préfère aucun de ses fils et qui n'en condamne aucun. Mais il est aussi l'Etat. L'Etat ne cède ni à la bonté, ni à la tendresse, ni à l'orgueil, ni à la colère. Il ignore toutes les passions, il ne cède qu'à sa raison.

7 FEVRIER

LE silence qui règne maintenant du côté d'Alger nous rend attentifs à d'autres maux que nous avions oubliés durant cette semaine tragique. Je relis la lettre d'une catholique de l'enseignement public. Quel désarroi dans ces consciences qui comptent chez nous parmi ce qu'il y a de plus désintéressé et de plus pur ! « ...Il semble que tout s'écroule. Je passe sur la loi scolaire. Vous ne pouvez comprendre peut-être ce qu'elle est pour nous, enseignants chrétiens de l'enseignement public et l'angoisse qu'elle a mise dans nos cœurs... Mais vous savez bien le reste. Dimanche dernier à la sortie de la messe (paroisse ouvrière ou plutôt qui se veut telle) les chrétiens s'interrogeaient consternés. Il y a quelques semaines, au cours d'une réunion qui se tenait chez nous autour de Mgr Lecordier, évêque de Saint-Denis, une jeune femme disait, parlant des prêtres-ouvriers : « Ils étaient la croix plantée au cœur de la souffrance ouvrière. C'est la croix que vous nous avez retirée... »

Je cite cette lettre non certes dans une pensée de polémique mais pour montrer cette blessure très cachée et très profonde qui continue de saigner. Ces humbles chrétiens savent ce que nous autres nous tendons à oublier, que l'Evangile a gardé toute sa puissance explosive, qu'il demeure face au marxisme athée l'unique contre-feu efficace ; ils avaient rêvé de « jeter ce feu sur la terre jusqu'à ce qu'il s'allume » — sur la terre des hommes qui travaillent de leurs mains et à la sueur de leur front. Voilà selon ces chrétiens, ce qui donnait du prix à leur vie. Et maintenant, ils sont dans les ténèbres. Mais l'heure des ténèbres, elle a compté plus que tout, elle comptera jusqu'à la fin plus que tout pour la rédemption du monde.

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Presse.)

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 60 NF. (Etudiants : 50 NF.)

VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 1,25 NF.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)
(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

DU 4 AU 19 JUILLET 1960 DE VENISE A VENISE

Un itinéraire prestigieux à travers 6 pays

GRECE (Delphes et Athènes)
ROUMANIE (Constanza et Bucarest)
U.R.S.S. (Odessa - Yalta - Sotchi - Soukhoum)
TURQUIE (Istanbul) - ALBANIE (Tirana)
YOUGOSLAVIE (Dubrovnik)

Un navire-croisière de réputation internationale
Des prix à la portée de tous
Une innovation "La Classe Economique"

A PARTIR DE 750 NF
(TOUTES EXCURSIONS COMPRISES)

Renseignements et inscriptions :
Toutes Agences de Voyage et

CROISIERES DE FRANCE
2, rue du 29 Juillet
PARIS - RIC. 43-90

LLOYD OUTREMER
3, rue des Mathurins
PARIS - OPE. 98-10

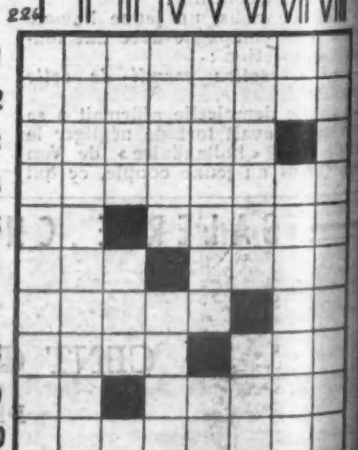
Mots croisés n° 226

Horizontalement : 1. Sans ordre. — 2. On y surveille les dépenses. — 3. Regarde avec plus d'attention que de tact. — 4. Placée devant les austères devoirs de l'amortissement. — 5. En épelant, département qui reçoit du vin et qui en expédie. Fruit que devraient bien retrouver ceux qui se préoccupent de l'assimilation de la population étrangère. — 6. Termine des superlatifs féminins latins ou italiens. Nom d'un Florentin canonisé, prénommé Philippe. — 7. N'a qu'une petite poupée. Manquent au Rhône, mais pas à Lyon. — 8. A participé, avec les autres, à la vente de Joseph. Fit beaucoup souffrir en Orient. — 9. Début et fin du nom de rois d'Angleterre. Nom d'un prats catalan, à ne pas confondre avec un adverbe populaire. — 10. Austère contemporain de Macchabée.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	P	E	N	I	T	E	N	T
2	E	C	O	N	O	M	I	E
3	R	O	U	■	N	U	E	R
4	P	U	G	E	T	■	N	R
5	E	V	A	R	I	S	T	E
6	T	I	T	A	N	E	■	B
7	U	L	■	F	E	R	R	A
8	I	L	I	L	■	R	U	S
9	T	O	L	E	R	E	E	S
10	E	N	S	E	R	R	E	E

Solution du n° 225

Verticalement : I. Voyage de dévots en un lieu spécial. — II. Mis à gauche. — III. Sa chambre a perdu de son importance. Se fait entendre et a de quoi entendre. — IV. Ange allemand. Se présente, se porte, se repose en ordre. — V. Invitation à une ascension. Ne peut pas être mis sur la liste des témoins. — VI. Lance. Se met dans la boîte. — VII. Note ou adverbe. Personnage virgilien qui avait un véritable ami. — VIII. Pièce de bois disposée de façon à empêcher un éboulement.



Tirage des I.P.K.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber